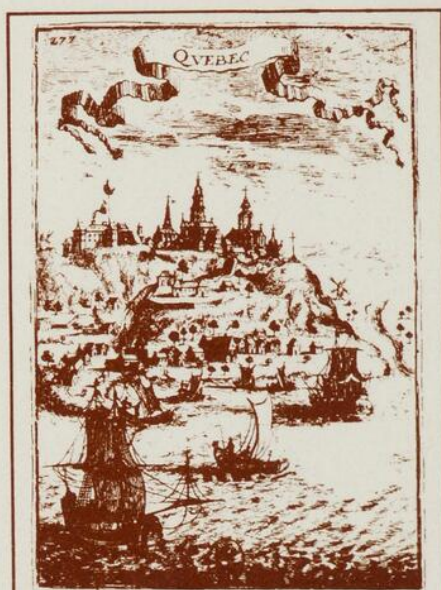


C843.52
L495ri
1957

MARIE
FRANC

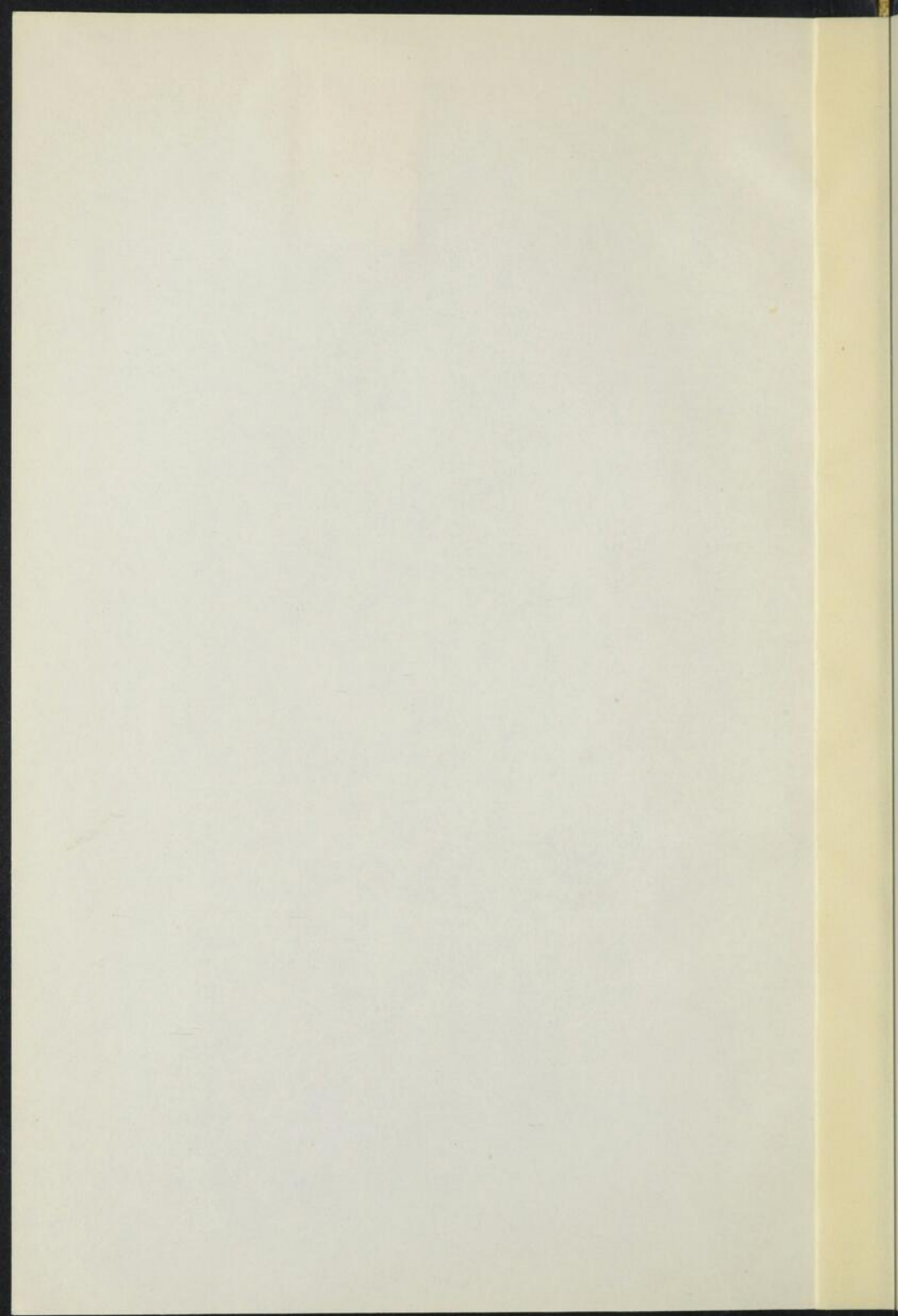
LA RIVIÈRE
SOLITAIRE

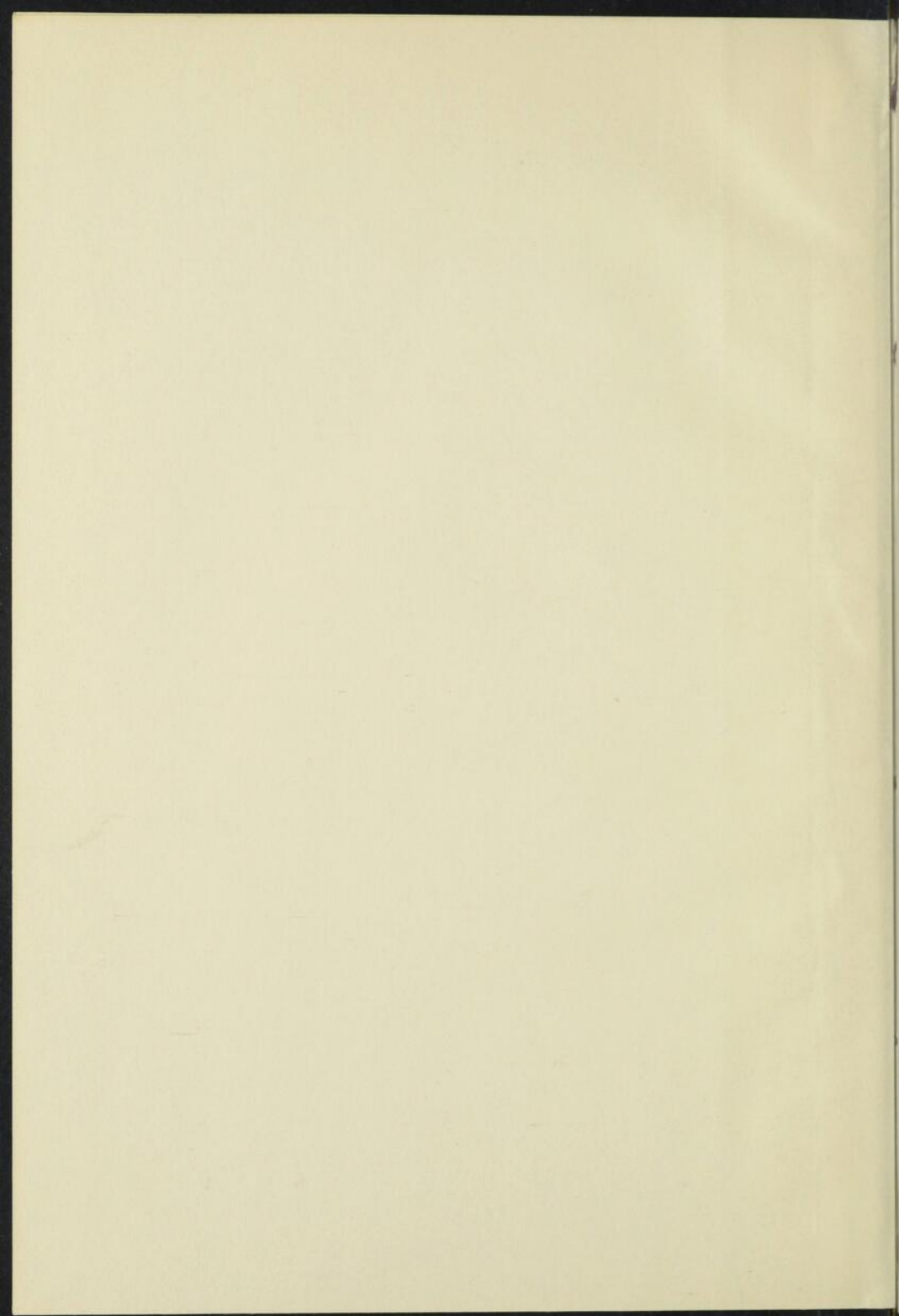
Club Canadien du Livre



Bibliothèque Nationale du Québec







LA RIVIÈRE
SOLITAIRE

COLLECTION PUBLIÉE SOUS
LA DIRECTION DE
LUC LACOURCIÈRE
PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ LAVAL

Fiche de catalogue
FIDES 57-47

MARIE LE FRANC

LA RIVIÈRE SOLITAIRE

ROMAN

COLLECTION DU



NÉNUPHAR

*les meilleurs
auteurs canadiens*

Préface de Léo-Paul Desrosiers

FIDES

MONTRÉAL et PARIS

CE VOLUME, LE VINGTIÈME DE LA COLLECTION DU NÉ-
NUPHAR, A ÉTÉ TIRÉ A TROIS MILLE EXEMPLAIRES SUR
PAPIER LOUVAIN ANTIQUE ET ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR
LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE SAINT-JOSEPH, LE VINGT-
TROIS OCTOBRE MIL NEUF CENT CINQUANTE-SEPT.

PQ
2623
E383R5
1957

Copyright, Ottawa, 1957.

LA réédition de ce roman enseigne de façon saisissante la mutabilité des choses de ce monde. Elle se présente aux lecteurs au temps de la prospérité et de l'arrogance. Tous ont droit à tout. Les objets de luxe d'hier sont devenus les nécessités d'aujourd'hui. Non seulement les salaires s'enslent sans fin, mais il faut encore traiter l'être humain avec déférence, donner satisfaction à tous ses besoins, peut-être parfois à ses caprices, l'envelopper d'une ouate de prévenances.

Il n'en était pas de même aux jours récents et cruels où *La Rivière Solitaire* parut pour la première fois. Une atroce inquiétude quotidienne étreignait tout le monde: se procurer un peu de pain. Tout emploi à n'importe quelle rémunération, durant n'importe quel nombre d'heures, à n'importe quelles conditions, était vivement saisi. Qui pouvait être sensible aux vexations car beaucoup n'en trouvaient pas et leur existence était angoissée ?

Un souvenir vint aux hommes: le pain, c'est la terre qui le donne; les produits comestibles ont leur origine en son mystère. Le Canada possédait de vastes territoires improductifs. En temps ordinaire, il ne s'y intéresse guère. Ne gisent-ils pas en région nordique, sous un climat continental qu'aucun gulf-stream n'at-

tiédit et ne donne pas même trois mois de croissance aux plantes ? De toutes ses feuilles tombées, de toutes ses branches mortes, de tous ses troncs pourrissants, une forêt hargneuse y retient l'eau partout.

Pourtant une nouvelle vague de colonisation déferla au-delà de la frontière des sols cultivés. C'est ce phénomène que Marie Le Franc a choisi de décrire. En grande réaliste, elle a vu les obstacles: les lieux septentrionaux, le froid, la neige, la solitude et l'isolement, les grands ciels sauvages, les vents, la pauvreté. En plus d'être dénués de tout avoir, les futurs colons étaient souvent chargés de familles nombreuses; bien plus, la plupart d'entre eux étaient des citadins qui avaient contracté l'habitude de se réchauffer les uns aux autres; les spectacles incessants de la rue, les cinémas, les magasins leur étaient devenus un besoin; et ils appellent l'âme au dehors au lieu de l'inviter au repliement sur elle-même.

Pour décrire cet envahissement, Marie Le Franc a choisi la période la plus dure, l'arrivée, la saison la moins accueillante, l'hiver. Les nouveaux venus ont défilé devant elle. Elle les a vus à peine encadrés de quelques agents de l'État, du prêtre, d'une garde-malade. Elle a compris leurs caractères différents aux prises avec un problème identique. Elle a refusé d'être romanesque. Tout au contraire, elle s'est confinée dans le grand orgueil d'être vraie. Son thème était en bonne partie semblable à celui de Maria Chapdelaine et de divers romans de chez nous: l'homme en face d'une nature qui le repousse de tout l'assortiment de ses duretés secrètes. Il veut l'humaniser. Toutefois, c'est elle qui découvrira les forces ou les faiblesses qui sont en lui, c'est elle qui mettra à l'épreuve son intelligence, sa ténacité, son ingéniosité, son endurance, son courage. Si ces vertus ne sont pas en lui du meilleur aloi, ce sera l'inglorieux insuccès. Dans ce corps à corps brutal et bref, le climat moral de l'époque joue toujours un rôle. Pour les peuples, il existe des périodes de bonne hygiène

ou les individus donnent un meilleur rendement; d'autres sont débilantes et mères des confusions. Ces impondérables, Marie Le Franc en a distingué la sourde action.

Dans certains cas aussi un facteur discret mais patient était à l'œuvre, et c'était la vocation de chacun. Dieu sait si les petites gens n'ont que faire des écoles d'orientation; pour eux, il ne s'agit pas de s'épivarder dans les travaux pour lesquels les prédisposent leurs talents intimes; l'impérieuse nécessité leur enfonce le mors en la bouche et ils doivent se résoudre à n'importe quelle besogne pour avoir au moins de quoi manger. Mais il arrive parfois que tout l'intérieur de l'être se rebelle contre la carrière exercée et produise toute une série de méfaits étranges dont on ne soupçonne pas l'origine; très souple d'ordinaire, la nature refuse de s'adapter. Par contre, il arrive que l'homme qui se connaît bien imparfaitement, découvre son propre destin en courant une aventure qui ne lui plaît pas.

La Rivière Solitaire qui sonne parfois comme un fragment d'épopée, révèle une grande acuité psychologique. Marie Le Franc possède le don de pénétrer les âmes. Elle n'entre pas dans cette tâche le carnet à la main, elle ne dévoile pas sa science avec un grand appareil de mots techniques et de considérations compliquées. Non. Ces hommes, ces femmes, elle les connaît tout bonnement, tout simplement, d'un premier regard; un mot, un geste de la vie quotidienne lui révèlent les arrières-plans. Pas ne lui est besoin d'insister non plus; elle indique à peine le trait de caractère et soudain vous comprenez comme elle la cause du succès ou de l'échec. De plus, ses regards sont larges et voient aussi bien le beau que le laid, le bon que le mauvais.

De nombreux passages de La Rivière Solitaire trahissent aussi un talent singulier, puissant, peut-être inégalé en aucune littérature, celui de sentir une nature vivante et de dialoguer avec elle. Marie Le Franc ne tente pas d'animer des choses qui seraient mortes; non, les nuages, les arbres sont vraiment ses

frères, l'eau et les fleurs, vraiment ses sœurs. Sa sensibilité très fine capte leurs impressions et leur langage. Le vaste pays canadien en particulier l'a accueillie dans son intimité et lui a inspiré ses chants les plus beaux. Il n'y a qu'à les entendre: « La neige se noyait dans l'étendue, s'effrayait des espaces, ne trouvait plus les limites du ciel et criait de terreur... » Ou bien encore: « Le ciel était limpide, débarrassé de toute trace de tempête, d'un bleu chaud malgré le froid. Il n'y avait aucun écran entre la lumière et les âmes... »

Ces accents nous disent la promeneuse passionnée, en nos montagnes du nord, que fut si longtemps la frêle Marie Le Franc. Pendant ces randonnées, souvent nocturnes, souvent interminables, en ces montées et ces descentes, sous le soleil, sous la lune, sous les frémissantes aurores boréales, elle communiquait vraiment avec la forêt et y éprouvait ses plus pures délices. Elle a su nous redire ses émois et c'est ce qui fera sa grandeur.

LÉO-PAUL DESROSNIERS

de l'Académie canadienne-française

TOUT était prêt depuis longtemps: les derniers paquetons de vêtements arrimés, les couvertes dont on aurait besoin pour le voyage fourrées dans la vieille poche de patates, les sandwichs à la mélasse enveloppés d'un papier propre, avec quelques galettes au gingembre offertes par une voisine.

Les deux petites, qui avaient travaillé comme des femmes, ne tenaient pas en place, maintenant qu'il n'y avait plus rien à faire, et Rose-Aimée était enroutée à force de leur crier de rester tranquilles. Le train ne partait qu'à une heure du matin. L'attente semblait interminable.

Rose-Aimée jeta un regard autour d'elle. Les meubles étaient partis depuis trois jours, et le pauvre logement dénudé de Hull montrait ses tares. La tapisserie pendait, moisie et sale, sur les murs de la pièce qui avait servi de chambre, et on voyait le plancher pourri que ne dissimulaient plus les petits tapis de catalogue. La cuisine avec ses maculatures était plus sordide encore. Un poêle à pétrole qu'on leur avait prêté pour chauffer le logis ces dernières journées empestait l'air et leur irritait la gorge de sa fumée.

Régina finit pas s'assoupir, assise sur un ballot, tandis que Jeannette allait à la porte pour voir si rien ne se passait dans la rue.

Rose-Aimée s'approcha de la fenêtre qui donnait sur l'Ottawa. Le regard ne portait pas bien loin à cause des doubles-vitres tachées par l'hiver. On voyait cependant rouler dans la nuit les eaux bouillonnantes et noires de la rivière et on entendait à quelque distance le bruit du barrage. Si habituée que fût la jeune fille à ce spectacle, il gardait à ses yeux son hallucinante grandeur. Ce soir en particulier, il semblait qu'elle le découvrit. Ce serait cela qui marquerait dans sa mémoire: les eaux étirant leur bande d'acier au pied du logis minable dont les traits iraient en s'effaçant: leur puissance, leur durée, leur tumulte, l'élément vivant qu'elles continuaient à apporter dans la nuit inerte.

Trop absorbée ces derniers jours par les préparatifs du départ pour s'apitoyer sur son sort ou réfléchir à la portée que pouvait avoir la migration de la famille, elle descendit brusquement en elle, dans ses souvenirs, dans son passé. Depuis la mort de sa mère quatre ans auparavant, elle tenait le ménage. Les fillettes ne lui donnaient aucun souci; la plus grande faisait même sa part de la besogne; mais ces derniers temps, une inquiétude lui venait des deux garçons, le grand Jerry et Alec qu'on ne voyait plus à la maison qu'aux heures des repas. Ils arrivaient affamés, mais les poches vides.

La fermeture du moulin à bois avait laissé sur le pavé deux mille ouvriers, parmi lesquels les Trépanier père et fils. Les chômeurs usaient le temps en longs palabres au coin des rues, ou à ce qu'ils appelaient des « démonstrations », vite dispersées par la police. Les plus jeunes, les mains dans les poches, le col du paletot relevé, la casquette tirée sur les yeux, formaient des groupes désœuvrés, dans le voisinage des bars, aux abords des marchés, à la sortie des usines, aux carrefours où se vendent les journaux. De se tenir aux endroits où il y avait beaucoup de monde, où passaient des hommes pressés, leur donnait l'illusion

qu'ils allaient bientôt trouver eux aussi du travail. En attendant, ils ramassaient à terre les bouts de cigarette.

L'automne se prolongeait. On prédisait cette année-là un Noël « vert », c'est-à-dire sans neige, ce qui supprimerait encore une ressource. Après la première tempête, la place de l'Hôtel-de-Ville devint noire d'hommes équipés de pelles, qui espéraient être engagés pour le déblayage des rues. La plupart durent s'en aller déçus, regrettant la piastre qu'ils eussent rapportée au foyer.

Chez Trépanier, on mangeait à peu près à sa faim, grâce aux bons de pain, d'épicerie, de viande, obtenus des sociétés de secours. La question du loyer était résolue depuis longtemps: on faisait comme les autres, on ne le payait plus.

Un jour, l'abbé Legault, le missionnaire-colonisateur, vint à la maison, annonçant que le Gouvernement allait ouvrir des terres dans le Témiscamingue. Il était chargé du recrutement des défricheurs. Ceux-ci seraient choisis parmi les chômeurs. On voulait des Canadiens-français aux familles nombreuses, pour former dans cette région un barrage contre l'élément anglais de l'Ontario. La préférence serait donnée aux anciens cultivateurs.

— Tu connais ça, toi, la terre, dit le prêtre à Trépanier. Tu as été élevé dessus, à Saint-Michel-des-Saints. Les garçons sont en âge de faire de bons colons. Il faudra en arracher les premières années, comme de raison, mais après vous serez chez vous, sur une bonne terre.

Il s'en alla après avoir laissé sur la table le questionnaire à remplir pour ceux qui faisaient une demande. Les premiers jalons étaient posés. Il leur donnait le temps de réfléchir.

La décision de Trépanier fut vite prise. Il partirait ! La situation n'avait rien de rassurant dans les villes. Les échevins parlaient de supprimer le secours direct; la Saint-Vincent de Paul menaçait de ne plus s'occuper des chômeurs. On ne savait

plus où on allait. Des hommes sans linge, le col du paletot relevé, battaient les trottoirs, abordaient les passants dans la rue, demandant dix cents, le prix d'une tasse de café et d'une tartine. Là-bas, la misère ne pourrait être plus grande. Et puis on serait chez soi, sans rien devoir à personne, comme faisait observer le prêtre.

Jerry ne disait pas grand'chose. Lui se décidait généralement tout d'un coup, cédant à son imagination. Alec, qui donnait volontiers son avis sur tout, était trop surpris pour trouver sa langue. Mais on voyait, à l'animation de leur regard, l'intérêt qu'ils prenaient à l'affaire.

Le père ne songeait pas à consulter Rose-Aimée. Ici ou ailleurs, elle aurait toujours son rôle de ménagère à remplir. Elle envoyait parfois sa sœur aînée, qui avait une bonne place à Montréal, et était venue en visite à la maison la dernière fois avec un manteau de fourrure sur le dos. S'il fallait l'en croire, elle ne se privait pas de distractions, allait au cinéma le dimanche et laissait entendre qu'elle avait un cavalier sérieux.

Ils s'entretenaient longtemps, ce soir-là, de la future colonie que l'abbé Legault appelait *Loney River*, ou Rivière Solitaire, un méchant nom, disait-il, qu'on changerait en un autre plus chrétien sitôt la paroisse organisée. On l'appelait autrefois l'Ennuyante, et les anciens se rappelaient l'avoir entendu ainsi nommer.

Aucun d'eux ne songea à la chercher sur une carte. Ils savaient simplement qu'elle se trouvait quelque part au nord, sur la frontière de l'Ontario, dans une région de forêts à demi dévastées par des incendies successifs. La terre y était bonne pour la culture, avec des probabilités de minerais.

Ce qui leur parut le plus alléchant, était l'octroi de six cents piastres accordé par famille pour le voyage, l'équipement, la nourriture de la première année, bref, pour leur donner, comme ils disaient, une partance.

Quelques semaines plus tard, les Trépanier furent informés que leur demande était acceptée. Ils devenaient officiellement *des retours à la terre*.

Ils partirent avec le premier contingent de défricheurs que le Gouvernement dirigeait sur la Solitaire, équipés d'une hache, d'une pelle ronde et de couvertes. Le train s'arrêta au petit village d'Angliers, sur les bords du grand lac Témiscamingue. La voie ferrée finissait là. Après, c'était la brousse, le désert que coupait une seule route aboutissant à la ville minière de Rouyn. Un camion vint prendre les soixante hommes et s'arrêta en vue d'une rivière grise et désolée, que défendaient des bois charbonneux. C'était la première occupante de ces lieux: la Solitaire.

Un espace fut vite déblayé et une immense tente dressée non loin du pont rouge qui enjambait la rivière, massive construction qui surprenait l'œil au milieu de la grisaille et du néant des choses. Au bout de quelques jours, un petit pavillon de bois s'élevait, celui de l'administrateur, arrivé en même temps que les colons, puis la bâtisse qui serait la « cache », c'est-à-dire le magasin, enfin la baraque du missionnaire. Un embryon de village se dessinait.

Les colons se dispersèrent dans la brousse, « marchèrent le bois » de longues journées, munis d'une poche de fleur, d'un peu de lard salé, étudiant le terrain, tâchant de deviner, sous ses plaies et ses bosses, à travers le fouillis des branches mortes et l'eau des marécages, ce qu'il avait dans le ventre. Une fois les lots choisis et arpentés, les hommes se mirent par équipes, sous la conduite des plus expérimentés, à la construction des maisonnettes.

Celle de Trépanier s'éleva au fond du bois, la dernière d'un rang, au bord d'un creek¹ qui allait rejoindre la Solitaire. On y serait loin de la route nationale, loin du village, loin de l'église

1. Ruisseau ou anse de rivière.

et du magasin; mais les trois hommes, et Jerry en particulier, s'étaient laissés séduire par un pan de forêt qui avait échappé à l'incendie, d'un aspect moins désolé qu'ailleurs, et la cabane fut bâtie sur le rocher en éperon qui dominait le cours d'eau.

Les défricheurs connurent pendant les premiers mois une rude vie. Il fallut allonger pouce par pouce le « cordon » dans le bois, abattre les arbres qu'on jetait en guise de ponts sur les rivières et camper le soir là où on se trouvait. On était dans la boue jusqu'au ventre. Les pieds gelaient dans les bottes qui se déchiraient aux chicots. Les bœufs que quelques-uns avaient réussi à acheter en commun, et qu'ils prêtaient aux autres en échange de journées de travail, s'enlisaient et finissaient par crever de misère. Une tempête s'abattit sur le pays aux derniers jours d'octobre, et la nuit, réfugiés sous leur mauvais abri de toile ou de papier goudronné, couchés sur leur lit de branches d'épinette¹, ils grelottaient, enroulés dans leurs couvertes. Il fallait se contenter, comme nourriture, de crêpes de farine mal cuites, de pommes de terre gelées. On dut rapatrier plusieurs d'entre eux, atteints de dysenterie ou de rhumatismes aigus.

Les Trépanier tinrent bon, et aux environs de Noël, Rose-Aimée fut avisée que leur camp était prêt et qu'elle devait se mettre en route avec un groupe de femmes et d'enfants qui partiraient par un convoi spécial au début de janvier.

1. Variété de sapins.

LE train du Canadien Pacifique venant de Winnipeg entrait en gare, au son de la grosse cloche de sa locomotive. Les voyageurs dormaient dans l'ombre des fenêtres grillagées et des stores baissés. A l'arrière du train, une voiture marquée « Colonistes » fut accrochée pour les émigrants.

Sur le quai de bois, les femmes portant dans leurs bras leur dernier-né tâchaient de tenir groupée autour d'elles leur nombreuse progéniture, et d'avoir l'œil en même temps sur le *butin* réparti en ballots de toutes formes. Des parents les entouraient, mères âgées, pères infirmes, filles aînées en place, fils mariés, tous ceux qu'on laissait derrière soi, qu'on serait des années sans revoir, qu'on ne reverrait peut-être jamais. Des visages étaient baignés de larmes. D'autres témoignaient d'une surexcitation nerveuse, d'une joie de partir qui n'était pas feinte. On s'en allait vers la terre promise. Adieu Hull où on avait connu tant de misère !

Rose Trépanier se tenait à l'écart avec ses sœurs. Personne ne les avait accompagnées, et elle cachait son serrement de cœur à partir ainsi, seule, sans un adieu ami, dans une attitude plus grave encore et plus silencieuse que de coutume.

La voiture coloniste pouvait contenir une centaine de personnes. Sitôt à bord, les mères se hâtèrent de coucher les enfants dans les vastes couchettes superposées où on allait se trouver un peu à la dure; mais la vie de colons commençait. Comme leur avait conseillé M. l'abbé Legault, il fallait être brave et ne pas se plaindre. Elles avaient écouté tant de prêches, reçu tant d'avis, que leur départ revêtait les apparences d'une mission.

La chaleur était telle à l'intérieur qu'en entrant elles ouvraient la bouche comme si l'air leur manquait et portaient la main à la gorge; mais il ne serait venu à aucune l'idée de soulever le châssis et risquer de geler le monde! Elles se dépouillaient de leurs gros manteaux d'hiver pour apparaître en robes légères de cotonnade et s'avançaient les bras nus à la rencontre de l'âpre climat du Témiscamingue.

Elles dormirent peu. Des cris d'enfants partaient de tous les coins de l'immense chambrée. Des garçons qui couchaient côte à côte s'envoyaient des bourrades en s'accusant mutuellement de prendre toute la place; les femmes, fatiguées, se retournaient pesamment en faisant craquer les couchettes. Une odeur de plomberie surchauffée, d'enfants au maillot et d'humanité pauvre remplissait l'air.

Vers le matin, le froid se glissa sous les portes, rampa sous les fenêtres à triple épaisseur de vitres. Les dormeuses remontèrent les couvertures sur leurs épaules.

Elles furent debout de bonne heure. Il fallait s'occuper des petits, préparer leurs bouteilles, cuire la soupape sur le poêle de cuisine chauffé au rouge à l'entrée du wagon. Chacun cherchait dans le pêle-mêle à compléter son équipement. Garçons et filles à quatre pattes récupéraient sous les banquettes galoches et gros bas de laine qu'ils tâchaient d'apparier. Des gamines, un peigne vert ou rouge en main, peignaient leurs cheveux que les mères avaient raccourcis la veille à coups de ciseaux sur

la nuque. Les garçons, qui s'étaient couchés tout habillés, considéraient leur toilette comme faite.

Rose-Aimée, une théière à la main, traversa le wagon dans toute sa longueur, et trouvant sur le poêle une bouilloire d'eau bouillante, en versa sur le thé, revint à sa place, sortit les tasses d'émail d'un sac, distribua les sandwiches. Elle avait fait basculer le dossier du siège voisin et formé ainsi un petit compartiment à quatre places où elle se trouvait chez elle avec ses sœurs, sans pour cela être séparée de la communauté.

C'était la première fois que les fillettes prenaient les « chars », et leur ravissement ne pouvait être plus grand. Régina s'agenouillait de temps en temps sur la banquette, et, le nez appuyé au dossier, surveillait tout le wagon. Un petit garçon qui occupait le compartiment voisin vint se mettre en face d'elle et ils échangèrent des taquineries. Comme une gamine de leur âge passait dans l'allée, Régina la désigna d'un clin d'œil au garçon et murmura d'un ton provocant :

— C'est ta blonde, hé ?

La plupart des enfants étaient vêtus de neuf. Les garçons s'amusaient à lancer d'un bout à l'autre de la voiture leurs belles casquettes qu'ils laissaient tomber dans la poussière sans que les mères parussent s'en apercevoir. Beaucoup portaient déjà sur eux, en taches et accrocs, des signes du voyage, mais cela ne valait pas la peine d'une gronderie ! Elles avaient assez à faire à tenir les plus petits tranquilles et s'exclamaient avec lassitude : « Mon Dou ! qu'ils sont achalants ! » Une fois les bébés endormis en tétant leur bouteille, elles se levaient pour se rendre visite, formaient des groupes bavards aux plaisanteries joviales. Leurs yeux bruns luisaient de gaieté dans leurs visages basanés ou pâles, aux larges pommettes, tandis que leurs corps, épaissis par les maternités, se laissaient aller à des poses affaissées, dans le loisir du voyage.

Leur plaisir était grand à se trouver réunies dans la bonne chaleur des chars, et à se communiquer les incidents de ces dernières journées à Hull, leurs visites à la Saint-Vincent de Paul et à l'Y.W.C.A.¹ pour s'équiper le mieux possible en vêtements, leurs courses à la gare pour prendre les billets et faire partir le mobilier. L'une disait:

— Depuis des mois, je ramasse tous les vieux souliers dans les ruelles. J'en ai rempli trois poches. Y a douze paires de pieds à chauffer chez nous !

Elles calculaient combien le transport de la famille allait coûter, et celui des meubles. Les six cents piastres seraient fort écornées quand on arriverait là-bas.

Elles regardaient à peine le paysage qui se collait, pou-droyant et blanchâtre, aux vitres. Peut-être craignaient-elles de se laisser impressionner par sa désolation. Elles avaient hâte de rejoindre les hommes, laissés à eux-mêmes depuis l'automne, dont elles imaginaient le piteux état, la maigreur, les vêtements en loques. Chacune se plaisait à citer les lettres qu'elle avait reçues:

— Mon mari à moi est ben satisfait. Il m'a dit: « Tu verras, je t'ai bâti un beau petit camp' ! Tu vas être ben contente. Et not' lot est tout en terre forte, ben planche, sans trop d'roches, facile à travailler. »

C'est vers ce petit camp qu'allaient leurs rêves, la maisonnette toute neuve où elles seraient chez elles, d'où personne ne pourrait les chasser, où les enfants grandiraient, à l'abri du langage hardi des villes, des habitudes de flânerie dans les rues.

Rose-Aimée l'évoquait aussi. Le père la laisserait l'arranger à sa guise. Pourvu que l'ordinaire fût prêt à l'heure, c'est tout ce qu'il demandait. Elle le soignerait de son mieux, ainsi que les garçons qui seraient « à la grosse ouvrage » toute la journée. Il

1. Young Women Christian Association.

y aurait des murs de sapin à orner, de petites fenêtres à garnir. Elle emportait dans sa valise des images saintes, de petits tapis de catalogne tissés par sa mère, un coussin d'étoffe du pays.

Jeannette et Régina se mêlèrent aux enfants qui se poursuivaient d'un bout à l'autre de l'allée, entraînant sous leurs pieds les peaux de bananes, pelures d'oranges et coques de peanuts¹ qu'on laissait tomber par terre. Quelques femmes, étendues sur les couchettes à côté des bébés endormis, essayaient de faire un somme et de temps en temps esquisaient le geste d'une taloche dans la direction des plus turbulents.

Rose-Aimée, un peu à l'écart des autres, tenait son regard sur la vitre. Elle non plus n'avait jamais fait un si long voyage. Elle voyait pour la première fois le visage de son pays dont la solitude insoupçonnée, l'inconcevable silence et la grandeur sévère la remplissaient d'une surprise proche de l'envoûtement.

Le train roulait le long de la Mattawa, à lente allure, par crainte de quitter le remblai affaissé par endroits au niveau des berges. L'énorme rivière demeurait libre, grâce à la force de son courant, entre ses lisières glacées. On n'eût pu imaginer une embarcation naviguant dans ses remous. Le mouvement des eaux avait quelque chose d'hallucinant, seul indice de vie dans le paysage pétrifié. Elles semblaient vouloir échapper à l'emprise du Nord par cette agitation sans fin, angoissante à regarder, contenant on ne savait quelle panique. Leur liberté était à ce prix, et on sentait qu'il n'y avait pour elles aucun repos, ni le jour ni la nuit. Il fallait continuer la course fiévreuse à travers le pays cuirassé de glace.

Des billots échappés de la forêt descendaient le courant, rouges comme des écorchés, leurs fibres soyeuses à nu. Ce n'était pas l'époque du flottage, et ils avaient grandement place sur les eaux, s'alignant les uns à côté des autres d'un air amical,

1. Cacahuètes.

et dans les baies tranquilles traçant une palme ou fabriquant en secret une grande rose parfaite.

Rose-Aimée ne pouvait se rassasier la vue du spectacle, principalement de la couleur de l'eau, d'un gris magnifique, le gris racé des eaux de son pays, couleur de sueur et d'effort, d'endurance de la solitude, qui lui faisait songer à un regard viril, un peu dur peut-être, mais équilibré et fort, devant lequel son propre regard ne reculerait pas.

Des images enfantines lui vinrent à l'esprit: les billots représentaient maintenant des crayons d'écoliers étalés sur une ardoise. Elle songea à celle que, petite fille, elle avait eue entre les mains, chez les sœurs de la Côte-des-Neiges, du vivant de sa mère. C'était l'âge des dessins et les siens imitaient cette barrière de montagnes à laquelle s'appuyait la rivière. Mais jamais elle n'eût pu imaginer qu'elle fût si longue, ni qu'elle défilât à la vitesse de l'eau, à la vitesse d'un train. Singulier spectacle, à la fois inertie et mouvement, indolence et activité, grandeur farouche sur les monts, et dans les baies cachées, jeux enfantins d'une grâce désarmante.

La neige régnait. Elle abaissait le niveau de la montagne qu'au printemps suivant on retrouverait haussée tout à coup de mille pieds, affaissait les pics, comblait les vallées, de sorte que la chaîne sans fin se déroulait comme un feston aux ondulations à peine marquées. Les bois mêmes s'effaçaient: il ne restait plus que des arbres amincis et grelottants, pareils à des ombres, séparés les uns des autres par la tempête, et qu'on serait tout surpris plus tard de voir reprendre leur identité.

Le train quitta la rivière pour s'enfoncer dans le bois, et la solitude fut plus grande encore. On ne voyait aucune trace de défrichement, aucun signe que des hommes eussent pénétré jusque-là. La surprise de celles qui regardaient par

la vitre fut grande à voir un trappeur déboucher d'un sentier qui aboutissait aux rails, la figure rouge, l'air bien nourri et content, avec des pièges pendus à son épaule.

Rose-Aimée fut soudain arrachée à sa contemplation.

— Tu restes là toute seule à jongler¹, Rose-Aimée ? dit une voix.

Sur le siège en face, un mince et haut adolescent venait de s'asseoir et la regardait, les mains sur les genoux, avec une gravité qui n'était pas de son âge. C'était Raymond Deschênes, un camarade d'Alec au temps où ils allaient ensemble à l'Académie des Frères.

Il avait de clairs yeux intelligents dans un visage maigre, la taille et la douceur d'un homme. Il portait un habit bleu, usé mais propre, une chemise blanche, une épingle d'écolier fichée dans sa cravate.

Rose-Aimée détacha ses yeux du paysage, frissonna des épaules et sourit un peu tristement à Raymond.

— La vie, dit-il, comme s'il eût répondu à ses préoccupations, c'est toujours la même chose. Ça monte, ça descend ! T'as d'la misère, ça tiraille pas mal. Mais faut avoir de l'espérance ! Ma mère non plus n'est pas trop contente de partir. Moi je lui dis qu'on n'était pas gros heureux à Hull et qu'il vaut mieux êt' su' not' terre.

Il leva les yeux vers une femme qu'ils voyaient de profil, de l'autre côté de l'allée, debout et immobile, les yeux fixes, la face douloureuse, qui regardait le défilé des montagnes.

Elle sentit que Rose-Aimée l'observait, et se tournant vers elle, dit d'une voix lente :

— Tu vas me trouver bien inquiéteuse. Je n'ai pourtant pas l'habitude de me douilletter. Mais on se sent tout dépareillé dans un pays de même !

1. Se faire du souci.

Puis elle retomba dans ses sombres méditations, insensible à ce qui se passait autour d'elle, aux enfants occupés à remplir les timbales de papier au robinet du réservoir d'eau, à tisonner le feu du poêle, à galoper dans l'immense wagon, une sucette cerise ou citron à la bouche. Il n'y avait à se tenir tranquilles que ceux qui, assis par terre, se grattaient vigoureusement.

Grande et droite, les cheveux grisonnants, la mère de Raymond surprenait par la réserve de son maintien et la tristesse de ses yeux. La voix de son fils lui arriva aux oreilles. Elle vint s'asseoir près de lui :

— C'est don d'valeur de s'en aller si loin ! dit-elle. On ne sortira d'ici que pour aller au cimetière.

LA nuit était venue. Le conducteur, armé d'un allumoir à long manche, traversa le wagon pour allumer les lampes. Il ne s'y arrêta pas. Les colons lui donnaient du souci: il avait hâte d'arriver à Angliers. Un pli d'inquiétude barrait le front de l'homme grisonnant, un Ecossais vieilli au service de la Compagnie. C'était une figure familière sur cette petite ligne tranquille où le train ne passait que deux fois par semaine. De son côté il reconnaissait chaque voyageur, appelait les enfants par leur nom, s'asseyait, les mains aux genoux, à côté d'une jeune fille qui voyageait seule et disait qu'elle allait à la ville pour se placer, ou pour entrer au couvent. Il prévenait chacun de la station où il devait descendre, enlevait le ticket planté dans le ruban du chapeau des hommes, et à la portière tendait les paquets et les enfants aux femmes. Il savait par les fermiers le prix du minot de blé et par les employés du moulin à scie celui du pied de bois. Il leur empruntait leur langage venu des fermes, des forêts et des mines du Témiscamingue autant que de leurs ancêtres de France.

Mais ses voyageurs d'aujourd'hui le déconcertaient à cause de leur indiscipline. Les gamins se glissaient dans les

autres voitures et y circulaient comme chez eux, et le vieil homme finit par fermer les yeux en murmurant: « Kids are kids! » Il s'aperçut aussi que les filles de la Rivière Ennuyante attiraient l'attention d'un groupe de mineurs sentant le whisky qu'il ne put empêcher d'aller s'installer dans les wagons colonistes.

Une fois les lampes allumées, tout s'évanouit à l'extérieur, derrière une muraille d'ombre bleuâtre. Cependant, de l'étroite plate-forme à découvert à l'arrière du train, sur laquelle on ouvrait de temps en temps la porte pour laisser entrer une bouffée d'air, on s'apercevait que rien n'avait changé.

Rose-Aimée s'y glissa, s'appuya à la balustrade qui servait de parapet au-dessus de la voie et reçut en plein visage la neige et le froid et l'haleine terrible de la solitude. A force de fouiller les ténèbres, son regard finissait par deviner d'un côté une muraille abrupte de rochers, de l'autre l'ombre dense de la brousse. Par intervalles, elle voyait poindre le feu rouge d'un signal et le train stoppait devant un petit bâtiment de bois couleur de nuit, aux fenêtres basses faiblement éclairées, qui était une station.

Est-ce que le pays était aussi désert qu'il le paraissait? Y avait-il là des présences humaines insoupçonnées? Une cabane apparut en contrebas du remblai et elle vit à la lueur d'une lampe un rude visage d'homme penché au-dessus de la table, occupé sans doute aux préparatifs de son souper et qui ne prit pas garde au passage du train.

A six heures, le conducteur annonça le terminus. Les femmes se précipitèrent aux portes pour voir Angliers qu'elles croyaient être un gros village, composé d'une longue rue rectiligne éclairée à l'électricité; il y aurait un restaurant où on irait se réchauffer d'une tasse de thé de bœuf; peut-être un petit magasin qui vendait des oranges et des « peppermints ».

Mais on ne voyait pas les maisons. Les montagnes avaient reculé pour faire place à une plaine à demi-déboisée où brillaient quelques lumières éparées, à l'aspect réfrigéré aussi dans la solitude, et à l'horizon on croyait deviner la blanche étendue du lac Témiscamingue.

Les rares voyageurs qui descendirent du train se dirigèrent vers un bâtiment minable à façade grise, à quelques pas de là, l'hôtel du pays, tandis que les colons demeuraient dans leur wagon pour la nuit. Les femmes se réjouissaient de voir s'immobiliser leur maison roulante: elles allaient pouvoir se débarbouiller, préparer un manger chaud, rassembler le butin et se coucher de bonne heure pour faire face à la dure étape du jour suivant.

Un homme qui représentait la colonisation vint à bord et sa présence les réconforta. Il était du pays, d'une famille de défricheurs, et il plaisanta avec elles, les rassurant sur le voyage du lendemain. Elles n'avaient pas à s'inquiéter des moyens de transport. Le départ aurait lieu à sept heures.

Un colon arriva de la Rivière Solitaire, longtemps après la nuit tombée. Mais elles s'abstinrent de le questionner. On verrait ce que l'on verrait! Il venait au-devant de sa femme, la petite Mme Lagacé, une des plus jeunes et des plus geignardes de toutes, qui perdait la tête avec un bébé de trois mois sur les bras et un autre qui allait à peine tout seul.

L'homme était très jeune aussi, blond, avec un visage rose, des yeux bleus ingénus. Vêtu de neuf, il jetait de temps en temps un regard de satisfaction sur son gros chandail beige, sur ses mocassins lacés jusqu'au genou. Il prit la plus grande des enfants dans ses bras et après avoir desserré le foulard de laine qui menaçait de l'étouffer et débou-tonné son manteau, il se mit à la bercer avec douceur, tout en prêtant l'oreille aux doléances de sa femme.

D'un commun accord, on décida d'éteindre les lumières de bonne heure, et à cause de la présence d'un homme résolu à dormir, les garçons furent plus sages. On se coucha tout vêtu pour aller plus vite et se défendre contre le froid qui se ferait sentir vers le matin, et bientôt l'étrange roulotte immobile ne fut plus qu'une tache sombre sur la voie couverte de neige.

UNE file de véhicules comme elles n'en avaient jamais vu attendaient sur la route: les « stages » du Témiscamingue, qui les firent se répandre en exclamations joyeuses:

— Nous v'la ben gréées ! On se créait au cinéma !

C'étaient de longs traîneaux bas aux parois de toile, avec une porte à l'arrière et un étroit carreau à l'avant, évoquant ces chariots couverts qui servent aux caravanes pour traverser les régions désertiques de l'Amérique. Le tuyau d'un poêle perçait la couverture. Elles se précipitèrent à l'assaut, avant même que les conducteurs n'eussent fini d'atteler les chevaux. Mais le représentant de la colonisation vint assurer avec calme que tout le monde serait casé et il fit appeler les familles. Rose Trépanier se trouva placée avec ses sœurs dans le stage de tête. Deux bancs étaient disposés en longueur contre les parois. Une couche de foin sur le plancher tiendrait les pieds chauds. C'est du moins avec cette espérance qu'on s'embarqua. Le conducteur s'assit sur une chaise, face à l'ouverture carrée par laquelle passaient les rênes des chevaux. En se détournant à demi, il voyait de profil Rose-Aimée assise en contrebas en arrière de lui. Il était tout fier que lui fût échue, dans son lot de colons,

une aussi jolie fille, avec ses beaux cheveux noirs encadrant de leurs boucles un visage mat aux yeux gris. Il était séduit par son regard sérieux, son rare sourire. Elle portait un manteau des villes, d'une élégance à bon marché, qu'il devenait insuffisant à la protéger du froid, et des souliers découverts tout à fait absurdes pour le pays où on allait. Quand elle releva son col d'un geste frileux, il se pencha vers le poêle, en tenant ses rênes d'une main, et ajouta du bois. Les petites sœurs ne se plaignaient pas, vêtues de robes de laine et de manteaux épais, chaussées de leurs « pardessus » d'hiver.

Dans la voiture se trouvait Mme Deschênes dont le visage gardait son expression de gravité tourmentée, et Raymond aussi philosophe que la veille. Puis venaient les Lagacé, chacun tenant un enfant sur ses genoux. L'homme fumait sa pipe et la jeune femme se plaignait d'un air boudeur de la fumée qui lui donnait mal au cœur. Il conservait son flegme et sa bonne humeur, posait sa pipe à côté de lui sur le banc, pour la reprendre un moment après.

Le voyage eût manqué d'entrain sans la présence de la joyeuse Mme Simard, entourée de ses enfants qui, assis sur le tapis de foin, se bourraient des morceaux de tartes et des galettes restant du voyage. Leurs maigres visages brillaient de joie. Ils n'avaient pas été tous les jours à pareille fête ! On les devinait parmi les plus misérables.

La mère fouilla dans le panier à provisions et leur donna les dernières oranges, qu'ils se mirent à éplucher avec leurs dents :

— Ramassez les « plumes », dit-elle, ça peut servir là-bas.

Puis elle ajouta pour les autres :

— Y peuvent ben en manger ! Y vont avoir le temps d'oublier le goût des oranges !

Elle se mit à conter, d'une voix forte, les tribulations du déménagement, et la dernière nuit où toute la famille avait couché par terre.

— C'était comique ! disait-elle.

Et cette exclamation prenait dans la circonstance de la grandeur.

Le curé de sa paroisse était venu lui faire une visite d'adieu.

— Il m'a sermonné sur mes huit enfants. C'est pas une grande famille, à votre âge, qui disait. Faut récolter, madame, quand on est femme de colon !

— Mais, monsieur le Curé, avec ceux qui sont au cimetière, ça ferait le double. Croyez-vous que j'aie pas eu mon compte, à 38 ans ? Une belle récolte, hé ?

Le traîneau avançait bon train, tiré par la paire de gros chevaux habitués à arracher les souches. Où se trouvait-on ? On ne voyait par le carreau qu'une bande d'horizon meurtri, d'un bleu sombre, écrasant le soleil levant qui avait l'air d'une plaie à vif. Ceux qui appliquaient l'œil aux déchirures de la bâche apercevaient un fragment de route blanche au bord de laquelle les arbres charbonneux menaçaient de choir. On était en pleins brûlés. Le paysage, en l'absence des hommes, revêtait une personnalité vivante, malgré sa désolation, une candeur de commencement de monde, et les collines tournaient vers les voyageuses leur visage blanc. Elles aussi faisaient partie d'une force en marche, d'une croisade.

Les rêves continuaient à se tisser dans l'atmosphère grise de la voiture. Des voix disaient :

— Mon frère viendra nous voir en machine c'printemps.

— J'enverrai de l'argent à ma sœur pour prendre les chars.

— Il faudra bien qu'on m'amène mon bébé qu'ils ont gardé à l'hôpital. Je suppose qu'ils enverront une garde pour le conduire.

Quand le soleil disparaissait, le froid était intense. Des petits pleurnichèrent. La jeune maman vomit.

A une montée, Raymond proposa à Rose-Aimée de mettre pied à terre, et tous deux trottèrent derrière le stage. Les enfants Simard se joignirent à eux pendant que leur mère prenait d'autorité sur ses genoux les deux petits de ses voisins pour qu'ils pussent aller respirer l'air. Le soleil à ce moment perça les nuages et réchauffa les cœurs. Ils se mirent à pousser des cris pour éveiller l'écho des montagnes; mais leurs voix leur parurent aiguës et faibles dans l'absolu silence. Entraînée au pas gymnastique par son mari, Mme Lagacé ne fut plus qu'une jeunesse de vingt ans et son visage reprenait des couleurs.

Au haut de la côte, le conducteur s'arrêta:

— Embarquez vite! La neige s'en vient! Vaut mieux ne pas perdre son temps su'l'chemin!

La bande Simard grimpa la première dans la voiture, mais quand un des garçons voulut s'asseoir au bout du banc, près du poêle, le jeune homme le repoussa:

— C'est la place à Rose-Aimée, dit-il.

On fit halte à Guérin, le seul village qu'on dût rencontrer. Tout le monde mit pied à terre. Un lunch était préparé au petit hôtel de la localité. Debout devant un long comptoir de bois, ils avalèrent le thé bouillant servi dans les tasses de faïence épaisse, qui leur parut délectable, suivi d'un morceau de tarte gélatineuse fortement parfumée au citron.

Ils étaient fiers de s'en aller sans payer: tout le monde savait que les colons n'avaient pas un sou en poche. La colonisation réglerait, sur les six cents piastres qui leur paraissaient inépuisables.

L'exode recommença, de plus en plus pénible à mesure que la journée avançait. On voyait par l'ouverture carrée une neige fine tomber, que le vent poussait en rideau serré en sens inverse de la marche. Les flocons formaient un défilé d'êtres minuscules, ailés, qui s'en allaient en cavalcades pressées dans la direction de Hull semblait-il, et quelques-unes en eurent des larmes aux yeux.

L'obscurité se fit. Chaque traîneau portait à présent, suspendu à un brancard, un fanal-tempête à lueur rouge. Quelques femmes s'inquiétaient. Qui sait si la poudrière n'allait pas se changer en blizzard ? Elles se voyaient enlisées sur la route, contraintes d'y passer la nuit. Ce qui les rassurait était l'expression flegmatique du colon qui connaissait déjà le pays.

Soudain, le conducteur se retourna et dit d'une voix tranquille :

— On arrive !

Le traîneau s'arrêta. La lueur du fanal tombait sur un écriteau planté au bord de la route blanche et portant en grosses lettres manuscrites : *Rivière Solitaire*. C'était tout.

On entendit une voix d'homme donner des instructions au conducteur. Il fallait traverser le Pont-Rouge et s'arrêter de l'autre côté, à l'hôtel. C'est là que les hommes attendaient. Il y aurait de l'abri pour tout le monde.

Elles écoutaient en silence, sans rien voir. D'apprendre qu'on s'occupait d'elles les réchauffait. Une fois la porte de leur prison ouverte, elles mirent pied à terre devant un bâtiment de bois neuf en forme de cube posé sur la neige et penchant fortement d'un côté. Une banderole de toile traversait la façade, portant en larges caractères : *Bienvenue à notre Colonie*.

La chaleur du poêle à bois et l'épaisse fumée des pipes leur causaient en entrant un vertige agréable. C'était pour elles une atmosphère accueillante et familière.

Une trentaine d'hommes étaient réunis dans la salle, des gaillards maigres et boucanés, aux yeux brillants, lestes d'allure dans leur équipement des bois: coupe-vent à larges carreaux dont ils avaient baissé le col en entrant, culottes serrées au genou, et ces mocassins silencieux, les « souliers mous » de Québec. Ceux qui « pensionnaient » là, hommes mariés dont la famille n'était pas encore arrivée, ou célibataires en projet de mariage occupés à bâtir leur cabane, se tenaient à l'écart en continuant de fumer en silence, mais ils ne perdaient rien du coup d'œil. La joie des autres à retrouver femme et enfants sonnait haut. La journée s'était passée en allées et venues du fond des rangs au poste, pour avoir des nouvelles. A présent, délivrés de leur inquiétude, ils riaient fort, soulevaient les bébés à bout de bras, interpellaient par leurs noms les enfants, donnaient de grandes tapes amicales entre les épaules des femmes.

Affairées, Mme Richard et ses deux jeunes servantes se prodiguaient, apportant un biberon, un linge, un pot d'eau chaude, une tablette d'aspirine. M. Richard allait chercher dehors une brassée de bûches. Un prêtre dans la force de l'âge, au visage intelligent, au regard généreux, circulait parmi les femmes, s'enquérant si elles n'avaient point eu trop de misère, plaisantant avec les hommes qu'il tutoyait et appelait par leur petit nom.

L'un d'eux, assis à califourchon sur une chaise, avait repoussé son chapeau en arrière et la lumière de la grosse lampe à réflecteur accrochée au mur éclairait en plein son visage où la fatigue se marquait en fines rides autour des yeux. Il était le seul à ne pas fumer, et les colons groupés autour de lui écoutaient ses paroles. C'était M. Rolland, l'ad-

ministrateur de la colonie, Jo Rolland pour quelques-uns. Un ancien colon comme eux, qui connaissait par cœur le problème de la colonisation. Il avait laissé une famille prospère à Notre-Dame sur-le-Lac pour venir s'enterrer dans la brousse encore une fois, acceptant du Gouvernement la mission de mettre la colonie sur pied. Il s'agissait de ravitailler en pleine brousse, au cœur de l'hiver, trois cents familles, de distribuer les lots à la satisfaction de chacun, de diriger la construction des maisonnettes de rondins, d'empêcher que l'homme ne jetât la hache par découragement; que la femme ne regretât le secours direct, et les jeunes le cinéma, la danse, les spectacles de boxe, la crème à la glace, le magasin de quinze cents; que le bébé ne mourût d'une pneumonie contractée au cours du voyage. Il fallait surtout exercer un contrôle sévère sur les dépenses et faire durer le plus longtemps possible les six cents piastres.

Pauvre Jo Rolland ! Il jonglait la nuit avec les problèmes de toutes sortes et n'en dormait plus. Cependant, à chaque arrivée de femmes et d'enfants, il était là, souriant, optimiste, sachant qu'il n'y aurait aucun moyen d'échapper aux réclamations, plaintes, demandes de conseils et de renseignements des hommes. Il éprouvait de l'orgueil à voir croître sa colonie qui comptait à présent près de deux mille personnes. Il avait confiance: on finirait par s'en tirer.

Il s'attardait ce soir-là dans la baraque décorée du nom d'hôtel. Il fallait caser tout le monde avant de songer à gagner son étroite couchette du petit poste, de l'autre côté du Pont-Rouge. Les familles établies le long de la route se rendraient à leur camp, une fois réchauffées et restaurées; les autres coucheraient à l'étage où des lits de foin étaient alignés par terre.

Son regard s'attachait à une des arrivantes, cette grande jeune fille brune qu'aucun homme n'était encore venu rejoind-

dre. A la fin, les Trépanier parurent, expliquant à M. Rolland qu'ils avaient été occupés à transporter pièce par pièce le mobilier arrivé le matin et déposé sur la route, à l'entrée du rang. Le plus proche voisin avait prêté sa traîne et ses deux chiens, et ils avaient dû faire bien des voyages.

Leurs regards parcouraient la salle, traversés de contentement quand ils eurent rencontré celles qu'ils cherchaient. Régina s'élança dans les bras de son père avec un cri de joie: « Poupa ! »

Ce fut elle qu'il tint embrassée le plus longtemps parce qu'elle était la plus petite. Avec leurs grandes filles, les pères deviennent timides.

Jerry fit un ballot des gros bagages qu'il roula dans les couvertes, s'accroupit pour qu'Alec hissât le paqueton sur son dos, assujettit le bandeau de cuir sur son front et prit les devants. Alec fourra le reste dans son pack-sack.

Trépanier portait sous son bras une paire de vieilles bottes qu'il laissa tomber aux pieds de sa fille aînée.

— Ça n'a pas de bon sens, des souliers de même, pour le bois ! dit-il en regardant les chaussures de la jeune fille. Avec mes bottes, tu auras plus de chances d'arriver chez nous.

I LS allaient sans rien dire, à la file indienne, Jerry en tête, vêtu malgré le froid dont il ne paraissait pas s'apercevoir d'overalls¹ de toile bleue passés sur son chandail, la nuque courbée, attelé par le front à sa charge qui lui donnait une silhouette monumentale. Il marchait à longues foulées, et ralentissait tout d'un coup en se rappelant qu'il était avec ses sœurs. Rose-Aimée enfonçait bravement dans la neige ses gros souliers. Trépanier fermait la marche, presque silencieux, préoccupé de l'impression que le monde étrange où elles se trouvaient transportées allait faire sur ses filles, principalement sur l'aînée, qu'il était essentiel de ne pas décourager. Il se rendait compte de ce que le premier contact avec le bois pouvait avoir de brutal pour qui n'avait connu que la ville. Eux, les hommes, étaient déjà avertis de l'existence sans douceur qu'on allait y mener.

Il y avait dans les remarques qu'il faisait de temps en temps à haute voix, principalement aux endroits où la marche était difficile, une jovialité un peu forcée. La piste filait droit, comme tirée au cordeau, entre les sapins recouverts d'une écorce carbonisée, les bouleaux au cœur rongé,

1. Salopettes.

mais intacts en apparence, qui éclairaient la nuit de leurs hauts flambeaux grisâtres.

Au bout d'une heure, elle devint plus accidentée, descendit brusquement dans un ravin, longea un creek, escalada un coteau où poussaient de beaux sapins au fuseau de feuillage velouté qui avaient échappé au feu. La neige en parut habillée et l'air moins froid. Une lumière qui prenait dans leur ombre un éclat chaud et rougeoyant troua les branches.

— Voilà le camp' ! dit Trépanier avec un soupir de soulagement. On a laissé le fanal allumé.

On distingua sur la hauteur une maison basse, l'air d'un jouet de bois, avec sa façade coupée de deux petites fenêtres carrées et surmontée d'un toit triangulaire. En plein jour, on eût put lire au-dessus de la porte l'inscription qu'Alec, qui connaissait son histoire, avait gravée au couteau : *Je me souviens.*

Jerry poussa la porte, fit glisser à terre son fardeau, et les mains aux hanches examina l'expression de ses sœurs.

Trépanier expliquait que leur camp était un des plus grands : « vingt-sept pieds par vingt-sept », disait-il, tout en rondins. A l'entrée, la cuisine occupait la largeur de la maison, et une cloison à mi-hauteur la séparait des deux petites chambres qu'on apercevait par les ouvertures sans portes. Les filles les masqueraient plus tard d'un rideau. Une des pièces servait aux hommes qui couchaient dans des bunks fabriqués de leurs mains et garnis de foin bleu dont ils avaient fait provision à l'automne.

Il prit la lampe pour éclairer l'autre chambre, et la lumière tomba sur le lit de Rose-Aimée qu'on venait de monter, pauvre lit de fer à la peinture écaillée, mais qui dans ce cadre représentait un confort suprême.

Rose-Aimée fut toute saisie de voir son lit en place, contre le mur rugueux. Elle était vraiment dans sa maison !

— Pour les finitions, dit le père, ça te regarde.

Elle leva les yeux jusqu'à la charpente en auvent dont les poutres se perdaient dans une ombre profonde, douce aux yeux après la blancheur froide du dehors, et qui lui fit penser à la voûte d'une chapelle.

— C'est correct, le père ! dit-elle d'une voix tranquille, marquant ainsi son acceptation des choses.

Ils revinrent dans la cuisine où se trouvait placé près d'une fenêtre le vieux divan aux ressorts cassés où coucheraient les deux fillettes. A ce moment, le vent fit remuer les branches lourdes d'un sapin plaquées sur les vitres. Régina, laissant aller son front contre le mur, éclata en sanglots.

— Tu verras, je t'achèterai une belle catin quand j'irai à Rouyn, disait le père.

Mais Régina ne jouait plus à la poupée depuis longtemps et refusait d'être consolée. C'était cette fenêtre mystérieuse à laquelle s'adossait son lit qui la remplissait d'effroi, avec les ombres bougeantes du dehors. Ces ombres, elle les sentait passer sur son visage, sur ses épaules. Ce fut l'impression dominante du voyage et des années après elle y songerait encore.

Au milieu de la pièce, le poêle colon rougeoyait, répandant sa chaleur dans toute la maison. La soupe aux pois cuisait depuis des heures dans un vaisseau d'aluminium brillant acheté le matin à la cache, et l'eau jaunâtre puisée au creek bouillait dans le « canard » bosselé qu'on avait vu de tous temps sur le fourneau de Hull. Rose-Aimée remplit la théière de terre brune.

Il y avait partout des signes de l'emménagement hâtif, mais la table taillée à coups de hache et les bancs grossiers étaient en place et l'on put se laver les mains dans l'évier fait d'un billot évidé.

Après le souper, les hommes traînèrent devant le poêle les chaises berceuses au dossier rouge, au siège de corde tressée, et se mirent à fumer en silence. S'ils parlaient, c'était entre eux, de sujets étrangers aux filles, mais que celles-ci écoutaient comme un conte. Régina en oubliait sa frayeur, à présent que la porte était fermée sur le dehors et qu'elle tournait le dos à la fenêtre, que son père avait même façon de se croiser les jambes devant le feu, de vider sa pipe en la tapotant sur son genou, de la remplir en foulant le tabac avec son pouce, et Alec de retirer de sa bouche sa cigarette pour s'assurer qu'il n'en était pas encore à la moitié. Il fallait faire durer le plaisir. M. Rolland lui avait fait cadeau de celle-ci au village et il l'avait gardée pour la soirée. Il n'en verrait peut-être pas d'autre de longtemps. Les cigarettes n'étaient pas sur la liste des provisions à la cache. Les vieux fumaient le tabac du pays, mais ça lui donnait mal au cœur.

Tous ces êtres qui prenaient racine dans une existence nouvelle se découvraient des aspects différents. Trépanier avait retrouvé son calme. Son visage brûlé par le grand air était devenu presque rouge et ses traits paraissaient plus pleins. Il avait l'air d'arriver tout droit de la Normandie de ses ancêtres. Il était le dernier à s'exprimer, et on guettait son opinion dans son œil méditatif, avant qu'il ne la mît en paroles. Les fils disaient leur mot maintenant sur toute chose. Les entreprises se faisaient à trois, et encore avait-on du mal à s'en tirer.

Ce soir-là, Jerry et le père discutaient de la façon d'installer une poulie sur le bord du creek pour n'avoir pas à y descendre puiser l'eau. Jerry avait toujours des idées semblables. Alec prenait moins d'intérêt à ce qui se passait autour de lui. Destiné d'abord à faire un prêtre, il avait commencé ses études au collège d'Ottawa. Il faisait parfois

allusion au cours classique et à son année de rhétorique, quoiqu'il s'exprimât dans le même langage que les autres. Au moment de la mort de sa mère, sa santé délicate l'avait forcé à prendre une année de congé. Puis ce fut la dépression, le chômage. Il suivit la destinée de la famille.

Il était toujours d'humeur joyeuse, presque enfantine, apportant de la bonne volonté à apprendre à bâtir des cabanes, à tracer des chemins et à arracher des souches; mais saisissant le moindre prétexte pour aller au poste où M. Rolland l'employait aux écritures, ou l'envoyait à Rouyn chercher la malle. On savait qu'il passerait avec son char par des chemins devant lesquels hésitaient les plus hardis.

Il avait gardé son aspect de petit jeune homme des villes, fidèle à sa cravate, à son complet élimé, et quand il allait à Rouyn, à ses vieux gants d'auto, tous objets inconnus à la Rivière Solitaire.

Jerry ferait sans doute un meilleur colon, bien qu'il eût été longtemps considéré à Hull comme un propre à rien. Enfant, il disparaissait des journées entières de la maison, courait les ruelles en compagnie de chiens errants qu'il aidait à extraire leur nourriture des poubelles, et l'hiver les rues en pente qui menaient au dépôt¹, où sur le trottoir glacé les gamins heurtaient l'un contre l'autre les sticks de hockey et dès que fondait la neige jouaient aux billes, qui disparaissaient dans les caniveaux bouillonnants.

A 16 ans, un automne, il partit pour un chantier, du côté de la Rivière Rouge, et en revint le printemps suivant, méconnaissable, ayant pris la taille d'un homme, content de son métier de bûcheux, avec de bons gages en poche. Depuis, chaque automne, il était retourné dans le bois, jusqu'à ce que la majorité des chantiers eussent été abandonnés.

1. La gare.

Jerry avait quelque chose d'indien dans l'apparence, la figure basanée, les yeux gris, couleur d'un lac du nord, le grand nez courbe qui ne manquait pas de noblesse, la lèvre inférieure qui se relâchait aux moments de fatigue. Indienne aussi l'allure souple de son grand corps qu'il avait l'air de voûter à dessein pour mieux passer entre les branches, son aisance à fouler à longues enjambées le sol de la forêt et à se reconnaître dans les pistes à peine marquées. Et puis, sa nonchalance le soir devant le feu, son silence, la rêverie où il s'isolait, la passion de vagabondage qui sommeillait en lui. Et par-dessus tout sa fidélité à un pacte d'amitié.

On se rappelait en le voyant que Trépanier avait épousé en premières noces une métisse.

Lorsque Rose-Aimée se trouvait à ses côtés, on découvrait entre le frère et la sœur une grande ressemblance. C'était la même haute taille flexible, la même peau brune, le même profil busqué, la tendance de la bouche à prendre un pli maussade; mais l'expression insouciante du garçon se transformait en fierté chez la fille.

Ils avaient une préférence marquée l'un pour l'autre.

Alec tenait physiquement du père. Les deux petites étaient canadiennes pur sang.

LE bruit que faisait le père en attisant le poêle la réveilla. L'odeur résineuse de la maison lui vint aux narines. Elle ouvrit les yeux et son regard monta entre les poutres en équerre de la toiture, puis se posa sur les murs d'écorce. Elle pensa aux crèches de Noël de son enfance. Une lumière grise luisait doucement à la petite fenêtre aux quatre carreaux: c'était tout le pays inconnu, le bois, le ciel, les eaux qui avaient hâte de faire connaissance avec elle. On voyait briller entre les épinettes la neige moelleuse du sol.

Le feu était presque éteint; le froid pénétra la racine de ses cheveux, flotta à la surface des couvertures.

— Grouille pas! cria le père en l'entendant se retourner dans son lit. Je m'en vas te faire une bonne attisée.

Alec était déjà dehors, son fusil à la main, tâchant d'approcher une bande de perdrix de la Baie d'Hudson posées, immobiles, ainsi que de gros fruits noirs, sur les branches d'un bouleau.

Jerry prit sa hache et s'en alla chercher de l'eau à une source qu'il avait découverte à quelque distance dans le bois. Elle était plus claire que celle du creek, mais la glace se reformait dessus chaque nuit.

Ils étaient équipés pour le travail du dehors, avec leurs bottes difformes et couturées, leurs culottes qu'ils avaient eux-mêmes rapiécées aux genoux, leur chemise kaki sous le chandail à grosses côtes troué aux coudes et charbonneux sur toutes les coutures. Le bois avait cette façon de marquer son homme. Les défricheurs portaient de grandes balafres noires sur le visage et ils tendaient en s'excusant une main charbonneuse aux étrangers.

Une fois les hommes partis, la maison appartint à Rose-Aimée. Elle éprouvait une vive curiosité des alentours, mais il était d'abord nécessaire de faire un grand ménage. Elle jetait en travaillant un coup d'œil par les fenêtres et se disait que la terre qu'elle voyait de tous les côtés leur appartenait : 25 acres en profondeur allant jusqu'à l'Ennuyante; 4 en bordure du cordon, en tout un lot de « cent z'acres », disait le père.

Soudain, entre les arbres, un béret rouge parut. Une femme précédée de deux enfants grimpait le sentier qui menait à la maison. Rose-Aimée courut ouvrir la porte, contente que le prélat qu'elle venait de laver à grande eau brillât maintenant de propreté et qu'elle n'eût pas à en rougir. La visiteuse tapait contre le seuil ses chaussures pour en faire tomber la neige, et levait vers la jeune fille des yeux très bleus dans un long visage rose encadré de mèches de cheveux blonds. C'était une créature grande, étonnamment fraîche et plantureuse, qui faisait songer à un épi mûr. Jamais Rose-Aimée n'avait vu un visage si satiné, un sourire aux dents si blanches et elle éprouva sur-le-champ une grande admiration pour l'inconnue.

Celle-ci se présentait : Mme Donat Millette, qui occupait le lot voisin et venait souhaiter la bienvenue aux filles Trépanier.

Rose-Aimée s'empessa de pousser une chaise près du poêle, et l'autre laissa tomber dessus son lourd manteau qu'elle avait enfilé à la hâte, sans même le boutonner, et apparut en robe de toile bleue défraîchie et propre qui laissait nus son cou et ses bras. En remarquant le plancher lavé, elle ordonna brusquement aux deux enfants de rester jouer dehors. Elle parlait d'une voix haute de paysanne, qui résonnait dans la maison et réchauffait le cœur de Rose-Aimée. Son sentiment de solitude disparaissait. Se serait-elle doutée que vécût tout proche une aussi brillante créature, qui riait fort, se racontait, faisait des projets auxquels elle l'associait déjà, et même Jeannette si grande et si développée pour ses douze ans qu'elle la prenait pour une jeune fille. Elle trouvait Rose Trépanier à peine jolie, trop noireude à son goût.

Celle-ci n'avait aperçu la veille aucune maison. Pourtant, il en existait. Mme Millette comptait celles du rang, nommait leurs habitants. Une paroisse presque au complet se levait de la neige; le cordon n'était plus une espèce de sentier à peine frayé dans le bois désert, mais une route où passait du monde.

Les Millette étaient là en famille. Ils avaient émigré tous à la fois à la Rivière Ennuyante et choisi des terres qui se touchaient. La vieille Mme Millette, une veuve de cultivateur, s'était décidée la première à prendre un lot avec les trois plus jeunes de ses fils qui n'étaient pas encore mariés. Sa fille, Mme Plante, qui avait un si brave homme de mari, et dix mioches, la pauvre ! tenait la terre voisine. Puis venaient son fils aîné, Donat, et sa femme, la Flamande. Ils avaient déjà trois enfants.

— Mon mari est bien animé, disait Mme Donat; mais il n'est pas en santé. Il ne peut pas partir à l'épouvante, lui, sur sa terre ! Il a l'estomac dégrafé, comme qu'on dit, et la grosse nourriture lui fait mal.

Elle apprit à Rose-Aimée qu'elle était originaire des vieux pays, des environs de Langemarck, en Belgique, venue enfant au Canada après la guerre, avec sa mère qui depuis s'était remariée à un mineur de Régina. C'est là qu'elle avait rencontré Donat.

Elles iraient sans tarder faire visite à tous les Millette et aux colons qu'elle connaissait déjà, des gens bien avenants qui venaient de Montréal. On n'était pas colons pour se faire du mauvais sang ! Elle n'allait pas s'enterrer, à 24 ans, dans le bois ! On verrait vite le bout de son argent, et on mangerait de la misère alors. En attendant, il fallait se visiter, aller aux veillées. Elle couchait ses enfants de bonne heure, tirait la porte sur eux. Le bébé s'endormait sur sa bouteille. Quand les jours seraient plus longs, Rose-Aimée et elle prendraient une marche jusqu'à la route nationale et auraient peut-être la chance de voir passer une auto qui ne refuserait pas une ride¹ à des colons.

Elle débordait d'offres généreuses. Elle apporterait la prochaine fois du sucre à la crème qu'elle faisait avec un peu de beurre de peanut, du sirop d'érable, et le reste d'une canne de lait². Elle promit de lui apprendre à cuire le pain, que tout le monde ratait pour commencer. Il fallait tout faire soi-même : le boulanger ne passait pas à la porte !

La jeune fille éprouva un soulagement, car la cuite était une cause de souci. Les jours de boulangerie, les femmes poussaient des soupirs et disaient qu'il manquait bien des comforts à la colonie. Mais quand les gros pains rectangulaires d'un blond pâle, de mie fine et compacte, sortaient du poêle, la fierté de leur réussite effaçait leur mauvaise humeur. Le dimanche, pour le déjeuner, les hommes en coupaient de

1. Promenade.

2. Lait condensé.

grandes tranches et accroupis devant un feu de bois, au dehors, ils les grillaient à l'aide d'une longue baguette écorcée, taillée en fourche.

Trépanier entra, le visage brillant de cordialité. Cela se passait toujours ainsi. Les hommes pouvaient être à travailler on ne savait où, loin de la maison, invisibles dans les broussailles ou les creux de terrain; mais on eût dit que le vent leur apportait l'odeur de ceux qui passaient. « Y a d'la visite chez nous ! » pensaient-ils, et les voilà qui lâchaient la hache, enjambaient les arbres à terre, et arrivaient tout empressés. Personne ne les entendait venir qu'au moment où ils secouaient leurs bottes à la porte. Ils entraient, veloutés d'air, une plaque rouge aux pommettes, sentant la neige propre et le bois brûlé. Le plancher craquait sous leur poids. Ils salueaient la visiteuse par son nom, — il n'y avait que les femmes à se promener l'après-midi — d'une voix chaude de plaisir, tellement gonflés d'hospitalité qu'ils semblaient plus gros et plus grands que de coutume, prenant beaucoup de place, portant sur leur tête le toit de la maison qu'ils faisaient battre d'un poulx et respirer d'un souffle qui n'y étaient pas tout à l'heure. Eux-mêmes semblaient revenir après une absence de plusieurs jours, avides d'apprendre les nouvelles. La ménagère poussait vers son mari une chaise, comme à un étranger, et lui laissait la parole. La conversation qui commençait à s'épuiser rebondissait. La visiteuse était flattée par cet accueil, croyant qu'il s'adressait personnellement à elle. Mais il se fût dérangé ainsi pour n'importe laquelle, content du prétexte de venir jaser à la chaleur en fumant une pipe. Un homme finissait par trouver tannant de manier la hache tout seul ! C'était aussi une occasion d'apporter une brassée de bois qu'il fourrait dans le poêle en arrivant. Du bois, il y en aurait pour des années. Dommage que ça ne se mangeât point !

On vit aussi paraître le grand Jerry. Lui arrivait en musardant, comme s'il n'avait fait que cela toute la journée, mâchonnant une aiguille de pin ou se nettoyant les dents avec une brindille qu'il crachait bien vite en la présence des dames. Il avait toujours les yeux pleins de rire, ou de rêve, ou d'un amusement secret. On eût dit qu'il venait de voir en route quelque chose de plaisant, que personne d'autre n'avait vu, dont il ne voulait pas parler. Cela se trouvait probablement haut dans les arbres, car il tenait encore en entrant son regard levé, comme ébloui d'espace. C'est au point qu'il ne paraissait pas s'apercevoir que Mme Millette se préparait à s'en aller, et qu'il ne faisait aucun effort pour la retenir, comme la politesse l'eût exigé. Rose-Aimée remarqua que sa nouvelle amie était presque aussi grande que son frère, et à cause de cette amitié qu'elle lui avait donnée spontanément, elle souhaita que Donat Millette qu'elle ne connaissait pas encore ressemblât à leur Jerry en haute taille, regard clair et amitié du sourire.

U N après-midi, Rose Trépanier prit la direction du village pour faire sa visite à M. le Curé.

La neige luisante craquait sous ses pas. De la hauteur, elle vit la forêt s'étendre à perte de vue sous ses yeux, coupée par la mince raie blanche du cordon. Ces cordons parallèles qui divisaient le bois s'élançaient droit devant eux comme si un enfant mâle, impatient de conquête, les eût tracés.

Bientôt apparut sur une éminence une maison de colons, plus petite que celle des Trépanier, mais bâtie sur le même modèle, plaisante à voir avec sa façade écorcée, d'un jaune doré, les rideaux à volants de ses petites fenêtres. Les femmes mettaient de la coquetterie dans ces rideaux. Leur intérieur pouvait être aussi dénudé qu'une crèche, mais il leur fallait des fenêtres décentes. Un écriteau cloué au bout d'un pieu portait en grosses lettres cursives le nom de ses habitants: *Donat Millette*, et au-dessous: *Lot 14, Rang 6*. Mme Millette débouchait d'un taillis de hart-rouge, aux branches teintées de rose qui retenaient à leur extrémité, pareils à de jeunes oiseaux enfoncés dans leurs plumes, des bourgeons de neige. Elle portait au bout de chaque bras un seau d'eau où flottaient des glaçons. Elle était coiffée d'une « tuque » de laine bleue serrée en turban autour de son éclatant visage.

— Vous allez au village ? dit-elle d'un air d'envie. J'irais bien avec vous. Mais je me suis levée tard à matin, et le lavage est à faire.

Elle invita la jeune fille à entrer.

À l'intérieur, Donat était en train de travailler à une girouette à laquelle il donnait la forme d'un aéroplane. C'était la grande entreprise du moment. Il la poserait au sommet d'un mât planté à cette intention devant la maison. Ainsi on pourrait dire d'où venait le vent. Ils auraient l'air de savoir quelque chose dans leur solitude.

Il était plutôt chétif de corps, avec un visage souffreteux, mais ses yeux pâles brillaient d'un feu contenu, et lui qui n'était pas causeur expliqua longuement à Rose-Aimée comment il s'y était pris pour construire l'aéroplane. Celle-ci au moins s'y intéressait. Ce n'était pas comme sa femme qui se moquait de lui.

Il était fier de l'apparence gracieuse de sa maison campée sur la hauteur. Il invita les deux femmes à aller faire le tour du lot. Il y avait au bout une petite rivière dont il creuserait le lit plus tard. Peut-être réussirait-il à l'amener jusqu'à la maison. Il ferait un bateau pour les enfants. Mme Donat refusa de le suivre. Elle n'avait pas envie de maganer ses vêtements dans la brousse ! Rose-Aimée avançait presque aussi vite que lui, et pourtant le terrain était tout en fondrières sous la neige. Et quand elle fut arrivée à la limite, elle ne vit qu'un filet d'eau, couvert d'une glace transparente. C'était cela, la rivière de Donat Millette ! Lui se penchait dessus, la face pleine de rêve, entre les broussailles qu'il tenait écartées. Elle se garda bien de lui laisser voir sa déception. Décidément, tous ces hommes poursuivaient leurs illusions. Les femmes, prises par les soins du ménage, demeuraient davantage dans la réalité.

Elle reprit son chemin. De loin en loin apparaissaient d'autres maisonnettes, avec des signes de déboisement autour. Un

sentier tracé dans la neige menait à la porte. Parfois une haute croix de sapin était plantée devant. Quelques colons s'enorgueillissaient d'un petit puits carré à fleur de terre, couvert de deux planches en croix. On ne voyait personne, mais la fumée sortait des cheminées et on entendait dans les bas-fonds sonner les haches sur les arbres.

Un homme arrivait en sens inverse, conduisant par la corne un bœuf étique attelé à une traîne faite de quelques planches où ballottaient une botte de foin et des paquets de tabac en feuilles.

Obligé de marcher à côté de l'animal qui prenait toute la piste, il enfonçait jusqu'à mi-jambes dans la neige molle. À la vue de la jeune fille, il essaya de ranger l'attelage.

— Ne prenez pas ce trouble ! cria-t-elle. Je passerai bien !

L'homme au visage raviné encadré par les oreillettes de son bonnet de rat musqué lui sourit.

— Vous êtes p't-êt' ben la fille à M. Trépanier ?

Il posa sur elle un regard de franche admiration :

— Ah ! faudrait beaucoup de colonnes comme vous pour retenir les garçons icitte.

Derrière ses vitres givrées, l'abbé Marois était au travail. Ce qu'on appelait le presbytère consistait en une maison de planches que rien ne distinguait des autres, sinon sa nudité plus grande à l'intérieur. La pièce où se tenait le prêtre servait de cuisine, de salle à dîner et de parloir. En arrière, il avait sa cellule avec son lit de bois rude et son sac de couchage. Cela lui suffisait. Il disait quelquefois en riant qu'il avait manqué sa vocation de bûcheron ou de colon. Il aimait l'odeur des planches de sapin qui formaient ses murs, les carreaux dégarnis des fenêtres dans lesquels s'encadrait le paysage neuf, le ronflement du poêle et la sensation de campement perpétuel que donnait une cabane meublée de quelques étagères. Il était vite installé, mettant lui-même en place les quelques ustensiles de cuisine indispensables. Il possédait deux ou trois soutanes résistantes, un

paletot fourré, un casque de peau de siffleux¹, de gros souliers, une canne à pêche, son kodak, sa machine à écrire portable. Des registres, des piles de journaux, des brochures relatives à la colonisation, des cartes du Témiscamingue occupaient la longue table de bois blanc placée entre les deux fenêtres. Un meuble à tiroirs étiquetés était à portée de sa main.

Le prêtre était à la fois homme d'action et homme d'études. Le corps osseux, les épaules larges, la taille svelte disaient le missionnaire habitué à aller par tous les chemins et tous les temps au fond du bois mettre une jambe cassée dans une église, panser une plaie, baptiser un nouveau-né. Il avait débuté comme missionnaire de chantier. Que de voyages faits en plein hiver, grimpé sur un chariot de billots, pour se rendre à quelque camp perdu ! C'était le bon temps. Il se voyait encore, aux approches de Noël, baissant la tête pour entrer dans la longue hutte de cèdre posée sur la neige comme un rude berceau tout noir, où gîtaient une cinquantaine d'hommes. Il partageait leur vie pendant quelques jours, s'exerçant à manier la hache par plaisir, se nourrissant de lard, de fèves, de steak d'orignal ou de chevreuil, de crêpes de farine et de sirop d'érable, et durant la veillée, la pipe à la bouche comme eux, distribuant ses dernières bribes de tabac en écoutant leurs histoires de chasses et de pêches fabuleuses, leurs aventures, et même leurs mésaventures de vieux briscards de la forêt, qu'ils narraient avec un semblant de confusion à cause de la présence du curé :

— J'étais ben chaud², ce jour-là, commençaient-ils.

Un lit de bois accroché au mur et une couverture grise étaient mis à sa disposition dans l'office du foreman³, et sitôt la lampe éteinte, il tombait dans un sommeil bercé par les rafales griffues du blizzard sur le toit plat du camp, ou enveloppé

1. Marmotte.

2. J'avais bu.

3. Chef de chantier.

du grand calme des nuits nordiques où on entend la neige respirer.

Le lendemain, il était debout le premier pour dire la messe. La table à pâtisserie servait d'autel qu'éclairaient deux chandelles fichées dans de vieilles boîtes de conserve remplies de terre. Il trempait ses doigts dans l'eau d'une soucoupe. Le servait était le plus vieux des bûcheux, tout grisonnant, mais expert en la matière. Claquant le pouce et l'index, il donnait le signal des mouvements.

Les hommes sortaient de là un peu oppressés par la cérémonie. Ils avaient envie de plaisanter pour se remettre d'aplomb, et le déjeuner était une joyeuse affaire. Le cuisinier plongeait sa cuiller à pot dans le chaudron où bouillait le café et remplissait les tasses de fer-blanc.

Après, ils venaient le mener, en même temps qu'un chargement de billots, jusqu'au bord du lac. Ils suivaient des yeux sur la surface blanche la vaillante silhouette noire qui s'éloignait, traçant une piste solitaire.

Depuis quelques années, on avait arraché l'abbé Marois à cette vie qu'il aimait, pour lui confier une besogne de colonisation. Cela se passait encore dans le bois. Il débarquait de sa vieille Ford rouillée en même temps que les défricheurs, plein d'entrain, l'œil vif, de jugement sûr et de décision prompte, impatient de commander le premier coup de hache, à défaut de le donner lui-même, aidant à planter la première tente, marchant le bois avec eux, vêtu comme eux d'une veste de cuir et de pantalons effrangés.

Il était au même régime de sommeil sur la dure et de nourriture grossière, le plus pauvre d'entre eux, avec un lendemain dont le souci ne pesait pas à ses épaules parce que fait d'un dénuement absolu. Il acceptait avec simplicité le morceau de chevreuil boucané, le lièvre efflanqué, qu'un colon chanceux lui apportait, et en été un brochet de rivière.

L'automne dernier, on lui avait fait quitter la paroisse de Ville-Marie, devenue florissante par ses soins, pour l'envoyer à la Rivière Solitaire.

Il allait avoir affaire à des colons plus ou moins authentiques. Si un certain nombre d'entre eux venaient des campagnes, beaucoup étaient d'anciens chômeurs qui avaient moisi sur le pavé des villes, habitués à recevoir la pâtée de droite et de gauche, débilités au moral et au physique, parlant fort et remuant dans leur mémoire des discours citadins gonflés de revendications.

Il se méfiait des femmes, déprimées aussi par leur expérience amère de ces dernières années, ayant perdu les fortes qualités de leurs aïeules. Femmes de colons ? Il en doutait quand il en voyait débarquer à la Solitaire grelottant dans leurs manteaux aux couleurs vives et leurs bas de soie, ayant sacrifié leurs derniers cents à une indéfrisable, sachant faire du sucre à la crème, mais ignorant l'art de fabriquer le pain, le savon et la chandelle, de filer la laine et de tricoter les gros bas d'hiver. Il avait remarqué quelques « moulins à coudre », mais aucun métier à tisser, dans les pauvres mobiliers que les camions chaviraient sur la route et qui se couvraient de neige en attendant que leurs propriétaires vinssent les chercher.

Les filles à la mode avaient le cœur gros en pensant aux cinémas de Hull ou de Montréal, de Québec ou de Trois-Rivières, et s'en consolaient à la pensée de la danse, qu'elles eussent inventée n'importe où. À peine arrivées, elles couraient les veillées. Il eût pu nommer un rang où on dansait chaque soir, dans l'une ou l'autre des maisons exigües et suffocantes, au son d'une musique à bouche.

Personne n'était plus tolérant que lui et ne comprenait mieux le besoin de divertissements des pauvres gens jetés sur une terre affreusement dénudée, privés de toute douceur de vie et de tout contact humain. Mais il se rendait compte aussi du

danger de ces réunions où l'esprit d'insouciance qui avait fait leur perte reparaisait. S'étourdir de paroles en buvant les mauvais alcools dont certains colportaient la recette, faire le procès du Gouvernement, calculer ce qu'on pourrait en tirer, aidait les hommes à passer la soirée. Les jeunes dansaient, avec un entrain frénétique, sur le plancher vernissé de charbon, dans l'atmosphère épaissie, en tournant sur place, serrés les uns contre les autres, s'enivrant de bruit, de mouvement et de chaleur. La buée des vitres les empêchait de voir le volcan blanc du dehors.

Vers le matin, ils reprenaient le chemin de la maison et tombaient dans leur lit. Aucune nécessité impérieuse ne viendrait les en arracher avant d'avoir cuvé leur fatigue: la terre pouvait attendre, et l'argent durerait jusqu'au printemps.

Tout cela préoccupait le prêtre qui craignait que le mauvais exemple ne se répandît. Il n'était pas habitué à traiter ses paroissiens en brebis égarées. Il leur parlait d'homme à homme, sans détour, et il lui répugnait de recourir vis-à-vis d'eux à des admonestations de maître d'école:

— Je les laisse marcher sur leur propre vapeur, avait-il coutume de dire.

Il y avait chez lui le zèle du pionnier canadien, du conquérant de la brousse, qui lui faisait voir dans chaque colon un serviteur de l'entreprise commune. Dans l'espèce, il s'agissait moins d'arriver à la création d'une paroisse nouvelle, flatteuse pour l'amour-propre canadien-français, que de transformer une terre presque maudite, de la délivrer de force de son cimetière d'arbres pour qu'on entendît enfin rire des hommes dans le vaste désert de l'Ennuyante.

Au moment où l'abbé vit Rose-Aimée paraître, il préparait pour le ministère de la Colonisation un rapport sur les progrès accomplis à la colonie depuis l'inauguration officielle de novembre. Il y avait sur la table, à portée de sa main, un verre de lait et des biscuits sur une assiette avec quoi il trompait sa faim

en attendant son repas, car appelé par un malade à plusieurs milles dans le bois, il avait dû se passer de déjeuner, et son appétit était celui d'un homme bien portant. Sous ses yeux étaient empilées les feuilles de déclarations des chefs de famille, qu'il tournait d'un doigt rapide: François Paquette, cultivateur; Honoré Laliberté, cultivateur; Alphonse Désilets, cultivateur. À les en croire, ils venaient tous de la terre. Lui savait que Paquette était un ancien chauffeur de taxi, Laliberté un briquetier, Désilets un mineur de Noranda. D'autres avaient fait cent métiers. Maladie, chômage, misère remplissaient leur passé.

À côté du nom de Pélerin, cette déclaration inattendue: accordeur de pianos.

Le prêtre sourit. Voilà un brave qu'il lui tardait de connaître! À la première occasion, il irait le voir à son camp. La naïveté, ou la hardiesse de sa déclaration l'amusait. Par quel miracle l'avait-on accepté parmi les retours à la terre?

Il avait encore ce sourire sur le visage quand Rose-Aimée entra.

La figure ouverte du prêtre, ses yeux empreints d'une bonté compréhensive, et par-dessus tout la simplicité de ses manières la mirent en confiance.

Lui l'examinait, cherchait à prendre sa mesure. D'où venait-elle, celle-ci, avec sa fierté d'expression, cette réserve, cette force cachée? À quoi répondaient ce quelque chose de têtu et de secret dans le pli de la lèvre, cette ombre songeuse, presque soucieuse, sur le front? Orpheline de mère... Les Trépanier étaient de braves gens, point buveurs ni fainéants, mais qui avaient souffert eux aussi de la phase de dépression qui accablait le monde. Des désorientés qui allaient trouver le salut en remettant la main à la charrue. Et cette enfant de vingt ans assumait depuis des années le rôle de gardienne.

Il la suivrait de près. Il l'aiderait. Il fallait lui faire sentir comme aux autres, et plus qu'aux autres, qu'elle n'était pas en

exil, mais qu'ici commençait le vrai foyer. Ah ! s'il pouvait leur persuader à tous qu'il s'agissait de cela : d'un commencement. Ils étaient jetés en semence humaine sur une terre nouvelle.

Il n'était point dans ses habitudes de solliciter des confidences. Il avait eu affaire jusqu'ici à des hommes et non à des bigotes de village. Chacun devait trouver en soi la force de porter ses secrets. Et en particulier dans le cas de cette fille un peu sauvage, il valait mieux la laisser à ses lentes explications, qu'elle avait l'air de chercher au plus profond d'elle-même et de donner pour sa propre satisfaction.

Quand elle eut cessé de parler, il se leva, l'accompagna quelques pas, et de sentir à ses côtés cette présence si forte et si sûre rasséréna la jeune fille. Il voulait lui montrer la chapelle provisoire qu'on achevait de bâtir, au toit tout frangé de glaçons comme celui d'une crèche. Cela servait en même temps d'école. Elle pourrait y envoyer Régina.

La voix chantante de la petite maîtresse de dix-huit ans leur arriva au passage : « 6 ôté de 0, ça n'se peut pas : j'emprunte sur le voisin... »

Le ciel était limpide, débarrassé de toute trace de tempête, d'un bleu chaud malgré le froid. Il n'y avait aucun écran entre la lumière et les âmes. Ceux qui étaient capables d'éprouver de la joie à la sentir descendre en eux devaient se trouver à la Solitaire dans le plus riche des domaines. Détachés de toutes contingences, ils avaient le sentiment que le plaisir de vivre suffit.

Le visage de l'abbé rayonna sous la clarté, puis son regard s'abaissa vers la jeune fille. Elle sentit qu'il voulait à son tour lui faire don de la paix miraculeuse du grand ciel nordique, et inclinant la tête comme après une bénédiction, elle continua son chemin vers le village.

ROSE-AIMÉE avait un message du père pour M. Rolland.

Pour arriver au poste, on traversait le Pont-Rouge. C'était un long tunnel de bois au-dessus de la rivière, d'une solidité à toute épreuve, bien que l'écriteau placé à chaque bout pût en faire douter: *Défence de trotté sur ce pont*. Le pas broyait la neige avec un bruit sourd. Il y avait dans le tablier fait de grosses poutres des trous par lesquels on voyait luire les eaux d'acier.

Au sortir du tunnel, la jeune fille s'accouda au parapet. Elle laissa son esprit flotter à la dérive avec la rivière. Celle-ci exerçait un attrait d'autant plus grand qu'elle se défendait par les marécages sans fond que formait la neige accumulée sur ses bords. Il était impossible de s'en approcher. Elle défiait le spectateur de la suivre avant de disparaître à un tournant. Elle seule avait la faculté de s'en aller au loin, vers des espaces d'argent pur sur lesquels jouait le vent léger, ou des forêts de cristal que la voix humaine eût suffi à détruire. Elle n'était pas faite pour servir les desseins de l'homme, mais pour jouer le rôle de visiteuse des grands pays figés.

Le poste était bâti en retrait de la route. Au sommet d'un mât planté devant l'entrée, un petit pavillon se collait, frissonnant, sur le ciel où il ne formait plus qu'une loque sombre, audacieuse, comme tachée de sang.

Elle poussa la porte et se trouva dans l'office que traversait une table faite de deux longues planches de sapin posée sur des chevalets. Une cloison dissimulait les lits militaires où couchaient l'administrateur et ses hommes. Sur le mur était cloué un plan de la future paroisse avec sa division en lots rectilignes. Cela ressemblait au projet d'une ville moderne aux vastes proportions.

M. Rolland se tenait debout, ayant devant lui un colon qui, appuyé des deux coudes à la table, le poids du corps portant sur une jambe, le menton dans ses mains ouvertes, lui parlait visage contre visage.

— Mon toit coule, disait-il. Il est bâti trop plat. M'faut une gagne¹ pour le relever. J'ai déménagé mes meubles d'un coin à l'autre, mais y mouille partout, et le voisin est venu m'aider à matin à mettre dehors les lits tout trempes pour essayer de les faire sécher.

M. Rolland promit qu'il lui enverrait de l'aide le lendemain.

Une douzaine d'autres attendaient leur tour, leur chique immobilisée au creux de la joue, embarrassés de ne pouvoir cracher sur le plancher neuf. Rose-Aimée écoutait leurs plaintes avec un intérêt mêlé de surprise.

C'étaient toujours les mêmes, les incapables, les paresseux ou les mauvaises têtes qui revenaient au poste. Ceux qui avaient en eux du sang de défricheurs restaient sur leur terre, à bûcher depuis l'aube, calculant le nombre d'acres qu'ils auraient de « clairés » pour le printemps et le montant de la prime de défrichement qu'ils recevraient.

Cependant, comme il ne fallait décourager personne et s'efforcer de trouver un remède à tout, M. Rolland les écoutait avec attention.

1. De l'anglais: gang, équipe.

— J' m' suis t'aperçu hier à souér que j'ai signé les papiers pour mon lot un vendredi 13. Ça ne nous portera pas chance, certain. Y aurait t'y pas moyen d'en changer ? C'est d'valeur ! J'avais bâti un beau petit camp'.

L'administrateur, pris de court cette fois, réfléchit un moment :

— On pourrait mettre samedi 14 à la place, dit-il enfin, d'un ton décidé.

— Dites-nous un peu, monsieur Rolland, s'écria un autre, pourquoi on ne peut avoir que de la grosse nourriture à la cache ? Ils nous font payer les patates deux fois plus cher qu'à Montréal, et la moitié sont gelées. Le lard qu'ils nous vendent est trop salé. Ça donne des boutons su' l'corps. Ma femme voudrait de la sauce tomate. Mon bébé ne digère pas le Betty.

— M'faudrait changer ma maison d'place. J'craîns ben qu'on va êt' sous l'eau c'printemps.

— On a d'la chicane avec le voisin. J'l'ai aidé à bâtir; j'ai calfaté ses murs et quand j' m' sus rendu à son camp' pour lui demander assistance, y m'a fait la grosse gueule.

— J'aurais besoin d'un bœu pour transporter mes abattis. On nous a promis des animaux, un cheval, une vache, des poulets, et voilà quasiment trois mois qu'on est icitte sans rien voir.

— Est-ce que le Gouvernement va donner de la semence ce printemps ?... Et des charrues ? On ne peut pas labourer la terre avec une fourchette !... Quand y aura-t'y du travail sur les chemins ?... Paraît qu'on va avoir un moulin à scie ?

— Jo, tu pourrais-t'y pas m'trouver un chat ? J'ai pas apporté le mien parce que ça porte malheur. Les souris commencent à venir dans la maison. La femme a peur de d'ça.

— À moi, m'faut des chiens. Ça n'a pas d'bon sens de porter son butin su' l'dos, des milles de même ! On s'ferait une traîne. Ça servirait aux enfants pour aller à l'école.

— Tâchez de faire monter ma femme le plus vite possible. Les aut'femmes sont rendues. C'est ben tannant, l'camp', sans les créatures. J'voudrais la mienne. Elle a seulement du linge de coton à s'met' su' l'dos. Si quelqu'un de la ville pouvait lui envoyer des flanelles, qu'y s'gêne pas. On n'est pas trop chaudement icitte !

C'était surtout la question de leur compte au magasin qui les préoccupait. Quand ils croyaient avoir tout dit, qu'ils étaient prêts à hisser sur leurs épaules la poche de fleur ou le sac de beans¹, ou à remettre sur leur dos le pack-sack avec son chargement de lait condensé, de sucre brun, de sel et de mélasse, et à s'en aller, un bidon d'huile de lampe à la main, elle leur venait tout d'un coup à l'esprit. Ils en avaient pour un autre quart d'heure. Chacun demandait qu'on lui mît sous les yeux son dossier, même s'il ne savait pas lire, passait lentement son pouce sous les chiffres, citait les prix de la livre de graisse à Rouyn, des patates et des « navots », du bœuf et du lard. Beaucoup revenaient avec amertume sur ce que leur avait coûté le transport de leur mobilier.

Lorsqu'il eut répondu à toutes les questions, parfois par une plaisanterie qui les déridait, et qu'ils eurent quitté le poste avec le sentiment d'avoir obtenu justice, M. Rolland se tourna vers Rose-Aimée et son visage s'éclaira.

— Le père voudrait que vous lui signiez un bon pour un flacon de sirop vert à la cache, dit-elle. Il a pris le rhume à transporter le ménage, l'autre jour.

— Je vais vous le donner tout de suite, répondit-il, content de lui faire plaisir.

Assis sur de hauts tabourets à une table latérale placée sous les fenêtres, les commis travaillaient en silence, tournant le dos aux visiteurs. L'un d'eux tapait avec un doigt sur une machine à

1. Haricots secs.

écrire, et l'application tendait son visage. Chacun avait à côté de lui une pile de papiers enfilés sur une fiche de bois.

M. Rolland disait parfois avec un soupir :

— Chaque compte de colon remplira bientôt un char de papiers, quand il faudra l'envoyer à Québec.

Il signa le bon demandé, s'enquit d'Alec qu'il n'avait pas vu au poste depuis quelques jours.

Il s'intéressait aux défricheurs qui n'avaient pas peur de s'installer au fond du bois, loin de tout, et en particulier à ces Trépanier qui ne le mangeaient pas de réclamations. Et celle-ci était moins gesteuse encore.

Il s'informa des marchandises qu'elle avait à prendre au magasin, de la manière dont elle les transporterait jusqu'à sa maison. Point de traîne. Et le rang n'était pas commode ! Des milles dans le bois !

Il parut indécis, se tourna à demi du côté du jeune homme qui tapait si laborieusement une lettre, sans rien voir de ce qui se passait autour de lui.

— Je pourrais peut-être vous envoyer Tintin un bout de chemin...

Rose-Aimée protesta, de la voix balbutiante qu'elle devait à sa timidité en présence des personnes qui lui en imposaient.

— Le chemin ne me fait pas peur ! Et Jerry viendra au-devant de moi à la noirceur.

Et tirant après elle d'un geste délibéré la porte, elle traversa en courant la route pour entrer au magasin.

LE meilleur moment pour les commis du poste était celui du souper, où ils se trouvaient réunis dans la coukerie¹, avec le sentiment d'être chez eux. Parce qu'elle était située au bord de la rivière, ils avaient une impression de vacances, entre hommes. Ayant tous connu la vie des bois, ils en recréaient aisément l'atmosphère.

À midi, ils mangeaient à la hâte, se parlant à peine; mais le soir, une fois l'office bouclé, ils redevenaient de jeunes hommes au robuste appétit, désireux d'oublier les jérémiades des colons et de passer la soirée le plus agréablement possible.

Ils arrivaient tous les quatre à la file, le jeune qu'on appelait Tintin en tête, M. Rolland qui était toujours le dernier à abandonner ses paperasses fermant la marche. Ils prenaient le sentier en diagonale que leurs pas avaient tracé entre le poste et la petite bâtisse. La distance était si courte qu'ils ne se donnaient pas la peine de mettre leurs paletots, et en entrant ils étaient enveloppés par la bonne chaleur.

Le cook, ayant sonné sa clochette, les attendait tout paré, avec une dignité de père de famille, quoiqu'il fût à peu près de leur âge, la face rougie par la chaleur sous son bonnet blanc, le ventre rebondi tendu sous le tablier, les manches retroussées

1. Petit bâtiment détaché où se fait la cuisine.

jusqu'au coude. C'était un homme de tenue immaculée et de contenance grave. Par la fenêtre, ou plutôt le carreau qui en tenait lieu du côté de la route, il pouvait voir la lumière de l'office s'éteindre, et il leur ouvrait la porte au bon moment.

Ils reniflaient en entrant les bonnes odeurs, et pour le taquiner, ils faisaient le simulacre de soulever le couvercle des marmites sur le poêle. Le simulacre seulement. Car ce n'était point permis. Ils avaient en réserve une provision de jeunesse qu'ils ne savaient comment dépenser.

Lui attendait, debout, qu'ils se fussent assis sur les bancs étroits qui flanquaient la table. Son attitude était solennelle, sa bouche plissée de gravité; mais il ne pouvait empêcher ses larges yeux d'un bleu décoloré de refléter son contentement de les voir. Il avait longuement réfléchi au menu du soir. Il mettait sa fierté à varier les plats avec les ressources restreintes dont il disposait, un cœur d'homme à nourrir des hommes. Ils étaient sa raison d'être à l'Ennuyante, la récompense des longues heures de solitude. La journée s'éclairait pour lui à l'heure où elle s'assombrissait pour les autres. Jusqu'alors, il se passait peu de chose, ou rien, dans son petit camp. Il levait la tête quand il entendait le Pont-Rouge résonner sous les pieds des chevaux ferrés à glace, et il montrait son bonnet carré à la fenêtre. Un chariot de billots passait, couronné par un groupe de bûcheux, ou un truck¹ pour Rouyn; mais personne ne le connaissait apparemment, car on ne le saluait pas à grands signaux amicaux des bras, en criant son nom d'une voix joyeuse, et il éprouvait chaque fois la nostalgie des Laurentides d'où il venait. Il regrettait presque l'esprit d'aventure qui l'avait poussé vers le Témiscamingue.

Devant lui, à la porte, c'était la rivière. Ça ne valait pas un lac du petit Nord. Ces eaux grises qui continuaient à couler en

1. Camion.

plein hiver ne lui paraissaient pas naturelles. Chaque fois qu'il s'avancait sur le ponton flottant qu'il avait construit pour puiser l'eau avec plus de facilité, il ne pouvait s'empêcher d'évoquer la belle glace des lacs, opaque à la surface, poudrée comme un gâteau, et par dessous translucide, d'un vert tendre de jeune herbe, où l'on découpait à la scie un trou carré, juste assez grand pour y plonger un vaisseau. Là-bas, quand il ouvrait la porte de sa cabane, il lui fallait mettre les mains au-dessus de ses yeux, tant l'étendue était éblouissante.

Est-ce qu'il prendrait jamais en amitié cette rivière qui le regardait avec son œil énorme et glauque de batracien ?

Ici, il est vrai, il avait moins de travail, moins de bouches à nourrir, rien qu'une poignée d'hommes moins « rough »¹ que les autres, qu'il soignait comme il eût soigné sa famille. Quoique à leur service, il avait l'illusion de les recevoir chez lui, dans la coukerie où il couchait, et quand il les voyait de leur place lancer sur sa couchette grise leur casquette ou le sweater qu'ils avaient en trop, il était content de la liberté qu'ils prenaient. Il refermait la porte derrière eux, et le monde s'arrêtait là.

Une fois qu'ils étaient assis devant les assiettes d'étain renversées à cause des cendres du poêle, le cook plongeait la louche dans la marmite de soupe sur le feu. Puis il apportait triomphalement sur la table le pâté chinois qui les faisait s'exclamer. Il connaissait leurs goûts. Devant M. Rolland il plaçait sans rien dire une tranche de jambon, — comment avait-il pu se la procurer ? — car il le savait d'estomac délicat, et il avait soin d'ajouter pour lui de l'eau bouillante au thé que les autres aimaient très fort. Il y avait une variété de gâteaux et de tartes comme dessert, toujours confectionnés avec la même pâte, mais changeant de forme, de couleur, d'épices. Le cook connaissait le faible de Tintin pour les tartes.

1. Rudes.

L'abbé Marois venait quelquefois souper. Sa présence ne causait aucune contrainte. Il avait le même solide appétit que les hommes, et comme eux le besoin de se détendre. Ils se consultaient souvent, M. Rolland et lui, sur certaines questions touchant les colons. Mais cela se faisait à l'office ou au presbytère, et d'un commun accord on bannissait de la soirée tout sujet de préoccupation.

Le prêtre, habitué au grand air, respirait mal dans la chaleur de la bicoque. Le cook, debout près du carreau, attentif, surveillait sa figure, et quand il donnait des signes de malaise, il l'ouvrait sans bruit, espérant que personne ne s'en apercevrait. Mais il y avait toujours l'un ou l'autre de ces frileux jeunes gens d'office à lever la tête d'un air d'inquiétude. Le cook décrochait du mur son propre sweater et le lui lançait sur les épaules.

Il n'était jamais plus heureux que lorsqu'ils amenaient avec eux un étranger. De sa place devant le fourneau, il l'étudiait, le sourcil légèrement froncé, pour découvrir ses goûts, et si l'hôte faisait disparaître avec un appétit évident sa portion de steak de bœuf, il n'attendait pas qu'il en redemandât.

Il était avare de paroles, mais ses yeux parlaient pour lui. Comme il n'était pas marié à trente ans passés, les jeunes l'appelaient Old Boy, ou encore le Vieux, avec affection, car ils pressentaient la qualité de l'homme, le cœur généreux qui battait sous le grément du cook.

C'est lui qui avait découvert Tintin, un Tintin dont l'estomac criait après une assiettée de beans, qui passait sur la route un après-midi et au moment de prendre le Pont-Rouge regardait avec intérêt au bord de l'eau la cabane verte dont la cheminée fumait. Une cabane verte dont la cheminée fume au bord de l'eau, il n'y a que le marcheur solitaire sur une route déserte pour comprendre ce que cela signifie.

Le cook était apparu sur le seuil, blanc comme un fantôme, et lui avait fait un signe autoritaire et mystérieux que comprit

l'optimiste Tintin. Il accourut en boitillant. Il regardait l'autre avec un large sourire sur sa face rose que les difficultés de l'heure ne réussissaient pas à blêmir. Cook était en train de faire le café pour le lendemain.

— Assis-toi là, dit-il, en lui désignant le bout du banc où s'asseyait l'abbé Marois quand il venait manger.

Sans rien dire, il lui mit sous le nez une tasse pleine jusqu'au bord d'un café pâle où tremblait du marc. Et les mains aux hanches, le torchon passé autour du cou, car l'air entraît par le carreau ouvert, il le regardait. Et en le regardant, il découvrit que le garçon malgré sa mine fleurie avait faim. Tintin souriait d'un sourire large et flottant qui voulait cacher les réclamations de son estomac. Il avait l'air de demander pardon de n'être pas satisfait. Alors Cook prit un grand couteau, sortit sur la galerie où était placée la glacière, cligna de l'œil à la Solitaire pour lui faire comprendre la situation et revint avec une tranche de viande froide.

Tintin, en échange, offrit d'essuyer la vaisselle, et tout en fourbissant avec des gestes d'expert les grandes assiettes cabossées et les fourchettes noircies, il racontait ses aventures à celui qui n'avait jamais rien à raconter. Elles finissaient toutes bien, même celle-ci commencée sur les chars, entre Québec et Rouyn, où le conducteur l'ayant découvert, replié sur lui-même, et loin d'être confortable, dans le réduit à charbon du tender, l'avait forcé à descendre à une station misérable en plein bois. C'était la seule punition infligée aux hobos¹ de la route. Il avait suivi la voie deux longues journées, en couchant la nuit dans des camps abandonnés.

Il avait décidé tout d'un coup à Québec de venir à la Rivière Solitaire dont le nom remplissait depuis un bon moment les journaux. Le cook n'en était pas étonné. Il avait connu lui-

1. Vagabonds qui se glissent à bord des trains.

même l'attrait des pays neufs. C'était une des caractéristiques de la race. On voyait sur la route des jeunes qui s'en allaient au hasard, avec leur butin sur le dos. Où coucheraient-ils ? où mangeraient-ils demain ? Ils n'en avaient point souci. Cette incertitude faisait partie de l'aventure. L'immense campagne les appelait. Le sang coulait dans leurs veines avec le riche mouvement de leurs rivières. Ils n'étaient pas faits pour piétiner sur place. Ceux qui avaient goûté au bois ne pouvaient voir à l'automne les feuilles revêtir leur flambée de couleurs, terrible dans sa magnificence car elle consumait le souvenir, sans être pris d'une fureur de départ, jetant pêle-mêle dans leur sac quelques hardes qu'ils appelaient leur linge, et se hâtant dans la direction d'une noire cabane de cèdre où ils allaient être soumis tout l'hiver au régime de « la grosse ouvrage » et de la « grosse nourriture ». Et un homme ne connaissait rien du contentement suprême qui ne s'était assis, après un dur portage, au bord d'un lac inconnu, comme s'il venait de découvrir dans la solitude du bois une créature rassurante et fraternelle.

On était dans le bois pour toutes sortes d'aventures et de dangers, hormis pour y laisser sa peau. On y allait pour le nouveau chantier, le nouveau foreman, les nouveaux camarades, le team¹ de chevaux à mener; les trails à ouvrir, le camp' à bâtir, et par-dessus tout, la forme, l'étendue, les baies, les pointes de ce complément indispensable du chantier: le lac. Il remplaçait pour eux la route et le village. Grâce au lac, ils avaient la sensation de continuer à voyager.

Tintin avait été tenu à l'écart des chantiers par une légère boiterie. Mais il apportait à changer de métier la fantaisie du bûcheux qui ne retourne pas deux fois de suite au même camp. Il ne pouvait pas tenir plus de trois mois en place, et il possédait à vingt-deux ans une grande expérience du monde.

1. Attelage.

Est-ce que son flair l'avait bien servi cette fois ? La Rivière Ennuyante manquait d'attraits au cœur de l'hiver. La première porte de colons à laquelle il frappa portait une pancarte imprimée venue des villes : *no peddlars*¹.

Quoique méprisant l'anglais, il savait que cela revenait à dire : « Passez votre chemin ». Et une jeune femme à l'air soupçonneux lui ferma la porte au nez en secouant la tête avant même qu'il eût ouvert la bouche pour s'expliquer.

Les gens n'avaient sans doute pas trop pour eux.

Aussi la coukerie du Pont-Rouge lui paraissait-elle un paradis, et il eût fourbi des piles d'assiettes et usé sa langue à inventer des histoires pour faire durer la visite.

— J'vas t'dire où y a à coucher à soir, articula le cook, d'un air de confidence, et par la porte il lui désigna une cabane à peu près semblable à la sienne, dans les aunes, à un tournant de la rivière. C'est le camp' du nouveau garde-feu. Il est en tournée dans l'bois.

À ce moment passa sur le Pont-Rouge une belle fille qui avait l'air d'une vraie fille des bois à cause de son pas allongé, de sa façon désinvolte de porter sur l'épaule un sac qui pesait. C'était Rose-Aimée qui se hâtait vers sa maison, contente de sa poche de farine, car Mme Millette devait venir le lendemain lui montrer à préparer la cuite.

Tintin perdit son sourire à la suivre des yeux. Le sort en était jeté : il s'arrangerait pour faire durer sa visite. La Rivière Solitaire l'adopta. Il fut de corvée à la coukerie, au poste et au presbytère. Quand le garde-feu revint, il coucha dans la chapelle, sur une botte de foin jetée près du poêle, après qu'il eut fermé la porte de l'espèce d'alcôve où se trouvait la table rugueuse servant d'autel.

1. Interdit aux colporteurs.

Ce poêle, une vieille barrique à gazoline couchée sur un lit de terre, était une invention de M. Marois.

— Ça m'a coûté 50 cents ! disait-il avec fierté.

Entre ses besognes, Tintin se glissait parmi les commis et apprenait à taper une lettre officielle à la machine.

LA nouvelle qui depuis quelques jours faisait l'objet des conversations aux veillées était celle de l'arrivée prochaine d'une garde-malade. M. Rolland avait envoyé à Québec « un char de papiers » pour montrer la nécessité urgente d'une garde, et la Commission d'hygiène s'était enfin décidée à en nommer une. Cette nouvelle rassurait les colons: on n'allait pas les laisser mourir faute de soins à la Solitaire.

— Je m'en vas tantôt lâcher un cri ! avait dit à l'avance M. Rolland. Nous aurons besoin de bras pour bâtir la maison de la garde.

Quelques jours après la nomination d'Anne Bruchési, garde-malade « graduée » de l'Hôtel-Dieu de Québec, qu'on envoyait pour l'hiver à la colonie, un pavillon jumeau s'élevait à côté de celui de l'administrateur.

M. Rolland, qui prenait ses précautions pour que la première impression du pays ne fût pas trop défavorable, avait décidé d'aller au-devant d'elle à Rouyn; mais le jour de son arrivée, les colons se réunissaient dans la chapelle pour discuter la création d'un cercle agricole, et il ne put s'absenter.

Il envoya donc Alec avec l'auto, et comme Jerry guettait depuis longtemps une occasion d'aller à Rouyn où il voulait acheter des chiens de traîne, les deux frères partirent ensemble.

Il leur fut recommandé d'avoir grand soin de la garde et de l'amener saine et sauve à la colonie. Deux hommes valaient mieux qu'un pour un tel voyage. Les nouvelles de la route étaient mauvaises: dans certains endroits on passait difficilement.

À l'aller, le trajet se fit sans mésaventures et à l'heure du train Jerry se postait sur le quai. Il était persuadé que la garde ne pouvait être qu'une dame imposante en uniforme amidonné sous son manteau, aux gestes décidés, à la voix sonore.

Il vit descendre du train une mince personne blonde vêtue d'un manteau clair de petit-gris. Un air de grande douceur était répandu sur ses traits pâles et de larges lunettes d'écaille dissimulaient ses yeux. Elle portait d'une main une valise, de l'autre une trousse d'infirmière à laquelle il ne pouvait se méprendre.

La surprise de Jerry fut si grande qu'il restait cloué sur place. La jeune fille regarda autour d'elle comme si elle cherchait quelqu'un et son visage prit une expression d'inquiétude. Alors Jerry s'avança brusquement, lui enleva ses bagages sans lui laisser le temps de souffler mot et la précéda vers l'auto.

Alec, plus civilisé que le grand Jerry, sauta à terre, lui exprima les regrets de M. Rolland de n'avoir pu venir et l'installa dans la voiture. Jerry, toujours muet, s'assit à côté d'elle. L'auto démarra. La nuit était proche. Il fallait se hâter. En avant, près d'Alec, deux chiens huskies dressaient leurs museaux allongés et noirs.

C'était probablement la dernière fois de l'hiver qu'une automobile s'aventurait sur le chemin. Il fallait avancer avec prudence. À plusieurs reprises, l'auto s'enfonça dans les bancs de neige. Les jeunes gens sautaient à terre, une pelle à la main, et la dégageaient. Puis Alec reprenait sa place au volant pendant que Jerry poussait dessus par derrière. L'auto ballottait furieusement avant de se hisser au milieu de la route. Ils ne mettaient jamais en doute le succès de leur manœuvre: il fallait passer !

Il n'y avait de secours à attendre de personne. Ils semblaient être les derniers voyageurs dans le désert blanc.

Que pensait Anne Bruchési du pays où elle allait vivre, de l'absence de villages, de maisons, d'humanité, du cercle de collines grises où on ne voyait luire aucune lumière, de cette carcasse de forêt qui était seule à peupler la solitude, et de ces immenses semailles de neige jetées à découvert sur le sol ? Que pensait-elle du grand Jerry en salopettes dont elle sentait le regard fixé sur elle, rempli d'un étonnement qu'il n'avait pas l'idée de dissimuler ? Que pensait-elle des chiens sauvages, pilotes inquiets dressés à l'avant, qui de temps en temps poussaient une plainte sourde ? Alec, avec son gentil bavardage, son rire de collégien, devait sans doute la rassurer.

Était-elle fatiguée par le long voyage ? Quels que fussent ses sentiments, son visage gardait son calme et sa voix une douceur fragile. Elle avait quelque chose de religieux dans l'expression. Jerry pensa à ces pâles figures inexpressives à dessein, reculées au fond du chapeau à brides de l'Armée du Salut, qu'il avait remarquées dans les villes. À travers les lunettes d'écaille, ses yeux se posaient sur le panorama blanc, puis lassée sans doute par sa monotonie, elle n'y apporta plus qu'une attention distraite et prêta l'oreille aux renseignements que tâchaient de lui donner ses guides sur la Rivière Solitaire.

Ils bornaient la conversation à ce qu'ils appelaient le village, et les mots d'hôtel, de presbytère, de magasin revenaient sans cesse sur leurs lèvres, entourant la jeune fille d'un cercle de murs qui l'empêchaient de voir le vide.

Alec se fût volontiers amusé à l'effrayer par une peinture poussée au noir, mais il savait que cela eût déplu à M. Rolland.

A en croire Jerry, la colonie n'était pas séparée du monde, et l'unique route qui y menait devenait sur ses lèvres une artère bien vivante qui serait au printemps bordée d'arbres verdissants et parsemée d'autos.

La besogne ne lui manquerait pas. Les colons prendraient l'habitude, en venant voir M. Rolland, de s'arrêter au poste de secours. Il ne faudrait pas se laisser bâdrer par eux ! Jerry se gardait de lui parler des malades qu'elle aurait à aller visiter dans les rangs, pendant les tourmentes d'hiver. Savait-elle seulement ce que c'était que le bois ? Pauv' petite fille, elle le découvrirait assez tôt ! Il lui appliquait ce terme de petite fille, sans s'apercevoir que la ligne légèrement creusée des joues, l'ovale moins ferme du visage indiquaient qu'elle n'était pas la jeunesse de vingt ans pour laquelle il l'avait prise.

Il l'étudiait sans rien dire, des chevilles délicates enfermées dans la gaine à fermeture-éclair de ses pardessus de ville jusqu'à la lisière de poignets blancs que laissaient voir ses gants fourrés. Cependant, il y avait à démentir la douceur presque craintive du sourire et de la voix, une sévérité de la bouche, une quasi fixité du regard.

Si l'aspect de la jeune fille était une source de surprise qui n'allait pas sans quelque émerveillement chez le grand Jerry, il causait à Alec une déception. Comment cette frêle créature, qu'une chiquenaude de la tempête suffirait à renverser, allait-elle débarrasser M. Rolland du souci des malades ? Quelle confiance les colons pouvaient-ils avoir en elle ? Alec, qui avait un grand respect pour les diplômes, lui eût volontiers demandé le sien.

A mi-chemin, on vit enfin une lumière briller. C'était la fenêtre d'une cache bâtie au bord de la route pour la commodité des colons de la région : ils pouvaient s'y approvisionner en farine, graisse et pétrole. L'auto s'arrêta. Ils entrèrent dans une longue salle aux murs couverts de rayonnages encore à peu près vides. Un poêle était chauffé au rouge. Un comptoir la traversait dans sa longueur. Des hommes étaient assis dessus, côte à côte, les jambes pendantes, le dos courbé, les

coudes appuyés aux genoux. Ceux qui fumaient se redressaient, une main sous l'aisselle, l'autre tenant leur pipe. Ils entraient, sous prétexte de voir si le char de M. Rolland apportait la malle, ou si de la marchandise était arrivée de Rouyn, mais en réalité pour le plaisir de se trouver ensemble, dans la bonne chaleur, après la journée de travail solitaire. Ils étaient là comme chez eux. Un commis en manches de chemise, un stylo dans la poche de son gilet, travaillait debout devant une machine à compter et paraissait ignorer leur présence.

Ils répondirent au salut d'Alec par un hochement de tête. La plupart ne l'aimaient guère, irrités par son expression de naïve supériorité, jaloux de le voir trop souvent au poste, ou menant l'auto de l'administrateur, supputant le salaire qu'il devait recevoir. Ils ignoraient qu'Alec était surtout récompensé par le plaisir d'être sur la route. Mais ils se levèrent pour admirer les huskies que Jerry venait de détacher. Puis ils se hissèrent de nouveau à leur place, d'un coup de reins, et retombèrent dans leur immobilité. Les torses vêtus de cuir sombre, les visages ombragés par les vieux chapeaux de mineurs, casques de bûcherons, ou d'indescriptibles bonnets de laine, formaient une étrange fresque sur le mur raboteux, dans l'éclairage trouble d'un fanal qui y était accroché.

Un mot passa de l'un à l'autre: «La garde...»

Mais ils s'abstenaient de commentaires et les fortes mâchoires rasées se fermaient sur le tuyau des pipes.

Cependant, ils l'examinaient à la dérobée et chacun à part soi faisait ses réflexions.

Anne Bruchési, debout devant le poêle, se frottait lentement les mains. Elle avait déboutonné son manteau pour mieux se laisser pénétrer par la chaleur. Puis elle présenta ses pieds au feu, l'un après l'autre; après quoi elle referma son col, remit ses gants, chercha des yeux les Trépanier qui

s'entretenaient avec le commis, comme pour signifier qu'elle était prête, et en passant devant la rangée d'hommes juchés sur le comptoir, elle les regarda de son regard immobile et lourd dont ils sentirent l'autorité.

Avant de s'installer dans son coin, Jerry lui mit sur les genoux la couverture trouée dont il s'était jusque-là enveloppé les jambes.

Le reste du voyage se fit dans un silence à peu près total, exempt de contrainte. Le silence semblait le complément naturel de l'obscurité neigeuse et ils s'y abandonnaient sans chercher à le rompre. Alec n'avait maintenant d'autre préoccupation que la route. Penché en avant, il essayait d'en distinguer les lisières. Les chiens s'étaient couchés à ses pieds et le réchauffaient. En arrière, il restait deux êtres enfermés côte à côte dans le précaire véhicule, rapprochés par le grandiose isolement qui les cernait, et détachés d'eux-mêmes, de leur personnalité, de leur passé. Ils étaient les seuls survivants d'un monde évanoui. Dans les circonstances ordinaires, Anne se fût peu souciée du voisinage de cet homme des bois que le hasard lui imposait. Ici, il la rassurait. La nuit nordique donnait à une présence humaine toute sa signification. Les êtres s'acceptaient sans s'analyser. Une haleine de femme, sa voix aux inflexions sombrées, une sollicitude d'homme qui s'exprimait par bribes de phrases, et la femme et l'homme perdaient leur impression de solitude. Ils étaient à deux à lutter contre le Nord. Ils se sentaient environnés par un monde qui les impressionnait par son mystère, mais qu'ils ne pouvaient imaginer hostile. Ils écoutaient la respiration de la route fouettée par le vent, haletante sous sa peau lustrée, et les plaintes du fantôme torturé de la forêt. Leurs yeux se posaient au passage sur les sapins uniformes sanglés dans leurs branches étroites. Ils savaient qu'ils retiendraient sur eux, en eux, quelque chose de l'étrange voyage. Ceux que

le Nord a marqués gardent dans leurs mains une certaine façon ardente et désintéressée d'êtreindre, dans leur bouche un goût de limpidité, et enfoncé à jamais dans leur regard un sentiment d'étendue. Un alléluia sans cause chante en eux. Leur souvenir est grand comme une plaine. Ils voient plus loin que le visible, à travers la neige galopante. Leur oreille se grise d'une musique menée par des bourdons blancs, des oiseaux ivres, des formes, des rayons. Chaque fois qu'ils rencontrent un homme, ils croient au miracle.

La neige se noyait dans l'étendue, s'effrayait des espaces, ne trouvait plus les limites du ciel et criait de terreur. Parfois elle avait l'air de s'y être heurtée et en retombait tout droit, désarticulée et rompue. Ou bien elle arrivait au sol en tourbillons désordonnés et refusait de s'y étendre, ne reconnaissant pas en lui sa patrie. Chaque flocon était une pellicule d'éther, un éclat détaché de cimes éblouissantes, un fragment d'une œuvre géante qui ne pouvait arriver intacte au regard de l'homme. Elle emportait le cœur et le mêlait à ses flocons exsangues. Il subissait comme eux les lanières du vent, les violences de la tempête. Il ne savait plus s'il gémissait de l'épouvante d'être entraîné malgré lui par des forces aveugles ou de l'ivresse de dépasser son destin. Il était en proie à une exaltation où tous sentiments se confondaient dans une mêlée légère, dans une effervescence aérienne.

Anne Bruchési subissait le vertige du Nord. Elle eût pu continuer le voyage jusqu'aux limites du temps, jusqu'à l'épuisement insensible de ses forces et elle éprouva une surprise mêlée d'un regret indéfinissable quand l'auto s'arrêta court après avoir traversé le Pont-Rouge, devant le petit bâtiment qu'on appelait le poste de secours. Elle se retint de murmurer, comme si elle venait de se réveiller: « Déjà ! »

Ses compagnons interprétèrent son soupir comme un signe de soulagement d'être arrivée.

DÈS le lendemain, les femmes arrivèrent par groupes chez la garde. Elles s'étaient subitement découvert toutes les maladies. Et il n'y avait guère d'enfants qui n'eussent le rhume, les vers ou la grattelle.

— Vous m'en donnez une bourrée, vous autres ! dit-elle avec un pâle sourire, toute blanche dans sa blouse d'uniforme.

Une maman défit les langes de son bébé et montrant le pauvre corps chétif :

— Il n'a pas de force dans les jambes, garde ! Vous pourriez pas me donner du fortifiant ?

Une autre menait par la main un petit garçon à grosse tête, aux yeux ressortis dans un visage d'une pâleur bleuâtre.

— Il tombe en confusion, disait-elle. Il faudrait de la boule de neige pour lui faire passer ça.

Elle se rendait compte qu'ils souffraient de misère plus que de maladie, voués à la tuberculose ou au rachitisme.

Il en était de même pour les grandes personnes, soumises au régime des beans trois fois par jour, à quoi ceux qui n'avaient pas épuisé leur crédit à la cache ajoutaient un peu de lard ou de bœuf salé.

La plupart se plaignaient de mauvaise digestion ou de migraines. Les femmes étaient les plus loquaces. Les hommes

attendaient, leur bonnet à la main, dans un silence respectueux, et quand leur tour était venu, ils demandaient avec un peu de gêne de l'huile de castor, ou du sirop pour le rhume, des pillules de gin pour la maladie de « rognons », de la capsoline pour les rhumatismes, de l'iode pour une blessure. Les coups de hache étaient fréquents. Quand elle entendait le mot blessure, Anne ordonnait à l'homme de s'asseoir, sur l'unique chaise du bureau, une chaise basse garnie d'un coussin fleuri qui avait fait partie de son mobilier de jeune fille, et de défaire les chiffons entortillés. La blancheur de la pièce, l'alignement des bonbonnes de grès sur les rayons de l'armoire à pharmacie, les impressionnaient, et surtout la gravité professionnelle de la garde, l'habileté de ses gestes, sa tenue immaculée. Elle n'était pas de celles avec qui on plaisante. Ils la regardaient, fascinés, tailler avec ses longs ciseaux la gaze, les bandes à pansement, la tarlatane, ou envelopper les pilules dans de petits carrés de papier qu'elle découpait dans un bloc de correspondance. Une cuillerée de vaseline qu'ils emportaient dans un morceau d'ouate, une pincée d'acide borique, leur paraissaient des trésors. Elle recommandait de rapporter les fioles, car sa provision n'était pas grande. Elle donnait juste le nécessaire, pour faire face au plus urgent. Savait-on quand d'autres médicaments viendraient de Québec ?

Un homme se présenta avec une joue bandée d'un mouchoir.

— J'peux plus ouvrir ma mâchoire, dit-il, c'est bien souffrant, et voilà deux semaines que j'ai pas dormi. Vous allez m'arracher c'croc-là, garde !

Elle montra ses poignets :

— Je n'aurai jamais la force, dit-elle, désolée. Je vais passer mon davier à M. le Curé. Vous irez le trouver.

La matinée s'écoula en distributions, et quand le dernier colon fut parti, Anne ôta ses lunettes, se laissa tomber sur

sa chaise. Le parquet était couvert de neige fondante transformée en boue, et dans la cuisine le poêle qui chauffait la maisonnette était presque éteint. Une sensation d'abandon s'ajouta à sa lassitude. Tintin avait été chargé de veiller au feu, d'aller chercher l'eau et de se tenir à sa disposition. Mais il était parti à l'heure du repas. Tout était silencieux chez ses voisins. M. Rolland, heureusement, vint la chercher pour l'emmener dîner avec eux. Ils avaient à discuter ensemble la question de son organisation matérielle. Une lettre du Ministère était arrivée en même temps qu'elle, avec la malle de Rouyn, chargeant l'administrateur de lui procurer une servante. On craignait évidemment qu'une garde-malade ne s'acclimatât avec peine à la colonie.

Le poste de secours, tout étroit qu'il fût, pouvait loger deux femmes. Il contenait, outre le bureau et la cuisine, deux chambres, ou plus exactement deux cellules, chacune avec la place d'un lit et une penderie pour les robes. Les occupantes du logement seraient forcées de vivre dans l'intimité la plus absolue, et la servante appelée à distribuer les remèdes pendant les tournées de Mlle Bruchési.

Où la trouver ? Toutes les femmes étaient chargées d'enfants et indispensables dans leur intérieur; il y avait peu de jeunes filles en âge de travailler; et parmi celles-ci il n'en voyait pas à posséder d'une façon sûre les qualités requises.

Soudain, l'image de la fille de Trépanier lui traversa l'esprit. Elle ferait admirablement l'affaire. Robuste de corps, discrète de manières, telle lui était apparue au premier coup d'œil Rose-Aimée. Mais consentirait-elle à entrer en service ? Elle avait l'air un peu fier. Et que dirait Trépanier ? Il est vrai que l'opinion de celui-ci importait moins. Avec la promesse de lui faire gagner quelques piastres, on viendrait à bout du colon le plus obstiné.

C'était Rose-Aimée surtout qu'il s'agissait de convaincre, car les filles d'aujourd'hui n'en faisaient qu'à leur tête. Il parlerait de la chose à M. Marois pour qu'il exerçât son influence. Cette situation qui lui tombait du ciel, avec la perspective extraordinaire de gagner de l'argent à la Solitaire aurait dû la remplir de joie. Mais elle était différente des autres. Elle hésiterait à quitter son shack¹ du fond du bois où elle était sa maîtresse. Que deviendraient ceux dont elle avait la charge? Il ferait valoir que Jeannette était une grande fille en santé capable de la remplacer, que les hommes des chantiers étaient accoutumés à s'occuper de leur ordinaire. Cela faisait partie de la vie des bois. Au besoin, il lui demanderait d'accepter provisoirement.

Quelque dimanche après la messe, il tâcherait de la mettre en présence de la garde dont la douceur serait l'élément le plus persuasif.

En attendant, ce furent les commis qui mirent en place le mobilier commandé à Québec par Anne Bruchési avant son départ. Elle avait senti qu'il fallait se borner aux objets les plus simples dans le cadre de la Solitaire; mais choisis par elle, ils revêtaient quelque chose de sa grâce et de sa fragilité. Le soleil s'épanouissait comme une grande fleur pâle entre les murs satinés du poste.

Sa tâche devint vite harassante. A peine avait-elle terminé ses consultations qu'on l'appelait pour des cas pressants, à plusieurs milles dans le bois. Le territoire de la colonie, ainsi que se plaisait à le faire remarquer l'administrateur, couvrait trois futurs cantons de dix milles carrés chacun. Chaque canton se divisait en dix rangs parallèles. Pour le moment, une femme était seule à assurer le service médical sur cette vaste surface.

1. Cabane.

Une femme dont le courage était grand. Quand on venait la réveiller la nuit, la réponse ne se faisait pas attendre:

— J'y vas ! J'saute dans mon linge !

C'était pour elle une question de conscience, non de sentiment.

Elle entr'ouvrait la porte du bureau, car l'homme risquait de geler dehors pendant qu'elle s'habillait. L'aspect nocturne du grand monde réfrigéré eût effrayé les plus braves.

On avait fait venir de Notre-Dame du Nord un vieux petit traîneau démodé qui pourrissait dans la grange d'un fermier. Il semblait passer partout. On l'appelait le « carrosse de la garde », sans y mettre de moquerie. Les bureaux de Québec suggérèrent, par économie, un attelage de chiens qu'elle apprendrait à conduire. Anne Bruchési protestait avec toute l'énergie dont elle était capable. Que deviendrait-elle la nuit, surprise par la tempête, avec les chiens partant à l'épouvante ? Comment voulait-on qu'elle, qui n'avait jamais élevé la voix de sa vie, ou fait un geste brutal, menât à coups de fouet les sauvages créatures ? M. Rolland désapprouvait aussi l'idée et il n'en fut plus question.

Quand elle était absente, les gens frappaient à la porte de M. Rolland et attendaient dans son bureau pendant des heures. Le nombre des malades augmentait avec l'hiver et les accidents devenaient de plus en plus nombreux à mesure qu'avancait le défrichement. En rentrant, elle trouvait le feu éteint, la maison transformée en glacière et dînait d'une tasse de thé et de tartines. Les gens murmuraient :

— On va nous tuer not' petite garde ! Elle a beaucoup trop de travail pour sa grosseur. C'est pas chrétien de la laisser se débrouiller toute seule, elle qui est sur les chemins nuit et jour... Et bien galante, bien avenante avec ça !

Certains disaient : « C'est un morceau d'or, cette petite femme-là ».

Ils avaient la terreur de la voir partir.

La mission que le prêtre lui avait déléguée de baptiser, en cas d'urgence, les nouveau-nés, la rendait presque sacrée à leurs yeux. Elle-même s'en effarait. Sa lèvre tremblait, moitié de surprise, moitié de plaisir, et elle disait d'une voix charmante d'humilité:

— Je ne peux pas croire que toute cette grandeur c'est pour moi, qui étais bien tranquille dans mon coin à Québec !

Alec, au courant des projets de M. Rolland concernant sa sœur, ne put tenir sa langue. Trépanier hocha la tête avec déplaisir. La place de Rose-Aimée était à la maison. Sans elle, rien n'allait plus.

— On a été assez longtemps seuls nous autres, disait-il à ses garçons, avec nos affaires toutes démanchées !

Le gouvernement paierait sans doute « de bonnes gages », pensait-il avec un soupir. Et l'argent devenait rare.

Rose-Aimée était la dernière à faire connaître son opinion. L'idée que M. Rolland avait songé à elle la flattait. Elle subissait l'attraction du noyau de vie que représentait le village, avec les allées et venues des employés du poste, le mouvement autour de la chapelle le dimanche, la proximité de la route, et jamais route n'avait tant signifié que depuis qu'on était exilé au fond du bois. D'autre part, la maison de son père était pour elle l'indépendance. Ses frères se montraient d'humeur plus accommodante. Elle connaissait déjà les femmes du rang et voyait chaque jour la jeune Mme Millette. Les deux familles passaient la veillée ensemble. Jerry avait peine à supporter le verbiage de Mme Donat, tandis qu'il était exilé au fond du bois. D'autre part, la maison de son cordonnier pendant la soirée. Les voisins lui apportaient leurs bottes à réparer et on le voyait passer dans les déchirures de longues aiguillées d'un fil de lin trop mince qu'il cirait avec

un morceau de poix. Lorsque le fil cassait, il laissait tomber la botte sur le plancher, d'un air découragé.

Ce ne fut pas à la sortie de la messe que Rose-Aimée rencontra la garde.

Un après-midi, celle-ci revenait à pied de voir une nouvelle accouchée. Le beau temps la rassurait et le bois ne lui paraissait pas trop étrange. Elle arriva à une bifurcation, hésita un instant, consulta sa boussole, et avec une hardiesse qu'elle ne se connaissait pas, prit une traverse qui devait mener directement au village. Mais le jour tombait vite en cette fin de janvier et elle regretta de s'être aventurée dans un chemin inconnu. Elle marchait avec une hâte craintive, effrayée de ne plus apercevoir de loin en loin une fumée indiquant une maison de colons. Sa trousse pesait à son bras. La fatigue la fit bientôt trébucher dans la neige à peine battue et le sentier s'évanouit. Tout avait l'air frileux et désert. Elle était prise de ce vertige spécial qui saisit celui qui vient de s'apercevoir qu'il s'est égaré. Les arbres ont soudain des yeux pour vous regarder, et cela est étrange et terrible. Il semblait qu'elle se fût éloignée depuis des heures des lieux habités. Peu à peu le bois changeait de physionomie, offrait des vallonnements qu'elle n'avait jamais vus, où le pied de l'homme ne s'était jamais posé. Il se peuplait d'arbres vivants, des sapins au feuillage intact qui le rendaient d'un aspect plus menaçant encore, avec leurs branches pattues et gourdes chargées de neige qui la frôlaient au passage. Un sentiment la dominait : la peur.

Elle arriva à un creek grisâtre qui coulait à leur pied et se demanda en frissonnant si elle ne risquait pas de passer la nuit sur ses bords. En levant les yeux, elle aperçut une maison bâtie sur un rocher. Il y avait de quoi sangloter de joie !

C'était le camp des Trépanier. A cette heure, la jeune ménagère qui avait fini son travail se berçait devant le feu, un papier à la main, en s'efforçant d'apprendre la chanson des colons dont Mme Millette lui avait copié les paroles. Pour être sûre de la bien savoir, elle la chantait en fermant les yeux. On n'entendait plus que ça aux veillées. On disait que c'était le cook de l'hôtel qui l'avait composée et tous étaient remplis d'admiration pour un homme si habile. On disait même qu'une gazette de Montréal l'avait imprimée. Ils ne trouvaient plus de saveur au *Canard blanc* ou à *Alouette*. Quand ils arrivaient au refrain, sur l'air de *la Paimpolaise*, leurs voix faisaient trembler les vitres:

*Vous aurez cent' z'âcres de terre,
Un jardin et une maison
Et vot' liberté tout entière...*

En entendant soulever le loquet de la porte, elle se retourna et dans le jour gris elle vit une silhouette mince vêtue d'une veste de cuir sombre et de culottes, la casquette rabattue sur une face blêmie. C'était la garde dans sa tenue de tournée.

— Je crois bien que je me suis écartée! dit-elle d'une voix tremblante en forçant sa bouche raidie à sourire.

Rose-Aimée la fit asseoir sans demander d'explications à la place qu'elle occupait, s'agenouilla devant elle pour la déchausser, frotta vigoureusement ses pieds à demi gelés et une fois qu'elle fut réchauffée, versa sur le thé préparé dans la théière un peu d'eau du « canard » bouillant.

Tout en s'abandonnant aux soins de la jeune fille, Anne Bruchési examinait le primitif intérieur, si intime malgré son dépouillement, où chaque objet était fait pour servir, l'air de santé des choses: la table et les bancs, les murs de sapin aux entailles roses suintantes de gouttelettes gommeuses, le gros

poêle de fonte. Et cette fille aux gestes adroits et calmes était bien en harmonie avec le cadre.

L'arrivée de la garde semblait miraculeuse à Rose-Aimée. Jamais elle n'avait vu créature plus féminine malgré son équipement, entendu voix si prenante, senti peser sur elle un regard empreint de tant d'enveloppement mystique.

Elle voulut la retenir à souper. La vapeur s'échappait des casseroles. Les fèves qui cuisaient avec un morceau de lard remplissaient la maison d'une savoureuse odeur. Elle retira du four un gâteau de maïs doré d'où les œufs étaient absents, mais qu'on mangerait avec un sirop de cassonade.

Le poêle du poste de secours n'avait jamais cet entrain, ce pétillement de malice, ce ronronnement de gros chat repu, ni la bouilloire ce grésillement d'eau qui déborde, cette buée répandue partout, jusque sur les châssis de la cuisine. Il n'y avait pas une belle jeune fille à s'affairer autour, d'un air de compétence.

Mais elle avait hâte de rentrer. Qui sait ce qui s'était passé pendant son absence ? Peut-être lui faudrait-il repartir aussitôt. Elle ne voulut pas attendre que les Trépanier fussent de retour et offrissent de la reconduire. Elle se garderait bien de lâcher le rang cette fois ! Elle avait un peu honte de sa mésaventure. L'homme des bois avec qui elle était venue de Rouyn, ce Jerry qui se trouvait chez lui dans le désert, se moquerait peut-être d'elle.

Pourtant, cela servit à quelque chose. Quand elle se sépara de Rose-Aimée qui l'avait accompagnée jusqu'au delà du creek, et qu'elle eut pris le rang d'un pas raffermi, en balançant au bout du bras le fanal qu'on lui avait prêté, ce fut avec la promesse que la jeune fille accepterait une situation au poste, au moins jusqu'à Pâques.

Jerry, qui était allé avec son fusil essayer sa chance du côté du lac Noir, n'était pas encore rentré. On commençait

à être inquiet. Il arrivait même à ceux qui étaient bien habitués dans les bois de s'égarer. On le vit enfin paraître, portant au bout du bras un gibier énorme lié par les pattes, le bec traînant à terre, l'aile cassée, mais encore vivant. Il le jeta sur le plancher et cela fit un grand bruit mou.

C'était une bête magnifique, une sorte d'eider, au plumage fin et serré comme une cotte de mailles, d'un sombre gris métallique qui luisait à la lumière de la lampe, évocateur d'horizons gonflés de neige. Ils firent cercle autour. Jerry expliqua qu'il lui avait cogné la tête, à tour de bras, contre un arbre, qu'il avait saigné comme un homme et il s'étonnait qu'il fût encore vivant. De temps en temps, les pattes liées avaient un sursaut sur le sol et l'aile intacte à l'armature d'acier se dépliait avec un grand bruit. S'il avait ouvert les deux ailes dans la maison, il les eût effrayés. La tête au cou allongé reposait de côté et la paupière délicate au pur dessin se soulevait.

D'où venait-il ? S'était-il écarté ? Jerry l'avait vu au coucher du soleil, à travers le rideau de sapins bordant le lac Noir, passer juste au-dessus, seul. Quelles tempêtes avait-il combattues avant de venir mourir sur le plancher d'une cabane de bûcherons ? Il faisait penser à un chevalier des mers, à un prince de l'espace ; il évoquait un Nord de lumière, de soleil et de neige plumée par le vent dont la terre recueillait le duvet. Il paraissait souffrir, ne trouvant plus son climat. Dans les yeux voilés, il y avait déjà le vertige de la mort, qui arrivait bienfaisante, l'entraînant sur les cimes auxquelles il était accoutumé. Un peu de sang commença à paraître sur le plancher, par-dessous l'aile blessée. Régina éclata en sanglots. Jerry saisit la bête et alla l'achever dehors.

E_{LLE} lut sur la porte: *On serait bien gentil de frapper.*

La petite garde était tout entière dans ces mots.

Rose-Aimée fut éblouie en entrant. A l'intérieur régnait une lumière blanche, aussi pure que celle du dehors, la lumière d'une belle journée du nord qui transfigure les choses. La maisonnette était une châsse de cristal. Il n'y avait pas d'arbres autour. Il lui sembla qu'elle avait déménagé d'un pays sombre pour un pays de soleil. Le linoléum bleu luisait sur le plancher, répandant son odeur goudronneuse. Une simple gravure sur le mur étonnait comme une richesse. La petite chaise berceuse semblait contente d'être arrivée au bout de son grand voyage. Elle évoquait une Anne Bruchési enfant qui pouvait rester de longues heures assise, occupée à une broderie. La table, avec les brillants ciseaux de chirurgie et le cahier d'école qui servait de registre posés dessus, avait l'air fière de son rôle.

Il y avait un coussin en guise d'oreiller, sur le lit de la garde et un pouf par terre, dans la chambre qu'un simple paravent séparait du bureau. Il fallait supprimer les portes pour laisser circuler la précieuse chaleur. Un rideau de cretonne fermait la penderie d'où dépassaient par le bas une paire de mules rouges.

La cellule que Rose-Aimée devait occuper ressemblait trait pour trait à l'autre et elle demeura un long moment à regarder avec un plaisir mêlé de confusion le couvre-lit soyeux à rayures roses.

La table était mise dans la cuisine, à côté du poêle large et bas qui tenait une grande place, et elle fut intimidée par la nappe, signe de luxe à ses yeux. Mais elle avait trop d'empire sur elle-même pour le laisser voir. Tout était cependant de la plus grande simplicité pour d'autres yeux que ceux d'une fille de colons, à part la théière d'argent, propriété de Mlle Bruchési.

Rose-Aimée, pour ce premier repas, se laissa servir, envahie par une gêne qui ne lui était pas coutumière. Cela lui venait surtout des manières de la garde, de sa courtoisie un peu distante, de sa douceur quasi monastique qui interdisait toute familiarité. Ce qu'il y avait de plus vivant dans son visage était ce regard pénétrant qu'on ne faisait que deviner et l'arc accentué de la bouche qui se détendait sur un lent sourire. Sa façon de découper le morceau de bœuf fibreux qui formait le menu et de servir le thé révélait à Rose-Aimée un genre de vie différente de celui qu'elle connaissait.

A la fin du repas, Mlle Bruchési lui montra des blouses d'infirmière jetées sur une corde, dans l'appentis qui servait de bûcher.

— Je n'en ai plus de propres, et le lavage est au-dessus de mes forces, dit-elle. Une fois installée, vous pourriez peut-être les mettre à bouillir.

Elle tenta de soulever une chaudière d'eau pour la poser sur le poêle. Rose-Aimée sortit brusquement de sa léthargie, enleva comme plume la chaudière, la mit en place et, s'apercevant que le feu baissait, alla chercher une brassée de bois. Quelques minutes plus tard, le poêle ronflait. Elle était main-

tenant à son affaire. Mlle Bruchési pouvait s'occuper des siennes.

En rangeant dans l'armoire le contenu de sa valise, elle jetait un coup d'œil par l'étonnante fenêtre qui n'avait plus l'écran de sapins familiers et en paraissait plus froide et plus claire. Elle donnait sur la route, déserte pour l'instant, mais suggestive de mouvement et de vie.

Un peu plus tard, elle chaussa ses gros souliers — un cadeau de Jerry qui les avait achetés pour elle à Rouyn, sans rien dire — et mit son manteau pour aller chercher de l'eau à la rivière, près de la cabane du cook.

— Faites attention ! lui cria Mlle Bruchési, le chemin est bien salaud par là.

A peine était-elle sortie de la maison que la porte s'ouvrit chez leurs voisins et que Tintin parut, la face épanouie dans un large sourire.

— Laissez faire ! dit-il en lui prenant les seaux des mains, je m'en vas vous les remplir.

Elle fut déçue de ne pouvoir tremper dans la neige ses souliers neufs. Etre dehors, pour qui n'est pas habitué à la servitude, c'est presque reprendre sa liberté. Elle suivit des yeux Tintin qui s'en allait dans le sentier en diagonale. Du seuil de la porte, elle entendit craquer sous son pas les planches du ponton et l'eau glouglouter à mesure que les seaux se remplissaient.

Elle ne devina rien de l'impression qu'elle avait faite sur le jeune homme. Quand il revint, elle remarqua qu'il posait les seaux à terre avec beaucoup de prudence pour ne pas mouiller le plancher et attribua à sa boiterie sa lenteur à s'en aller.

En pliant le beau couvre-lit au moment de se coucher, la pensée de sa maison lui revint. C'était l'heure où à genoux par terre, les coudes appuyés sur le banc, la face dans les

main, le père disait la prière d'une voix basse et profonde qui n'était plus celle de la journée. Régina, en longue jaquette¹, serait à genoux au bord du divan, et Jeannette sur le tapis de catalogne, devant la berceuse rouge, ses cheveux à demi-chavirés sur son visage baissé, pénétrée d'une grande dévotion. Elles mêlèrent leurs réponses à celles des garçons.

Un regret lui vint de la chaude atmosphère de la maison, de son odeur de forêt, des chevrons rugueux de la toiture au-dessus de sa tête, et surtout de la fenêtre caressée par l'ombre. Cette ombre, c'était le visage nocturne de la forêt qui les regardait. Ici, le gel peignait les vitres en blanc, malgré qu'elle eût bourré le poêle avant de se coucher.

Il s'éteignit au milieu de la nuit, et le froid ne réussit pas à la tirer de son sommeil de fille robuste. Mais elle finit par entendre, de l'autre côté de la cloison, une voix d'une douceur étouffée qui avait peur de la réveiller trop brusquement:

— Rose-Aimée... le feu est éteint...

Elle se leva d'un bond, enfila son manteau et, à tâtons, se mit à rallumer le poêle. La nuit prochaine, elle monterait le « cadran » pour se réveiller à temps. Elle s'assit sur le bord de son lit en attendant que le feu fût bien pris.

A travers la fenêtre, elle imagina la route tracée par les hommes, dans un monde où l'homme ne commençait qu'à pénétrer, cette route qui indiquait sa volonté souveraine, mais pour le moment si abandonnée qu'elle faisait paraître la solitude plus grande encore. Elle devina la rivière aux eaux transies dont les bords recouverts d'une croûte de glace ébréchée avaient l'air d'une affreuse blessure. On eût voulu aller jusqu'à elle... Et la maison se mit à vivre sous ses yeux, avec les lueurs flamboyantes du feu qui giclaient sur les murs, les teintant de grands éclats roses. La fenêtre la regardait

1. Chemise de nuit.

par-dessous sa paupière épaisse. A une longueur de bras, c'était le poste, et les hommes endormis, dont elle eût pu entendre le souffle. Cela réchauffait le cœur. Pour composer un monde, deux êtres humains assurés d'une même longueur de vie suffiraient.

Elle s'enfouit jusqu'aux oreilles sous les couvertures et s'endormit au pétilllement du poêle.

Des coups frappés à la porte la réveillèrent. Le jour se glissait dans la pièce, touchant lentement aux choses de sa main grise. Elle passa son manteau sur la robe de cotonnade à fleurs qu'elle gardait pour dormir, de crainte d'être dérangée pendant la nuit, et alla ouvrir. Le colon Malcolm, un des rares Anglais de la communauté, venait chercher la garde pour sa petite fille, une enfant de trois ans, malade depuis quelques jours et qui avait crié toute la nuit. Il ne pouvait dire ce qu'elle avait. Une grosse fièvre, le ventre gonflé, des vomissements. Il avait commencé à s'exprimer en anglais, et voyant qu'on lui répondait avec hésitation, il continua dans le parler qu'il tenait de sa femme et qui jurait avec son apparence d'une autre race, sa mince taille flexible, ses cheveux blonds, sa peau claire, ses vêtements kakis, son absence de gestes.

En arrière de son paravent, la garde enfilait sa robe blanche, donnait un coup de peigne à ses cheveux courts, passait au hasard la houppette à poudre sur son visage et venait prendre dans l'armoire du bureau les médicaments nécessaires: des cachets de quinine, une potion calmante et le sac à glace qu'elle recommanda d'appliquer sur le ventre de la petite malade. Les Malcolm habitaient sur la route, mais trop loin pour s'y rendre à pied. Elle tâcherait de profiter d'un camion de passage pour aller voir l'enfant.

Quand il fut parti, une grande inquiétude la saisit d'avoir ordonné de la glace.

— C'est peut-être des compresses chaudes qu'il faut, dit-elle d'un air préoccupé. Je ne suis pas médecin, moi !

Un peu plus tard, ce furent deux petits garçons qui se présentèrent. Le plus jeune portait sur son dos sa veste dont les manches flottaient. Son frère expliqua qu'il était tombé sur le poêle la veille et s'était fait une brûlure au bras. Mlle Bruchési appela Rose-Aimée pour l'aider à déshabiller l'enfant. Il fallut fendre la manche de la chemise de laine à laquelle adhéraient des lambeaux de peau. Assis sur la petite chaise, le visage pâle, il ne poussa pas un cri. Quand le pansement fut fini, la garde lui remplit les mains de sucre à la crème.

Les deux frères frappaient par leur air de bonne éducation, leur mise soignée. Mlle Bruchési expliqua que c'étaient les deux petits Dagenais, du lot voisin, sur le bord de la route. Les parents, d'anciens commerçants aisés, avaient eu des malheurs. On ne voyait pas souvent au village Mme Dagenais, une jeune femme aux traits délicats, peu faite pour les gros travaux. Elle ne se plaignait pas, élevait avec courage sa nombreuse famille. Le dimanche, c'était elle qui tenait le vieil harmonium dont le curé de Notre-Dame sur-le-Lac avait fait cadeau à son confrère de la nouvelle paroisse. Il y manquait plusieurs notes. Cela gênait un peu Anne Bruchési qui dirigeait le chant, de sa voix qui montait bien haut au-dessus de la terre.

Il se trouvait ainsi, parmi les colons, des gens qui avaient connu de grosses situations, principalement dans l'industrie du bois, des propriétaires de chantiers ou de scieries, aussi bien que des prospecteurs et des mineurs, victimes des temps, qui s'étaient mis héroïquement sur les rangs des retours à la terre et s'efforçaient de cacher qu'ils n'entendaient pas grand'chose à leur nouveau métier.

LE samedi, Mlle Bruchési allait veiller à l'hôtel, qui était la seule maison assez proche pour qu'on pût y aller le soir.

Il était tenu par Mme Richard, une femme gracieuse et capable qui ne perdait jamais la tête. Qu'il débarquât à l'improviste dans la soirée vingt colons nouveaux, elle trouvait à manger pour tout le monde. Et à coucher aussi. Personne ne restait à la porte. Quand c'étaient des femmes qui arrivaient, elle donnait son lit à la plus fatiguée. Son lit et ses deux enfants, car il n'y avait pas de place ailleurs pour eux. Elle couchait avec une des servantes.

Le samedi, on pressait le repas pour commencer la soirée de bonne heure. Les colons qui campaient à l'étage, des jeunes pour la plupart, faisaient un brin de toilette, descendaient avec leurs cheveux frais mouillés, une cravate au col de leur chemise de laine. Ils s'asseyaient en cercle autour du poêle, une bonne pipe au bec.

Quand Anne Bruchési et Rose-Aimée arrivaient, ils continuaient à fumer avec une indifférence étudiée, en regardant le feu.

Mme Richard se levait pour les accueillir. Deux jeunes filles ! C'était des recrues précieuses. On pouvait les compter

au village. Elles avaient l'air de princesses parmi les hommes. Au fond, ils étaient tout remués par leur présence.

Elles prenaient place à l'autre bout de la salle, près du piano. Car la pauvre bâtisse possédait un piano ! Anne posait dessus son cahier de chansons, copiées à la main. On n'attendait plus que les servantes qui se changeaient dans leur réduit près de la cuisine. Elles avaient seize et dix-huit ans. Elles entraient ensemble, coiffées et poudrées de frais, une fleur artificielle à l'épaule, dans des robes légères qui pendaient irrégulièrement sur leurs chevilles et qui avaient vu des jours meilleurs, attendrissantes en ces lieux. Mme Richard était contente de leur aspect. L'atmosphère avait quelque chose de familial.

Elle se mettait au piano, tenait une consultation à mi-voix avec Mlle Bruchési. Celle-ci ouvrait son cahier et inaugurait la soirée par la vieille chanson du « Roussignollet ». Puis venait le tour de la brune Onilda, l'aînée des deux servantes, qu'on eût prise pour la fille de la maison, à cause de sa bonne tenue et de son air d'être chez elle. Debout près du piano, elle chantait *les Trois jeunes Tambours*, tournée vers cette assistance de jeunes hommes sur qui elle posait tout droit son regard.

Ils applaudissaient fort. Quand on les priait de chanter, ils faisaient plus de manières que les femmes. Mme Richard se décidait à appeler par son nom Réal Lechasseur, un beau garçon de vingt-quatre ans qui aussitôt son camp bâti, allait se marier. Il ne bougeait pas. On voyait seulement à ses yeux qui voulaient rester impassibles, à sa bouche qui se serrait sur le tuyau de sa pipe, qu'il avait entendu. Elle n'insistait pas. Il fallait lui laisser le temps de se décider. Alors, tous se mettaient de la partie.

— Envoye, envoye ! As-tu pris le rhume cet avant-midi ? Dépêche-toi !

Ils lui jetaient à la volée des titres de chansons qu'ils lui avaient entendu chanter au travail.

Délaissant le folklore canadien, il se décidait pour *Le Moineau de Paris*. On voyait le gars poser doucement sa pipe à côté de lui sur le banc, se lever de toute sa hauteur, dans une harmonieuse détente, et il formait une noble figure dans la pauvre salle, avec sa façon de se caler sur ses jambes guêtrées, de rejeter en arrière ses larges épaules, d'appuyer ses mains brunes à sa ceinture. La voix était profonde, veloutée, d'une ampleur merveilleuse et faisait oublier la pauvre romance. Plusieurs étaient doués d'une voix de basse magnifique et tous avaient un sens surprenant du rythme. Ils rapportaient de la vie dans le bois et sur l'eau le goût de la chanson. Pour terminer, ils entonnaient la fameuse complainte des colons:

*A vous ouvriers de la ville
Je puis vous le dir' sans façon:
Quittez l'atelier et l'usine,
Prenez la hache du bûcheron.*

Une émotion profonde se lisait sur les visages. C'était leur propre départ, leur exil, leur prospérité future qu'ils célébraient là.

Les plus jeunes attendaient la danse avec impatience. Ça manquait de femmes, mais faute de cavalières, ils dansaient entre eux avec entrain, frappant le sol de leurs souliers mous qui faisaient plus de poussière que de bruit.

Anne Bruchési ne dansait pas, ayant adopté une fois pour toutes une attitude qu'elle croyait imposée par sa situation. Mme Richard invitait gentiment à danser les plus gauches de ses pensionnaires, lorsqu'il y avait un joueur de violon ou de musique à bouche pour la remplacer.

Rose-Aimée et les jeunes servantes n'avaient pas le temps de souffler. On ne dansait que les danses carrées, les seules permises par M. le Curé et il n'y avait place qu'à un quadrille à la fois. M. Marois n'avait aucune objection à cette sorte de soirée. Ceux qui regardaient par la fenêtre pouvaient le voir dans sa maison de planches en face, écrivant ou lisant.

Un soir, la porte de l'hôtel s'ouvrit. Une jeune femme entra, d'un mouvement presque furtif. L'atmosphère changea mystérieusement de qualité. Le visage des hommes ne révélait rien et cependant leurs pensées convergeaient vers la nouvelle venue, avec un mélange de curiosité, de malice et de préoccupation sensuelle. Les petites servantes haussèrent les épaules en murmurant :

— V'là la Rosette !

D'où venait-elle ? se demanda Anne Bruchési. Sous son manteau, elle portait une robe blanche, de celles qu'on voit aux promeneuses d'été. Ses cheveux étaient roux et ses yeux pareils à de pâles myosotis. Elle avait le type irlandais, quoi- qu'elle parlât le français comme eux. En réalité, ce n'était pas une inconnue à l'hôtel où Mme Richard l'avait employée quelque temps.

Elle s'assit au bout du banc, près de la porte, sans rien dire. Un colon vint se mettre à côté d'elle. C'était Johnny Blais qui bâtissait son camp à plusieurs milles de là, mais qu'on voyait tous les soirs au village. Les premiers temps, il disait qu'il attendait sa femme... A présent il n'en parlait plus. L'opinion était qu'il s'en irait quand il aurait mangé son argent.

Il dansa avec la Rosette. A la fin de chaque figure, elle battait nerveusement des mains, d'un mouvement qui avait quelque chose d'enfantin, plus fort et plus longtemps que les autres. Pour ceux qui savaient lire dans les regards, le

sien avait une terrible expression de détresse, bien qu'elle parût prendre grand plaisir à la danse.

Quand ils revenaient à leur place, ils ne se parlaient ni ne se regardaient. Elle suivait les danseurs d'un regard intense, avec un intérêt trop voyant pour être sincère.

Petite, elle arrivait à l'épaule de son compagnon et se tenait droite en dansant. Sa dignité scandalisait plus que ne l'eût fait son laissez-aller. La tranquillité extrême dans laquelle elle retombait par moments n'était pas naturelle. On s'attendait de sa part à n'importe quelle excentricité : à ce qu'elle se levât, se mît à chanter sans y être invitée, prît à partie un colon, éclatât en sanglots, et surtout montrât sa préférence pour Johnny. De la voir si bien se conduire décevait.

La jeune femme sentait-elle obscurément les réactions qu'elle provoquait ? Quand la porte s'ouvrait, elle se penchait dehors sans quitter sa place, respirait comme si l'air lui manquait. On eût dit que le vent allait la happer par sa robe blanche ou la rivière emporter sa forme légère. Elle ressemblait à un arbrisseau secoué par la tempête.

Mme Richard chuchotait à l'oreille de Mlle Bruchési qu'elle était mariée, que son mari l'avait plantée là.

Brusquement, la jeune femme se levait, venait prendre congé de Mme Richard, en tendant vers elle d'un geste nerveux son bras mince qui se tordait presque. Ceux qui se noient doivent avoir cette façon de s'agripper à leur sauveur. Il y avait un appel dans le bleu mouillé de ses yeux. Rencontrant sur son chemin la garde à qui elle n'avait jamais adressé la parole, elle se jetait à son cou pour l'embrasser et sans lui laisser le temps de revenir de sa surprise, enfilait son manteau et disparaissait dans la nuit.

Blais, assis à sa place, les mains dans les poches, la tête rejetée en arrière contre le mur, regardait droit devant lui,

de ses yeux ronds et luisants d'écureuil qui feignaient l'indifférence.

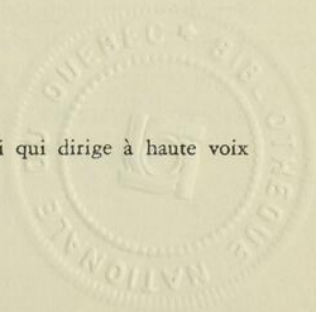
Pour la danse suivante, il invita Rose-Aimée.

La Rivière Solitaire avait déjà ses secrets.

Bientôt les hommes donnèrent des signes de fatigue. Ils étaient levés depuis l'aube et la hache leur laissait une courbature aux épaules et aux reins, les veines du poignet droit enflées. Demain il fallait être prêts pour la messe de sept heures, et le dimanche était le jour de se raser. Ils appuyèrent leur main sur la rampe provisoire et on entendit l'escalier craquer sous leur poids.

— Il danse bien et c'est un bon calleur¹, dit Rose-Aimée d'un ton pensif en traversant le Pont-Rouge.

1. De l'anglais: *to call*. On désigne ainsi celui qui dirige à haute voix les figures de la danse carrée.



U^N après-midi, elles firent à elles deux des cookies¹ assez réussis.

Après le souper, Mlle Bruchési décida d'en porter à ce pauvre M. le Curé qui n'avait pas souvent l'occasion de goûter aux bonnes choses.

Serrées dans leurs manteaux et le fanal au bras, elles s'engagèrent sur le Pont-Rouge. Elles avaient une sensation de bien-être à sentir leur sang fouetté par l'air vif circuler dans leur corps.

Elles frappèrent à la porte du presbytère. A travers les vitres, on voyait M. Marois qui avait l'air de causer avec quelqu'un. Il cria: « Entrez! » sans se déranger. Encore un colon sans doute qui venait pour la malle. C'était un défilé tous les soirs de gens qui entraient chez lui, laissant la porte ouverte, gelant son camp et y répandant la neige de leurs chaussures, hommes, femmes ou enfants, l'interrompant dans son travail pour demander s'il n'y avait pas de lettres. Ils eussent été fort surpris qu'il y en eût; mais la raison était bonne pour venir au village, par les rangs trempés d'ombre et à peine visibles, se rencontrer aux alentours du presbytère, essayer d'attraper quelques bribes de nouvelles et les commen-

1. Petits gâteaux.

ter entre eux. Les journaux leur parvenaient rarement et ils ignoraient tout du monde. Ceux à qui des parents envoyaient de temps en temps une gazette disaient qu'une nouvelle guerre menaçait dans les vieux pays, que le chômage augmentait dans les villes d'où ils venaient, que les municipalités diminuaient les secours. A Montréal, un constable avait tué d'un coup de revolver dans le dos un chômeur étranger pour un geste interprété comme une menace. Les étrangers n'avaient qu'à retourner chez eux ou à se tenir tranquilles !

Le prêtre fit asseoir les deux jeunes filles. En échange des gâteaux, il leur offrit des chocolats d'une boîte qu'il tenait ouverte sur la table, pour les enfants. Il en recevait des gens charitables des villes qui, émus par les récits des journaux, envoyaient aux colons ce témoignage de leur bon cœur.

Assis en face de M. Marois, il y avait un homme qui n'était pas du pays, à en juger par son col de chemise et sa cravate, sa figure émaciée, l'air de séminariste répandu sur toute sa personne. Il portait des lunettes. Sa voix frappait par son ton de prêche, d'optimisme inébranlable, de gaieté qui se forçait un peu. Il discutait la situation de la colonie, répétant: « Mais oui, ça ira ! Vous verrez ! » comme pour encourager son interlocuteur, qui se gardait bien de sourire.

Le curé présenta l'étranger. Il l'avait connu à Ville-Marie des années auparavant. C'était un Français de Saint-Malo qui à la suite d'une vocation religieuse manquée s'était embarqué sur une goélette de pêche à destination de Terre-Neuve. Après quelques campagnes, il vint à Halifax où il fit pour vivre toutes sortes de métiers. Il finit par se laisser convaincre de prendre une terre dans le Témiscamingue où il arriva au cœur de l'hiver. L'arpenteur officiel eût été bien embarrassé de lui montrer sous la neige ses arpents ! Il décida de bâtir une maisonnette de planches aux abords de la ville pour passer la mauvaise saison. Au dégel, il alla voir sa concession. Tout n'était que brousse, maré-

cages, et aux endroits secs plus de cailloux que de terre. Pas une âme à plusieurs milles à la ronde.

Il dit pourtant: « Ça ira ! » et commença à donner des coups de hache. Étant breton, la solitude ne l'effraya pas. Il défricha un espace au bord de l'eau pour y construire sa cabane. Les cabanes, il s'y entendait. Il tenait de son ancien métier de marin le goût de peindre et de signoler, et de son éducation chez les Pères de Picpus celui de chanter. Il chantait dans la solitude les psaumes, le *Te Deum*, les vêpres. Il était de ceux qui ne peuvent jeter l'ancre. Pourtant, il s'accrocha à la terre du Témiscamingue, vivant de lièvres pris au collet et de poisson de rivière plus que de ses récoltes, troquant du bois pour du tabac et de la farine, de la poudre et des souliers. Heureux comme un roi, fumant sa pipe sur son seuil, lisant de vieux magazines intitulés *Frolics* ou *Love Stories* que les chasseurs américains abandonnaient sur l'emplacement de leur tente dans les bois. Il pouvait rester des heures entières à regarder luire l'eau de sa rivière entre les arbres, une feuille trotter sur ses pointes dans le sentier ou un écureuil chaparder ses noisettes. Il avait rapporté d'un voyage à Montréal un vieux gramophone acheté chez un revendeur juif de la rue Craig, et à la nuit tombante il lui faisait jouer les quelques disques français qu'il possédait. Assis sur un billot, tout courbé sur lui-même et les larmes aux yeux, il écoutait deux ou trois fois de suite la ballade du *Roi d'Ys*. Cela lui donnait une nostalgie d'une déchirante douceur. Au bout d'un certain temps, il découvrit qu'un autre colon vivait à quelques milles de là et il fit chaque jour un bon bout de chemin pour voir la fumée de son camp. Il fut longtemps sans savoir son nom. Chacun désignait l'autre sous le nom de Voisin.

Cependant, ces dernières années, le gibier se faisait plus rare et le bois ne se vendait pas. Sa santé devenait fragile. Il supportait moins bien le froid des hivers. Il se rapprocha de la ville. L'abbé Marois, alors missionnaire-colonisateur à Ville-

Marie, l'employa au beau temps à cultiver les tomates de son jardin. L'autre, se rappelant qu'il venait de Saint-Malo, fit pousser des primeurs, fraises, choux-fleurs et melons des mal venus que les habitants regardaient avec curiosité.

L'hiver qui suivit, il logea au presbytère, entretint les feux de l'église et dirigea la chorale des jeunes gens. La fenêtre de sa petite chambre au haut de la maison donnait sur l'empire glacé du lac Témiscamingue.

Quand M. Marois s'en alla, il retourna à son shack.

Une grande envie lui vint de le voir dans sa nouvelle paroisse et de recommencer en imagination son expérience de défricheur de vingt ans plus tôt. Il connaissait aussi M. Rolland qu'il appelait par son petit nom. Il lui semblait que l'un et l'autre participaient à une grande aventure en dehors de laquelle il était resté. Il se voyait débarquer là-bas et entendait leurs exclamations de surprise. Il décida de partir. Il mit ses meilleurs habits, son complet et sa casquette bleu marine, son pardessus bien conservé, ses souliers, tout cela trop mince pour la saison et prit la route. Il y a soixante milles d'un chemin peu fréquenté entre Ville-Marie et la Rivière Solitaire, mais cela ne lui faisait pas peur. Il fut assez heureux de trouver un stage qui allait jusqu'à Guérin où il coucha, et le lendemain il rencontra un char de billots sur lequel il embarqua. Le charretier marchait pour ne pas geler. Lui l'était à moitié. Il regrettait d'avoir mis ses souliers du dimanche. Ayant oublié ses gants, il se frottait les mains, en répondant au conducteur: « Ça va ! » et ne perdait pas tout à fait le sourire.

Quand il lut sur l'écriteau: *Rivière Solitaire*, il ne put en croire ses yeux à demi aveuglés par la neige malgré ses lunettes. Il reconnut le poste à son drapeau, entra, le cœur bondissant de joie et serra les mains de Jo Rolland avec des larmes dans les yeux. Il avait l'air d'un parent qui venait de loin, poussait des exclamations, regardait partout. Sa provision d'émerveillement

était inépuisable. M. Rolland l'emmena souper et il salua le cook en vieil ami. Durant la soirée on lui laissa la parole. Les jeunes gens ne se lassaient pas de l'entendre parler de Ville-Marie qui revêtait à distance la grandeur d'une capitale.

Le curé lui offrit la couchette disponible chez lui. Le lendemain, il était debout le premier, sonnait la cloche de la chapelle et répondait la messe. Il n'y avait de présents que le prêtre et lui.

À la sortie, le cook qui le guettait derrière son carreau lui fit signe. Une tasse de café matinal l'attendait. Lui aussi, comme Tintin, retroussa ses manches et essuya la vaisselle.

Dans la journée, il demanda au curé la faveur de l'accompagner dans ses visites chez les colons. Il plut tout de suite aux gens en s'enquérant de leurs besoins, et ceux-ci croyaient avoir affaire à un officiel ou à un représentant des gazettes.

— Vous venez pour le Gouvernement ? disaient-ils, prêts à exprimer leurs besoins.

Il était obligé de répondre que non, mais il gardait un sourire mystérieux, tirait un grand calepin rouge de sa poche, notait leurs noms, leur nombre d'enfants, les désavantages de leur lot. Il projetait d'écrire un article pour la *Semaine Agricole* de Ville-Marie. Quand M. Marois se levait pour partir, il serrait avec chaleur les mains de ses nouveaux amis, qui le suivaient des yeux avec regret. Jamais ils ne s'étaient sentis si réconfortés. Après son départ, le mari et la femme avaient dans leur façon d'échanger un coup d'œil un air de dire : « Ça ira ! »

On l'eût volontiers gardé plus longtemps à la colonie. À présent que Tintin tapait des deux mains à la machine, ses fonctions de porteur d'eau, de sonneur de cloches, de surveillant des feux, d'aide de cuisine étaient à prendre.

Mais le matin du troisième jour, il était debout à l'aube, s'habillait sans bruit pour ne pas déranger son hôte, enfouissait voluptueusement ses mains dans une paire de mitaines qu'il lui

avait données, et le cœur chaud des souvenirs qu'il emportait de sa visite, prenait la route.

Anne et Rose-Aimée firent souvent allusion, plus tard, à ce niais de Français de Ville-Marie, et l'amitié que M. Rolland et M. Marois lui avaient montrée les remplissait d'étonnement.

LES Trépanier achetèrent un cheval sur l'argent qui leur restait. Ils demeuraient trop loin du village pour porter sur leur dos toutes leurs provisions. Ils espéraient aussi que l'animal serait d'un bon rapport au printemps, quand il faudrait préparer la terre pour les semailles. On le leur empruntait déjà pour arracher les souches. C'était un petit cheval plein d'allant et de gentillesse qu'ils baptisèrent du nom de Bellehumeur.

Jerry allait chercher de la marchandise à Rouyn pour ceux du rang. Il lui arrivait de rentrer si tard qu'il restait coucher à l'hôtel, partageant la couchette d'un compagnon.

Lorsqu'un colon venait chercher Mlle Bruchési le soir, elle le priait d'aller voir si Jerry Trépanier, qui avait un bon cheval, était par hasard au village, et on attelait Bellehumeur au drôle de petit carrosse. Jerry passait le Pont-Rouge et arrêtait sa bête devant le pavillon.

Il n'avait pas à attendre. Dès que le trot du cheval résonnait sur le pont, elle ouvrait la porte. Jerry sautait à terre, attrapait sa trousse, la caisse de médicaments, soulevait la petite garde sous les aisselles jusqu'au siège haut perché qu'elle partageait avec lui.

— Fait fret' à soir, mademoiselle Anne, disait-il en enveloppant leurs genoux de la couverture enlevée sans remords à son compagnon de lit. Faudrait pas attraper de mal !

Elle répondait par son rire presque silencieux dont la douceur lui allait au cœur.

Une petite maison apparaissait de loin en loin, si neuve et déjà tranquillement assise dans le bois, comme si elle était là depuis cent ans, encore éclairée, laissant voir derrière la fenêtre l'ombre allongée d'une femme, les épaules carrées d'un homme; parfois, appliqué sur la vitre, un visage d'enfant regardait au dehors. Était-ce un petit colon venu des villes, qui tâchait de déchiffrer le mystère de la nuit nouvelle ? Il y avait de la surprise dans son immobilité. Est-ce que l'apparition de ce traîneau qui fendait l'ombre, avec son cheval allongé comme un loup et ses silhouettes humaines ramassées, n'allait pas changer sa surprise en terreur ?

Puis toutes les fenêtres s'éteignaient. Il n'y avait plus de maisons. Le bois régnait. Il fallait toute l'habileté de Jerry pour passer entre les arbres debout et ceux que le vent chavirait à terre, dans la piste tout en creux et en bosses. Anne Bruchési, qui était allée une fois au Parc Dominion à Montréal, disait qu'on se serait cru sur le Scenic Railway. Jerry pensait plutôt aux parties de traîne de son enfance. Quand il prévoyait qu'ils allaient être rudement secoués, il disait :

— Tenez bon ! Y a un méchant bout' icitte.

Il n'y avait d'autre moyen de rester en place que de s'appuyer de tout son poids à Jerry.

Ce qu'elle redoutait, c'étaient les ponts sans parapet jetés sur les cours d'eau, faits de troncs d'arbres hâtivement alignés. Ils disparaissaient sous la neige et on n'était jamais sûr d'être bien au milieu. Bellehumeur prenait peur chaque fois et il fallait le mettre au galop à l'avance pour le faire passer.

D'abord, Jerry riait de l'effroi de la garde et la taquinait. Il lui arrivait même de laisser Bellehumeur faire le fou un moment. Cela ne tirait pas à conséquence. Quand il sentit ses genoux trembler à côté des siens sous la couverture, il fut ennuyé d'avoir à traverser un pont.

— C'est le dernier, certain ! lui disait-il d'un ton rassurant, en se tournant à demi vers elle pour voir son visage.

Elle l'attendrissait plus qu'il n'eût su le dire. Elle demeurait dans son cœur « la petite garde », placée sous sa protection d'homme. En même temps, il éprouvait pour elle une admiration sans bornes. Personne ne se rendait compte aussi bien que lui du courage qu'une femme devait avoir pour supporter ces terribles randonnées dans le froid implacable, avec le risque sans cesse présent de verser et de rester mourir sur place, loin de tout secours. Le bois n'avait rien de rassurant la nuit et il **fallait des nerfs solides pour ne pas se laisser impressionner.**

Il s'abandonnait au plaisir d'être avec une créature douce et sans défense. Jamais il n'avait éprouvé un sentiment de cette sorte vis-à-vis d'une autre. Il n'aurait pas plus songé à lui faire du mal qu'à un faon attrapé vivant dans la forêt. Cela n'allait pas plus loin et lui suffisait. Il savait bien qu'une garde, qui avait étudié des années et gagnait de bons salaires, ne pouvait rien avoir de commun avec un pauvre bûcheux.

De son côté, elle s'habitua à la présence de Jerry et prenait une joie secrète à ces sorties nocturnes.

Certaines nuits, la nature semblait de connivence avec eux. Sitôt qu'ils quittaient la route pour entrer dans le bois, le vent tombait. La piste prenait les apparences d'un ravin de neige lunaire, abrité par les parois d'ombre que formaient les arbres. Ils arrivaient à des espaces intacts par-dessus lesquels le feu avait sauté. Le bois respirait doucement. Ils l'entendaient dire : « Je suis vivant ! » Quand il y avait du dégel, la neige tombait en gouttes lentes du bout des branches, et c'était comme la chute de

voix aériennes sur la terre. Les branches des épinettes leur caressaient les épaules. Jerry déboutonnait le col de son makinaw¹. Il avait chaud. Il se tournait vers Anne:

— Ce temps-là, c'est une fleur ! disait-il, et il avait l'air de lui appliquer ces mots.

Elle ne répondait pas toujours. Le droit de ne pas répondre était un signe de leur intimité. Il la regardait de côté, toute petite près de lui, parfois couverte de flocons des pieds à la tête. Elle lui faisait penser à une ombre blanche, immatérielle.

Une vie furtive continuait sous le couvert. Des cris menus s'en élevaient, presque au ras du sol, qu'on ne savait à quelles créatures volantes ou rampantes attribuer. Il semblait que des tribus d'oisillons sans ailes cherchassent à retrouver leurs foyers. Un rat musqué se laissait glisser dans l'eau d'un creek; au loin, un huard poussait son appel mélancolique, d'une douceur poignante, qui entraînait l'imagination jusqu'au royaume des grandes eaux désertes du lac Barrière ou de l'Opasética; un lièvre qu'un renard emportait par la peau du cou poussait des piailllements de petit enfant.

— Qu'est-ce que c'est ? demandait Anne à voix basse. Il réfléchissait, en homme qui veut se rendre compte, dressait l'oreille, retenait les rênes de Bellehumeur. D'être mêlés ensemble aux drames de la nuit les rapprochait. On n'entendait pas l'appel des grands orignaux qui avaient déserté la région depuis les feux de forêt et Jerry déplorait de n'avoir guère l'occasion de sortir son fusil.

Anne Bruchési avait l'illusion de vivre un rêve. Était-ce bien elle qui courait les bois du nord en pleine nuit, en compagnie de l'ancien chômeur Jerry Trépanier, bûcheux de profession ? Elle était tout près de saisir la grandeur de l'aventure. Elle songeait à la petite vie étroite et protégée qu'elle menait hier encore à Québec. Elle n'avait que trois ans quand sa mère

1. Veste d'hiver imperméable.

était morte. Son père était médecin. Assez indifférent de nature, il l'avait mise dans un couvent de campagne ou plutôt il l'y avait abandonnée. Anne fut élevée sans tendresse et grandit comme une orpheline. Elle savait broder, mettre la table, faire des gâteaux, chanter à l'église, toucher de l'harmonium, écrire correctement une lettre d'affaires, pourvu qu'elle s'en tînt aux formules d'usage. Malgré des années d'études, son langage ressemblait fort à celui des colons. Elle s'en excusait :

— Je suis obligée de parler leur jargon pour me faire comprendre !

En réalité, c'était celui dont elle avait pris l'habitude, comme ses compagnes, par crainte d'être accusée d'affectation.

Au sortir du couvent, elle décida de suivre un cours de garde-malade et entra à l'Hôtel-Dieu. Trois ans plus tard, le jour de « graduation » arrivé, elle montait sur l'estrade à son tour, pour recevoir son diplôme, vêtue de blanc, le voile d'infirmière cernant son front, la médaille d'or épinglée sur sa poitrine, une gerbe de fleurs dans les bras.

Elle rêva, comme plus d'une, de soigner des malades élégantes et riches, de vieux bachelors anglais autoritaires et grands seigneurs qui promèneraient leur convalescence dans leur auto particulière, une garde à leurs côtés, d'être populaire parmi les docteurs et naturellement de finir par en épouser un.

Son premier malade fut un alcoolique qui faillit la jeter par la fenêtre dans une crise de délire.

Elle avait loué une chambre exigüe et coquette où elle se retirait pendant ses disponibilités, qui se faisaient de plus en plus fréquentes. Sa profession était une des premières à être touchée par la condition du monde. Les gens allaient de préférence à l'hôpital, ou se soignaient eux-mêmes. Elle accepta de la Junior League d'aller visiter à prix réduits des enfants malades dans les quartiers pauvres. Elle demeurait en contact avec les religieuses de l'hôpital qui avaient apprécié sa docilité durant ses années

d'études. Elles la recommandèrent au docteur Messard qui dirigeait les services de l'hygiène quand il fut question d'envoyer une garde dans le Témiscamingue.

Elle n'hésita pas un instant. Il y avait dans sa nature une passivité qui la faisait s'abandonner aux événements. Elle ne perdait rien en quittant Québec: le vide avait toujours existé autour d'elle sans qu'elle sût pourquoi. Elle était de ceux qui ne se font ni amis, ni ennemis. Et les docteurs n'épousaient plus leurs gardes-malades !

Quoique d'un caractère peu aventureux, ses yeux avaient un regard perdu, et sur ses longues lèvres mobiles se dessinait son sourire caractéristique, aussi lent à s'effacer qu'à se former, quand elle essayait d'imaginer ce Nord inconnu où on l'appelait.

Elle l'avait prévu brillant, avec des paillettes satinées dans l'air, une hermine lourde et pure sur les sapins, les clochettes des traîneaux tintant sur les routes, des écoliers glissant en traîne sauvage aussi gaiement que sur la Terrasse de Québec, des défilés de raquetteurs au clair de lune, un village formé de maisons peintes de couleurs vives, comme elle en avait vu au bord du Saint-Laurent, des vieux en bonnets de laine, qui racontaient des histoires devant le poêle, et des vieilles qui tissaient leurs catalogues.

Elle arrivait à un Nord sans mouvement, sans couleur et sans paroles, dont la grandeur dépassait l'autre.

Et surtout, elle n'avait pas prévu un Jerry Trépanier !

Elle se faisait du souci à cause de lui. Tant que durait le voyage, il lui semblait naturel de tirer un réconfort de sa présence. Jerry faisait partie de la nuit et du bois. Elle oubliait qu'elle était un personnage officiel. Il n'y avait plus là qu'Anne Bruchési, « une pauv' petite fille » qui serait morte toute seule au milieu du bois. Elle s'attendrissait sur cette image pitoyable d'elle-même.

Mais de retour à la maison, elle se jugeait avec la sévérité d'une conscience timorée. Elle avait honte de donner tant de place dans sa pensée à un colon, et pas des mieux lotis !

Jerry ignorait les tourments qu'il causait. À chaque jour suffisaient ses soucis. Où serait-il le lendemain ? Il ne pouvait le concevoir semblable à aujourd'hui. Peut-être dans les mines si la terre ne le nourrissait pas, et l'hiver prochain il irait gagner un peu d'argent dans les chantiers.

Un soir, il vint la chercher pour la mener chez les La Barre, qui habitaient tout au fond du bois, la dernière maison du rang.

— C'est pour Mme La Barre, avait dit le voisin. Ça presse !

C'était un soir de givre. Les arbres immobiles, enrobés de cristal, leur donnaient une idée de féerie à leur intention, d'époque miraculeuse et chrétienne qui revivait pour eux.

Ils arrivèrent enfin à une petite maison encore éclairée, juchée sur une éminence.

Jerry resta dehors, sous prétexte de mettre une couverture sur son cheval, en réalité pour laisser aux femmes le temps de s'expliquer. Quand il rentra pour se mettre à l'abri, en baissant la tête pour passer sous la porte basse, la petite maison lui donna une impression de tiédeur, d'humanité blottie ensemble. Le visage d'Ulric La Barre s'était éclairé à l'arrivée de la garde. Une jeune femme blonde, rose, robuste et languide, un Rubens rustique, était debout près du poêle, et elle souriait d'un air si placide qu'on avait peine à croire que c'était pour elle qu'on dérangeait la garde en pleine nuit. Deux voisines étaient là, assises, comme pour une veillée, les mains croisées sur le ventre, et s'éclipsèrent, contentes d'aller coucher dans leur lit : leur présence n'était plus nécessaire.

La garde passa dans l'arrière-pièce avec la jeune femme, et quand elle revint, il y avait une ombre de contrariété sur son visage. Encore une nuit à passer hors de son lit !

— Ne m'attendez pas, dit-elle à Jerry. Vous viendrez me chercher demain matin, à bonne heure.

Elle resta un instant sur le seuil à voir l'attelage disparaître presque silencieusement. Elle fut près de saisir la grandeur du cadre où elle se trouvait: le fond du bois, le monde englouti, et cette petite maison émergeante avec sa tiédeur, sa lampe, son plancher de sapin, son atmosphère de nativité sous les étoiles; à l'intérieur, ces visages qui se tendaient vers elle, dépliés, ouverts, pleins de confiance.

Un petit garçon de trois à quatre ans dormait tout habillé, les pieds nus, sur un cadre de bois près de la fenêtre. Le père, rassuré par le verdict de la garde, s'était étendu près de l'enfant et ronflait déjà.

— Quel âge avez-vous ? demanda-t-elle à la jeune femme.

— Vingt ans ! répondit-elle en riant.

Elles passèrent de l'autre côté de la cloison basse. Un berceau se dessinait, d'où montait une haleine d'enfant endormi.

Mme La Barre se coucha dans la robe légère qu'elle portait, et quelques instants après, Anne la regarda dormir paisiblement, une épaule, un bras rond à l'air. Il n'y avait qu'à attendre les événements. Elle s'allongea à ses côtés, sur le grand lit très propre où les couvertures sentaient le séchage au grand air.

Une paix profonde enveloppa la maison. La lampe restée allumée sur la table de la cuisine baigne le plafond d'une clarté douce. Anne, en se retournant, effleure l'écorce des murs. Une fenêtre est à la hauteur de ses yeux. La chaleur du poêle a dégelé les carreaux, et sans soulever la tête, elle regarde au dehors. La lune brille. Il lui semble qu'elle touche du front, de la main, des yeux, la neige étincelante du sol. Il y a un grand bouleau luisant appuyé à la fenêtre, qui se divise à la base en trois branches d'égale épaisseur, formant un vase d'argent où trempe la nuit bleue. Plus loin, sous les sapins, l'ombre et le mystère

recommencent. Mais que paraît divine la zone argentée qui protège la maison !

Le plus petit des enfants s'est réveillé, et assis dans son berceau, il se détache, dans son chandail de laine bleue, sur la crèche aux sombres murs. Il regarde dans la direction de sa mère, et pousse un « Ha ? » provocant et joueur, à mi-voix, comme s'il avait peur de réveiller ceux qui dorment, qu'il répète jusqu'à ce qu'Anne se décide à lui répondre dans le même langage.

Au matin, lorsqu'on entendit les clochettes de Bellehumeur sonner plus fort en passant sur le petit pont, et qu'une bande de perdrix du nord vint se percher, pour regarder le jour levant, sur les branches du bouleau, si nombreuses qu'il en était tout fleuri, disait M. La Barre, la Rivière Solitaire comptait un petit colon de plus.

LE premier mariage à la colonie avait eu lieu en même temps que son inauguration, l'automne précédent: un ministre, le député et l'évêque du Témiscamingue, le directeur du service de l'émigration du Canadien Pacifique, des représentants des grands journaux français et anglais y avaient assisté.

Le second se célébra sans aucun apprêt en février, dans la chapelle-école au toit frangé de glaçons et il n'y eut à s'asseoir sur les bancs d'écoliers que les parents des mariés.

Les réjouissances furent remises au soir. Les deux postes au complet furent invités à la danse. Le gérant de la cache mit à leur disposition son traîneau à marchandises. Les fils Trépanier qui étaient aussi de la fête vinrent les rejoindre en prenant à travers bois un raccourci tracé par eux. Ils arrivèrent à temps. Ils virent par la fenêtre les ombres engoncées de M. Rolland et de M. Jauvin, le nouveau commis, qui se tenaient debout, prêts à partir. On les attendait. Tintin alla frapper à la porte voisine. Les deux jeunes filles parurent aussitôt.

Alec voulut conduire. M. Rolland se plaça à côté de lui. La garde monta ensuite, et Jerry se glissa silencieusement près d'elle. Rose-Aimée se trouva assise près du commis dont elle n'avait jamais vu le visage. Tintin, qui était toujours le dernier

à se caser, grimpa sur une planche qui débordait à l'arrière et déclara qu'il était correct ainsi, ce qui signifiait à son aise.

Le traîneau s'ébranla en raclant la neige granuleuse du Pont-Rouge. Une fois sur le chemin qui s'élargissait en une nappe blanche, confondu avec les lisières déboisées et molles qui le bordaient, M. Rolland éleva au bout du bras un fanal pour tâcher de l'éclairer. Il tombait une neige légère, douce comme des plumes, qu'ils ne voyaient qu'au moment où elle venait se poser sur leurs épaules, d'un air d'intimité. Il fallait avancer avec prudence car on risquait de se jeter dans les marécages.

La température s'était adoucie. Pourtant les hommes relevèrent le col de leurs paletots, tirèrent leurs casques sur leurs oreilles et les deux femmes rentrèrent le cou pour ne pas donner prise aux flocons.

Jamais le cœur de Rose-Aimée ne s'était ouvert si grand, avec un tel sentiment d'attente. C'était la première fête de mariage à laquelle elle assistait depuis son arrivée à la colonie. À vrai dire, la première fête de sa vie. Elle avait une sensation d'un plaisant et chaud environnement, comme si elle se fût trouvée dans une maison petite et bien fermée, au milieu d'amis. Elle se sentait submergée de tendresse pour tous ceux qui l'entouraient et faisaient partie de la flottante atmosphère. À droite et à gauche, les bois dont on ne voyait plus les blessures tendaient leur bourrelet d'ombre pour les défendre contre le froid, la nuit, la menace du Nord.

Elle était là dans un lieu sacré, privilégié, et elle vivait une heure privilégiée aussi, au milieu d'êtres qui n'appartenaient pas à la vie ordinaire. Elle se revoyait petite fille, le visage collé à la fenêtre de la maison de Hull, scrutant du regard l'Ottawa nocturne. Sans doute cette vision-là l'avait-elle préparée à sentir l'humanité de celle-ci.

De ses yeux grand ouverts, aux cils humectés de neige légère, elle les cherchait tous. Elle distinguait le large dos de M. Rolland dans son capot de lynx et son cœur allait vers lui avec un sentiment de gratitude. C'était grâce à lui qu'elle se trouvait là. De confiance aussi: aucun mal ne pouvait leur arriver du moment qu'il était présent, remplissant avec calme son rôle de guide. Et la route se déroulait, inoffensive. Rose-Aimée ne voudrait jamais rien faire qui pût mécontenter M. Rolland.

Ses yeux se posaient ensuite sur Jerry et la garde, leur petite garde, que tous deux aimaient chacun à sa façon. Elle ne disait pas grand'chose, ce soir, Anne Bruchési. On n'entendait pas son rire craintif quand le traîneau faisait une embardée. Mais son silence même la trahissait. Les âmes parlaient tout haut sous la neige muette. Quoique immobile sur son siège, elle semblait pencher légèrement du côté de Jerry, et Rose-Aimée, en continuant à la regarder, en fut bientôt certaine. Le dos de Jerry était un mur dans la nuit. La neige venait de son côté, et il s'arc-boutait contre elle pour protéger sa compagne, tendant le plus qu'il pouvait ses épaules de bûcheux.

— Vous n'avez pas froid, mademoiselle Anne ? disait-il d'une voix basse et caressante, qui avait perdu ses inflexions taquines.

— Avec mon grand manteau !... Mais vous, Jerry ?...

Leurs voix arrivaient en murmures floconneux, fondantes sous la neige, et celle d'Anne Bruchési paraissait trembler.

Elle ne luttait plus. Elle se mettait sous la protection de Jerry. Ils étaient là hors du monde, de ses cadres, de ses conventions, ballottés sur la nappe obscure d'un irréel domaine. Tour à tour, ils se retenaient au bord de l'immense cocon de neige et de rêve qui les enveloppait et tour à tour ils s'y laissaient glisser. Il n'y avait pas de paroles assez aériennes pour s'harmoniser avec la neige mélodieuse, et le moindre geste eût suffi à

rompre les arcanes qu'elle tissait au-dessus d'eux. C'est pourquoi ils gardaient ce silence et cette immobilité; mais leur haleine, le battement de leurs cœurs, parlaient pour eux, et la vivante chaleur de leur corps.

Jerry se sentait plus hardi ce soir. Il n'était pas engagé pour conduire la garde. Il allait à une fête de mariage et il était bien libre de laisser voir à Anne Bruchési qu'il se plaisait en sa compagnie. Quoi de plus naturel que de flirter un brin avec une fille plaisante, un soir de noces? Rose-Aimée le regardait avec attendrissement et s'efforçait de traduire dans l'ombre la signification de son attitude. Est-ce qu'un jour elle aurait à ses côtés un garçon comme Jerry, si plein d'amitié et dont la présence serait cependant si légère?

Derrière elle se tenait Tintin. Il préférerait rester là, au risque d'être jeté par terre, peut-être pour conserver sa crâne posture.

— Moi, je suis de première classe! assurait-il à ceux qui s'inquiétaient de lui. Après tout, il ne pouvait être plus près de sa belle. En se redressant, elle s'appuyait sans y penser contre ses genoux et il avait sous son regard la tête brune serrée dans le béret sombre d'où s'échappaient de grosses boucles de cheveux poudrés de neige. Il eût pu se mettre à côté d'elle, mais pour lui faire place il eût fallu qu'elle se rapprochât de l'autre, le commis Jauvin dont M. Rolland semblait vouloir faire son second à l'office. Tintin n'y voyait pas d'objection puisqu'il était fort en chiffres. Mais enfin qu'est-ce qu'on savait de lui? Ce citoyen-là se tenait trop sur la défensive avec eux autres et sentait plus la ville que le chantier.

Rose-Aimée avait conscience que les cahots la rejetaient contre Tintin. Cela n'avait pas d'importance! Il était à la place la plus exposée comme d'habitude, lui qui était le moins bien vêtu, le seul à rire haut, à tenter quelque plaisanterie dont il se mordait la langue. Il eût fait la route à pied pour lui plaire, il eût suivi le chariot en boitillant, le bon chien, le bon toutou,

bref Tintin ! Cela n'était pas l'amour. Elle imaginait en arrière d'elle son visage trop rose qu'avivait encore le froid, sa bouche entr'ouverte, son large sourire, ses oreilles décollées. À son âge, une fille était attirée par un héros moins loquace et d'aspect moins florissant.

Il n'avait pas besoin d'être jaloux du commis. Est-ce qu'elle l'avait seulement regardé ? Elle savait qu'il était arrivé à la colonie depuis quelques jours, pour remplacer M. Lachance parti à Québec voir sa femme malade, et devant la porte jumelle de la leur, elle avait remarqué des empreintes de souliers comme on n'en portait pas dans le bois, pas même le dimanche pour venir à la messe. Le commis ne bougeait pas du poste, et Rose-Aimée, habituée à voir les jeunes gens sortir nu-tête, le col ouvert, prêts pour une marche à l'air vif, n'avait pas une haute idée de lui. Peut-être était-il maussade, ou fier, dédaigneux des colons, ou trop vieux pour trouver du plaisir à cette fantastique promenade. Il se tenait ramassé sur lui-même, séparé des autres par ses réflexions, sans montrer son visage qui disparaissait sous les bords abaissés de son chapeau de feutre, dans une attitude figée, comme à l'église, pensa-t-elle.

On arriva au rang qui coupait à angle droit la route. Il n'était reconnaissable qu'à de hautes souches noires dressées d'un air féroce à l'entrée. Un des chevaux prit peur, se jeta violemment de côté, entraînant l'autre. On voyait leurs crinières sauvages se hérissier. Alec, debout, tirait sur les rênes. Le fanal tomba des mains de M. Rolland. Les bêtes firent feu des quatre fers. Jerry se penchait, curieux de voir la façon dont le présomptueux Alec allait s'en tirer.

Une embardée plus violente projeta Rose-Aimée contre le siège d'avant auquel elle se heurta la tête en poussant un cri. Elle sentit qu'on la retenait par ses vêtements pendant qu'une voix d'homme disait :

— Craignez rien !

Jerry sauta à terre et en deux bonds fut à la tête des chevaux qui se calmèrent sur-le-champ. Puis il ramassa le fanal qui ne s'était pas éteint. M. Rolland se retourna vers les femmes :

— Ça va, vous autres ? Vous êtes correcte, mademoiselle Bruchési ?

Rose-Aimée, étourdie par la secousse, ouvrit les yeux. Le commis s'était rapproché d'elle et la regardait en s'efforçant de sourire. Cette face brune et rasée qu'elle avait aperçue une seconde à la lumière du fanal n'était point d'un jeune garçon mais d'un homme. Et à cause de l'expression de sollicitude des yeux sombres enfoncés sous la barre des sourcils, à cause des signes de maturité de ce visage brusquement révélé dans la nuit, à cause de cette voix surgie du silence, de cette main secourable, elle sentit son cœur de vingt ans se fondre.

QUAND ils ouvrirent la porte, l'atmosphère épaisse les prit à la gorge. On avait laissé le poêle s'éteindre, mais l'haleine des gens entassés remplissait l'air d'une humidité chaude. Les meubles de la cuisine avaient été mis dehors, sous la neige, appuyés tant bien que mal aux souches, et des bancs de planches installés à leur place, le long des murs. Les invités posaient leurs capots, manteaux, foulards de laine, dont la pile montait presque jusqu'au toit, sur le lit d'une des deux petites chambres. L'autre, réservée aux mariés, demeurait fermée à clef. Les grosses chaussures étaient pêle-mêle par terre. Rose-Aimée jeta son manteau et celui de Mlle Bruchési à cheval sur la cloison basse, pour être sûre de les trouver dans la précipitation du départ.

La danse se donnait chez les Bouchard, les parents du marié. Quand M. Rolland arriva avec son monde, ils vinrent au-devant de lui, et le jeune couple aussi, flatté d'avoir à ses noces les officiels de la colonie. La cuisine était éclairée par deux lampes accrochées aux murs, mais la fumée du tabac et la buée des haleines noyaient les visages. Il était incroyable que la pièce pût loger tant de monde !

La gaieté était grande. Il y avait déjà des amitiés nouées entre jeunes gens et jeunes filles serrés côte à côte sur les bancs.

Le marié était un grand jeune homme maigre à la physionomie ouverte, d'aspect sympathique. Il portait avec distinction son complet noir. La mariée offrait un type peu commun à la race, avec un teint de bronze clair, les yeux bleus, les cheveux cuivrés tombant en boucles sur son cou, un profil pur de gitane d'un pays du soleil. Elle portait une robe de taffetas rose dont la simplicité faisait le charme.

Mlle Bruchési s'assit au bout d'un banc, parmi de petits jeunes gens timides, le plus loin possible des femmes qu'elle redoutait. Elle était sûre qu'elles guettaient l'occasion de l'aborder, pour lui demander une poudre pour l'estomac ou de l'onguent pour les rhumatismes. Si patiente qu'elle fût quand on venait la voir au bureau, elle s'irritait de leur persistance à l'entretenir de leurs misères, dans les rares occasions où elle sortait. Il ne lui était pas permis d'oublier son métier ! Elle admirait M. Rolland de se laisser encercler par les hommes, quels que fussent le lieu et la circonstance, et de se soumettre au même répertoire de questions.

Une urbanité surprenante régnait dans l'assistance. Les manières de ces simples étaient souvent évocatrices du grand siècle. Les gens de la maison faisaient les présentations entre ceux qui ne se connaissaient pas encore. On entendait des noms qui surprenaient, d'une noblesse française authentique. Les Ovide de la Durantaye, les Chavigny de la Chalotière étaient là. L'administrateur présenta à Mlle Bruchési une cousine à lui, venue coloniser, dont un aïeul avait été Lieutenant-gouverneur de Québec.

Les visages brillaient de plaisir. Les hommes avaient bûché dans le bois toute la journée; le soir venu, ils s'étaient rasés, avaient mis leurs habits de citadins. Les jeunes filles avaient revêtu la petite robe de circonstance des hivers passés, achetée en aubaine¹ aux magasins Dupuis. Elle avait perdu de son lus-

1. En solde.

tre, mais faisait encore son effet dans le bois. Elles se vantaient de se passer de coiffeur et apprenaient à tourner leurs boucles elles-mêmes.

Les couples se mirent en place pour la danse carrée. Rose-Aimée avait le meilleur danseur, le cook de l'hôtel qui dirigeait le quadrille, en annonçant à voix haute, sur un ton de mélopée ininterrompue, les figures. Il tenait à honneur de faire tourner sa cavalière plus longtemps que les autres et il y mettait tant d'ardeur qu'il était en nage, malgré qu'il eût enlevé son veston avant de commencer et apparût en manches de chemise bleu pâle, le gilet barré d'une chaîne de montre. Il avait l'air riche au milieu des colons.

Ces cooks des chantiers et des petits hôtels de paroisses nouvelles sont des garçons qui ont bien du savoir-faire et leur société est recherchée dans les réunions. Ce sont les troubadours du bois. Ils savent jouer de la musique à bouche, diriger un quadrille, composer une chanson. Celui-ci n'avait pas mis longtemps à découvrir que Rose Trépanier devait être aussi bonne danseuse que fille bien tournée.

Elle se distinguait par la simplicité de sa robe, par la gravité de son visage. Elle parlait et riait peu. On se fût assez bien figuré Évangéline sous ses traits. On voyait par-dessus les autres sa tête légèrement penchée, l'ovale mat de son visage encadré par ses cheveux lustrés. Le commis ne l'avait pas invitée. On ne savait pour quelles raisons il ne dansait pas. Il conservait son air d'étranger. Plusieurs fois, elle surprit son regard lourdement posé sur elle. Entre les danses, elle allait s'asseoir près de lui, à une place qu'il lui gardait. Car les mêmes ne pouvaient toujours danser. Il fallait donner une chance à tout le monde.

La jolie mariée vint inviter M. Rolland pour le quadrille d'honneur. Il lui arrivait de se tromper dans les figures, de s'en aller du mauvais côté pour la chaîne des dames. Elle le rattrapait gentiment par l'épaule, et il riait comme un jeune homme !

Les parents en étaient aussi, et Mme Bouchard mère dansait avec l'entrain et la grâce d'une jeune fille.

Anne Bruchési se tenait debout près d'une fenêtre. Elle se trouvait moins à son affaire qu'à l'hôtel où elle avait l'impression de diriger la soirée avec Mme Richard, et regrettait amèrement d'avoir refusé à Jerry de danser. Il n'avait pas insisté : aux lumières, elle redevenait la garde. Il prenait du bon temps avec la brune Onilda rayonnante de plaisir. Le violoneux jouait avec rage, battant la mesure de son soulier mou, l'oreille penchée sur son violon. La sueur tombait goutte à goutte de son front. Au milieu de la soirée, il dut prendre un moment de repos, au désappointement des jeunes gens déjà en place pour le quadrille suivant. L'un d'eux vint secouer l'instrument avec impatience :

— Ah ! dit-il, les dents serrées, si je savais jouer, j'lui brâsserais le corps, à c't outil-là !

À la fin des danses, les garçons jetaient un coup d'œil au petit miroir accroché au mur et ils se passaient de main en main un peigne qu'ils trempaient dans l'eau d'une cuvette placée sur la fenêtre. Les jeunes filles se glissaient dans la chambre à côté et essayaient de trouver leur manteau pour prendre dans la poche leur poudre. Dans leur hâte, elles faisaient tomber des vêtements par terre et les piétinaient sans y penser.

Entre les danses, la mariée, faute de place, s'asseyait sur les genoux de son mari, un bras passé autour de son cou. Des fiancés se tenaient la main dans la main sous les yeux des parents. Une petite bande de jeunes gens se faufila dans la chambre réservée dont ils avaient réussi à ouvrir la porte et s'y enfermèrent. On devinait à leurs rires qu'ils avaient apporté leur « bagosse », une méchante boisson fabriquée avec des pommes de terre, de la mélasse et de la levure.

— Extra ! disaient-ils en se passant la bouteille carrée.

L'atmosphère devenait irrespirable. Les hommes allaient les uns après les autres se rafraîchir la gorge à l'air du dehors, mais

ne tardaient pas à rentrer, tant l'enveloppement du bois nocturne, plus encore que le froid, les saisissait. Chaque fois qu'ils ouvraient la porte, des tourbillons de vapeur s'échappaient de la maison et leur donnaient, au moment où ils passaient le seuil, un aspect d'apparitions. En rentrant, il faisait bon se retrouver parmi le monde.

Un jeune homme qui portait des lunettes et avait l'apparence d'un étudiant, ou d'un employé de banque, s'attarda quelques moments dehors après les autres, chantonnant en sourdine un refrain qui faisait rage à l'intérieur. Soudain, il leva les yeux vers les étoiles vibrantes, penchées au-dessus de lui, et se tut brusquement, surpris par la vulgarité de sa joie.

À minuit, M. Rolland fit un signe discret à son groupe. Il brusqua le départ, de crainte qu'on ne cherchât à les retenir.

Le temps était calme; la neige avait complètement cessé, et l'horizon présentait une clarté verdâtre comme s'il préparait les chemins à une aurore boréale. La neige fraîchement tombée couvrait le sentier d'une traîne si pure qu'on eût dit que les étoiles allaient y descendre pour une promenade furtive et enivrée, une fois le monde endormi. Au sortir du bois, la route bombée et luisante faisait croire à une terre éclairée par en dessous, dont les hommes ne voyaient que le sommet.

Mais Rose-Aimée n'observait pas la route. Le nouveau commis lui avait pris la main et elle appuyait la tête contre son gros paletot de chat sauvage.

LA vie s'organisait. Chacun se résignait à son sort, s'habituaient à l'isolement du bois, à la marée de la neige montant autour de la maison. Les hommes éprouvaient moins souvent le besoin de mettre l'administrateur ou le prêtre au courant de leurs difficultés, les femmes de se faire de longues visites. Elles avaient assez d'occupations à nourrir leur monde avec les maigres ressources de la cache et à faire tenir les vêtements. Quelques-unes n'avaient plus de fil à coudre. Mme Sanscartier qui attendait un bébé — ce serait son dixième enfant — disait à la garde avec un soupir :

— Ah ! si seulement j'avais quelques verges de flanellette, des épingles de sûreté...

Les défricheurs rentraient le soir avec quelques accrocs en plus et les enfants passaient à travers leurs habits, les garçons surtout qui aidaient le père dans le bois après la classe. Ils n'avaient presque plus de culottes. On ne pouvait songer à en acheter d'autres. Des ordres de restriction vinrent de Québec : le budget de chaque famille ne devait pas dépasser quinze piastres par mois. Il fallait d'abord se préoccuper de la nourriture et se contenter de la plus grossière. Les ménagères prévoyantes arrivées à la colonie avec une petite provision de sucre et de conserves s'estimaient heureuses. Les autres faisaient preuve d'ini-

tiative, remplaçaient le café du matin par une infusion de pain brûlé qu'elles déclaraient excellente pour la santé. Tous montraient une grande endurance et leur optimisme durait tant qu'ils avaient encore quelques piastres à leur crédit. Ils étaient les premiers à plaisanter sur la nourriture.

— Faut faire monter le Ministre ! disaient-ils à l'administrateur. Il a son assiette mise chez nous ! La femme est ben smart pour cuire les beans.

Ils auraient voulu voir aussi à la Solitaire certains agents recruteurs qui avaient fait de si belles promesses.

— Si vous rencontrez l'abbé Legault à Trois-Rivières, dites-lui qu'on engraisse icitte au chaud et à la bonne nourriture, et si vous descendez à Montréal, passez donc au C.P.R. saluer de not' part M. Lafortune qui s'est occupé de not' transport. Qu'il vienne faire un tour chez nous. Et qu'il ne manque pas d'apporter son fusil. Y a des chevreux en masse ! Y passent à not' porte. Y n'aura que la peine de siffler dessus.

Des chevreuils, on n'en voyait jamais. Ceux qui n'avaient pas de fusil s'en consolaient. Pour les autres, la poudre coûtait trop cher.

Ils attrapaient au collet des lièvres couleur de neige, qu'ils suspendaient à la façade de la maison, de chaque côté de la porte. Mais à mesure que l'hiver avançait, ils devenaient de plus en plus maigres et à peine mangeables. Pour les prendre, il fallait aller loin dans le bois, en enfonçant jusqu'au ventre dans la neige, car on n'avait point de raquettes.

Cependant, l'attachement ancestral à la terre renaissait en eux et ils se prenaient d'amitié pour un pays dont ils ne remarquaient ni la tristesse, ni la pauvreté, puisqu'il ne leur venait pas à l'idée qu'il pût être autrement. Ils faisaient de la terre neuve, et la terre faisait de l'homme neuf. Elle le relevait, tout en le forçant à se courber, et l'homme et la terre s'étudiaient mutuellement.

Chacun trouvait qu'il avait choisi le plus beau lot, le comparait à celui du voisin, pour conclure en faveur du sien. Ils espéraient beaucoup de la récolte de l'été prochain, leur première récolte. Jamais elle ne serait si belle que celle qu'ils voyaient en imagination. Les femmes parlaient surtout de leur jardin. Aux hommes revenait la culture des patates, du trèfle, de l'avoine, du maïs, du tabac. Elles se réservaient les légumes et les fleurs. Les fleurs surtout ! À les entendre, elles auraient devant la maison les pivoines les plus écarlates, des cœurs saignants, des sabots de la Vierge, des pieds d'alouette.

L'espérance était grande. Il ne se passait guère de jour où ils ne s'entretinssent de la misère qu'il faudrait endurer pendant les premières années. Mais ils l'acceptaient. C'était la compagne du défricheur. Ils n'étaient point venus en visite ! L'image des premiers pionniers les hantait. On la leur avait tant de fois dépeinte ! Tous ceux qui, assis dans de bonnes places dans les villes, trouvaient qu'on s'occupait beaucoup des chômeurs de la Solitaire, faisaient le geste de jeter sur leur épaule une poche de farine. Avec une hache et une poche de farine, les ancêtres avaient fait le Canada. Pourquoi ceux-ci seraient-ils moins endurants ? Au bout de quatre à cinq ans, ils récoltaient suffisamment pour vendre. Le marché de Rouyn était loin, mais ne leur avait-on pas promis des routes, une nouvelle ligne de chemin de fer ?

Sans le savoir, ils prenaient l'aspect, le langage, l'état d'âme de leurs devanciers. Leurs corps épousaient les lignes maigres du pays et leurs visages, qu'ils ne rasaient plus que le dimanche, devenaient broussailleux aussi. Sous la visièrè du bonnet de poil, les yeux luisaient d'une énergie qui ne voulait pas se laisser vaincre, de calculs pour les semailles du printemps, de plaisir à évoquer des nourritures plantureuses, le fumet de la viande fraîche.

Ils étaient beaux à rencontrer sur la route déserte, où le froid qui suintait de la terre et de l'air glissait sur leur carapace. Ils faisaient penser aux racines des arbres chavirés sur la neige, calcinés jusqu'à l'âme, mais vivantes encore, plantant dans l'air leurs griffes qui ne pouvaient plus se retenir au sol. Ce n'était ni leur taille, ni leur poids qui les gênaient. Leurs corps bien proportionnés, aux flancs étroits, offraient le moins de prise possible aux éléments et leurs jambes dégagées dans les culottes serrées aux genoux les portaient sans fatigue sur les pistes à peine tracées. Ce n'étaient pas des créatures stagnantes, mais courantes, presque volantes, avec l'aile d'un bout de chanson dans la tête. Leurs mouvements étaient toute aisance et souplesse. Ils gardaient leur équilibre sur le verglas comme le marin garde le sien dans un coup de roulis. Eux naviguaient dans la neige qui venait mourir sur la route en vagues argentées et frémissantes avec le même soupir que la mer. Ils avaient beaucoup de parenté avec le marin, son besoin de changer de place, son goût du risque et de l'aventure. Leur patrie, c'était l'endroit où ils plantaient leur tente, allumaient leur feu et il y avait tout de suite une entente entre eux et la terre où ils campaient pour une nuit. Ils eussent pu porter sur leur épaule tout ce qu'ils possédaient. Ils ignoraient la hantise du bas de laine. Leurs préoccupations d'avenir ne s'étendaient pas au delà d'une saison : cela détériore moins un homme. Quand ils quittaient les lieux où ils avaient vécu quelques années, ils abandonnaient sur place une petite maison penchante qui grisonnait sous la pluie et une haute grange qui était comme un gigantesque ex-voto laissé en souvenir d'un effort héroïque. En les regardant venir de loin, on pensait à des chasseurs rouges au pas silencieux, à des colporteurs de chansons, à des vagabonds amoureux des chemins, à des bohèmes épris de grandes randonnées. Ils n'avaient rien du paysan qui a perdu le sommeil à écouter les rats ronger son blé dans son grenier.

Ils appartenaient plus au dehors qu'à leur maison. On devinait leur plaisir à être dans le bois, sondant les fourrés du regard, écoutant le cri d'un canard sauvage au-dessus de la rivière, levant les yeux vers l'horizon tapissé de bleu sombre en arrière de la forêt, et le soir vers les couchants rouges entre les arbres d'où montait l'étrange cri d'un engoulevent.

Si pauvres qu'ils fussent, ils avaient toujours quelque chose à donner d'eux, un encouragement à l'enfant qui revenait de l'école, muselé dans son cache-nez de laine et prenait le rang en tâchant d'emboîter ses pas dans les grosses empreintes déjà faites, un compliment aux jeunes filles, une parole vaillante à un inconnu qu'ils croisaient en route.

Ceux qui passaient à la porte étaient les bienvenus dans leur maison. Ils mettaient pour tous le même empressement à tirer la meilleure chaise près du poêle.

— Entrez donc vous abriter un peu. Y va mouiller ! On est en chaleur dans la maison.

Si c'était l'heure du repas, la femme ajoutait une assiette et on lui eût fait de la peine en refusant. Il y avait quelquefois du dessert.

— La voisine m'a donné un œuf, disait-elle. Je l'ai mis dans un gâteau pour que tout le monde en goûte.

Le soir, quand ils étaient réunis à deux ou trois familles pour la veillée, l'atmosphère était plaisante dans la petite maison tapissée d'écorce. À voir les hommes dans leur calme immobilité, les femmes berçant un enfant sur leurs genoux, les jeunes filles aussi silencieuses que des fleurs, on avait une impression de loisir et de repos. Ils avaient ce privilège des tribus errantes de trouver goût aux longues soirées inoccupées. C'était le moment où la terre tissait ses plus sûrs liens autour d'eux. Leur plus grande richesse était ce plaisir de se réunir pour jaser ensemble, et quand ils se taisaient, d'écouter le bois pousser au dehors son gémissement de bête blessée.

QUELQUES semaines s'étaient écoulées depuis la soirée des noces.

Quand elle entendait la clochette du cook aux heures des repas, Rose-Aimée courait à la fenêtre pour voir sortir du poste le commis Jauvin.

Une fois, elles furent invitées à souper toutes deux chez leurs voisins. Le curé était présent aussi. M. Rolland avait reçu d'un colon un morceau de chevreuil et l'occasion était bonne pour se réunir.

Rose-Aimée, intimidée par la présence de M. Marois, n'ouvrit pas la bouche. Personne ne faisait attention à elle, non qu'on la dédaignât, mais parce qu'elle était la plus jeune. Elle était placée au bas bout de la table, près de Tintin qui ne comptait pas non plus. Les autres racontaient des histoires de colons. S'il leur arrivait d'en rire, Rose-Aimée se sentait blessée. Elle se rappelait alors qu'elle était elle-même fille de colons. Le commis semblait s'être familiarisé avec l'entourage. Sans être loquace, il prenait part à la conversation et son visage se détendit deux ou trois fois jusqu'au sourire. L'administrateur mangeait en pensant à autre chose. Il était particulièrement préoccupé ce jour-là, au point d'en oublier, au grand désespoir du cook, le steak de chevreuil

flanqué d'un morceau d'omelette qu'il avait dans son assiette. Les coudes sur la table, les mains enfoncées dans les cheveux, il songeait.

M. le Curé faisait honneur au repas. Le commis Jauvin mangeait posément. Rose-Aimée remarqua son complet foncé, sa cravate, ses mains soignées. A plusieurs reprises, leurs regards se croisèrent, mais ceux du jeune homme ne révélaient rien. Est-ce qu'il avait vraiment oublié ce retour en traîneau, la main dans la main, serrés l'un contre l'autre ? Pour une fille de vingt ans, cela signifiait quelque chose. Elle avait cru qu'il allait le lendemain chercher l'occasion de la revoir. Et voilà que sa joie se refroidissait un peu plus chaque jour, qu'il ne lui restait de sa première aventure de cœur qu'un souvenir humilié. Elle éprouvait plus d'impatience que de chagrin à ne pas comprendre. L'attitude du commis la vexait et le plaisir qu'elle se promettait à ce souper en fut gâté.

Quelques jours plus tard, Mlle Bruchési invita les hommes à son tour. Pour l'occasion, elle sortit de ses valises un chemin de table et des napperons brodés par elle dans ses périodes de loisir à Québec. Elle prépara des cocktails aux fruits avec des ananas en conserve, couronnés de belles cerises confites. Rose-Aimée fourbit la théière et les couverts d'argent, mais le morceau de bœuf qu'elles avaient voulu faire rôtir d'après une recette du cook était abominablement coriace.

— Vous le surprenez d'abord dans une poêle bien chaude, avait-il dit gravement.

Cette fois encore, la pauvre Rose-Aimée n'eut guère de plaisir. On avait mis la table dans le petit bureau, et occupée à surveiller la cuisine, elle eut à peine le loisir de s'asseoir à sa place. Elle avait pourtant espéré que le commis remarquerait ses qualités de ménagère et lui en ferait compliment.

Tintin l'énerva par ses attentions. Quand il avait été lui chercher de l'eau, il ne savait plus s'en aller. Appuyé au chambranle de la porte, il demeurait à la regarder, en se contorsionnant pour masquer sa timidité, ou bien, la devinant de méchante humeur, il essayait de plaisanter.

C'est qu'elle commençait à trouver que la vie au village n'était pas exempte de soucis. Elle ne se croyait pas romanesque. Jamais elle n'avait entendu prononcer ce mot. Les filles de sa condition ne le sont guère. Elle avait été mise en contact très jeune avec la réalité. C'était une tête bien organisée qui attendait de la vie ce qu'il était légitime d'attendre: une situation indépendante et il n'y avait que le mariage qui pût la lui donner. Elle ne prononçait pas le mot amour, mais dans son idée amour et mariage allaient ensemble. Absorbée jusqu'à présent par le souci de remplacer sa mère dans la maison, elle avait dû repousser de son esprit tous projets d'avenir. Mais cette sujétion même l'avait préservée. Elle s'était formé, dans l'isolement, une personnalité. Elle ne devait rien à la fréquentation des autres. Depuis son arrivée à la Solitaire et surtout depuis son séjour chez la garde où elle se sentait regardée par les hommes, ses rêves prenaient corps. Elle venait d'avoir la preuve que sa présence n'était pas indispensable aux siens et rejetait à son insu le fardeau familial. Elle se voyait mariée, dans sa propre maison. Bien des femmes de la colonie n'étaient pas plus âgées qu'elle. Quoi de plus naturel que d'attribuer à son futur époux les traits de Jean Jauvin? Le mystère dont il s'entourait exerçait sur la jeune fille son prestige.

Et surtout, il y avait cette inoubliable soirée! Le commis restait dans son souvenir encadré d'obscurité bleuâtre et de neige mystique. Elle, qui ne se croyait pas romanesque, avait construit tout un roman durant le voyage en traîneau: elle fuyait la vie difficile, le quotidien si exigeant et si minable

qu'elle avait connu jusqu'ici. Elle s'en allait vers une destinée nouvelle, appuyée à cet inconnu surgi de la nuit. Ce n'était pas vers les villes qu'ils se sauvaient tous les deux. Rose-Aimée voulait bien de l'existence des pionniers, mais pour son propre compte. Elle brûlait même de prouver qu'elle était capable d'une belle réussite. Ses efforts avaient été jusqu'alors éparpillés au service des autres. Le pays désolé ne lui faisait pas peur, avec sa rivière grise. Jadis, l'Ottawa lui avait tenu lieu de tout, et de jouets et de robes et d'images sur le mur. Au lieu des distractions des filles de son âge, elle avait eu ses contemplations de la magique rivière qui avait laissé dans son sang un goût pour les sites les plus farouches. Jauvin lui était apparu aussi subitement qu'un canoé d'écorce franchissant les rapides. Son sentiment pour lui était né surtout de ce genre de circonstances qui impressionnaient son imagination.

Pourquoi ne paraissait-il jamais chez la garde ? Il accompagnait M. Rolland quand par hasard celui-ci avait affaire à elle dans la soirée; mais il ne lui arrivait jamais de venir seul chez ses voisines, pas même de se montrer sur le pas de la porte pour jaser un peu. Et pendant les absences de Mlle Bruchési il n'avait jamais cherché sous un prétexte ou un autre à venir la voir.

Elle faisait la moue, soupirait après sa maison du fond du bois, et l'insouciance de cœur qu'elle y avait connue. Elle n'allait pas continuer à jongler ainsi ! Il lui tardait que le printemps arrivât pour retourner chez son père.

ROSE-AIMÉE, voulez-vous prendre une marche? Nous irons jusque chez M. Ladouceur. Son voisin est venu prévenir qu'un des enfants est malade.

C'était un samedi après-midi. Anne finissait de mettre à jour son cahier de consultations et l'autre avait achevé son ouvrage dans la cuisine. La nappe était pliée et mise de côté, le prélat balayé, la vaisselle faite. Elle bourra le poêle, quoiqu'il fût déjà très chaud dans la maison et qu'elle fût obligée d'ouvrir de temps en temps la porte du bûcher pour rafraîchir la cuisine. Mais la garde aimait la grande chaleur.

D'ordinaire, Rose-Aimée partait le samedi chez elle. La première fois que Mlle Bruchési la trouva assise sur le bord de son lit en train de mettre ses gros souliers, annonçant tranquillement qu'elle partait, cette indépendance la surprit. Mais elle ne montra rien de sa contrariété. Rose-Aimée lui était précieuse et il valait mieux lui laisser le plus de liberté possible. Elle s'attachait à elle; elle aimait sa réserve, sa grâce de sauvageonne, sa délicatesse instinctive et lui pardonnait ses sautes d'humeur. Aux repas, elle s'était habituée à avoir vis-à-vis d'elle le beau visage. Elle se reposait sur sa force physique, et savait qu'elle pouvait compter sur son dévoue-

ment. Elle voyait en elle plutôt une compagne qu'une servante. Elles passaient ensemble les longues soirées d'hiver. Depuis la danse à l'hôtel, Johnny Blais, en qui Mlle Bruchési n'avait pourtant qu'une confiance restreinte, entraînait quelquefois après souper, pour voir s'il n'y avait pas un clou à planter, une porte à raboter. Elle avait dessiné au crayon sur la table de la cuisine un jeu de parchési et le colon faisait une partie avec Rose-Aimée pendant que la garde lisait près du feu *En attendant les ours*¹. En partant, il demandait un flacon de sirop pour le rhume dont il était friand. Il se trouvait bien dans l'atmosphère du poste. Rose-Aimée avait trop de tête pour se laisser faire la cour par Blais, un homme marié.

Ce samedi-là, elle était restée. Un grand remords la saisissait parfois de laisser seule Mlle Bruchési. Lorsqu'elle se réveillait la nuit, là-bas, chez le père, elle se croyait dans sa chambre du poste. Elle allait entendre une voix étouffée appeler de l'autre côté de la cloison:

— Rose-Aimée!... Le feu est éteint... Mes cruches vont sauter!

La petite garde passerait son kimono de soie, chausserait ses mules et claquant des dents essaierait de rallumer le poêle.

Tintin, ces derniers temps, venait la conduire chez elle avec les chiens de traîne de M. Rolland, et bien qu'elle prît un vif plaisir à la merveilleuse dégringolade à travers le bois, elle hésitait à accepter les politesses du jeune homme. Mme Millette commençait déjà à la taquiner à propos de son cavalier.

— M'voyez-vous attelé à c't agès-là? protestait Rose-Aimée.

1. Récits du Dr H. Grignon.

Cette fois, quand il se présenta à la porte avec son attelage, elle dit non d'un air décidé. Mais la journée lui semblait longue et elle fut contente de sortir.

Il faisait un brillant soleil. Elles marchèrent d'un pas vif. Anne Bruchési avait pris son kodak. Elle s'entendit interpellé par Odilon Le Rouge qui travaillait dans le bois au bord de la route.

— Vous voulez pas poser mon portrait pendant que j'abats un arbre, mam'zelle Bruchési ? Je serais bien content de l'envoyer à des amis de Trois-Rivières.

Anne y consentit. Mais l'opération fut plus longue qu'elle ne pensait. Odilon cherchait un arbre avantageux, et elles durent le suivre dans le bois.

— Voilà un fameux sapin ! finit-il par dire. Attendez, m'faut lui chercher un avenir.

Cela signifiait qu'il fallait décider du côté où il le ferait tomber.

Ils montraient tous un grand empressement à se faire photographier et disaient après coup avec une joie d'enfants :

— On vient de casser la vitre !

Il était trois heures. Les écoliers sortaient de l'école et se hâtaient, tout roides dans leurs vêtements serrés. Leur bande s'arrêta en passant à une maison du bord de la route, celle de M. Laliberté, qui venait de l'île d'Anticosti et était considéré comme un étranger. Deux fois par jour les enfants entraient là comme chez eux, traînant leurs semelles pleines de neige sur le brillant prélat, et assis jusque sur le bras des fauteuils de bois, tisonnaient le feu, menaient un tapage d'oisillons dégelés. Ils avaient choisi pour faire halte la maison la plus confortable et la mieux tenue de toute la colonie. Ils s'en allaient en oubliant de fermer la porte.

— Il faut bien qu'ils se chauffent ! disait M. Laliberté d'un air d'indulgence. On ne peut pas leur refuser ça.

Deux petits garçons de huit à neuf ans se détachèrent de la bande et continuèrent leur chemin, allongeant le pas comme des hommes, leurs bras ballant en cadence, leur sac d'écolier maintenu sur leur dos par des ficelles, leur tuque de laine rouge tirée sur les oreilles. Ils étaient chaussés de souliers trop grands troués au talon.

Elles reconnurent les enfants Beaumont, Delphin et Léodas, les voisins des Ladouceur, et les rattrapèrent pour faire route avec eux. Ils étaient de langue aussi bien pendue que de jambes alertes. Mlle Bruchési, peu curieuse de la vie des colons, ne posait jamais de questions. Mais les enfants se mirent à bavarder de leur plein gré. Quand l'un avait fini, l'autre recommençait.

— Papa, dit Delphin, a la plus belle terre de toutes ! On a jusqu'au lac. Y va s'bâtir une chaloupe c' printemps. On pêchera des truites.

— Y va s'bâtir aussi une maison à deux planchers, renchérit Léodas. Celle qu'on a est pas assez grande. On mettra les animaux dedans. On a déjà deux vieilles poules et un coq.

— Papa prend des lièvres tous les jours, plus de cent depuis qu'il est monté !

— On a cinq z'acres de défrichés. Personne n'a autant ! Ça va faire une grosse prime de défrichement l'année prochaine ! Nous on travaille su' la terre après l'école. On charrie des billots. Maman, elle s'met des vieilles culottes pour charrier les abattis.

— On va s'acheter deux chiens à Rouyn. On s'fera une traîne pour aller à l'école. Monsieur le Curé fait la classe aux grands pour leur apprendre la culture. Un colon a attrapé un petit ours vivant qu'il lui a donné. Il mange des biscuits dans sa main.

— Papa est courageux ben gros ! Y s'lève à cinq heures pour travailler. Maman aussi.

Les confidences défilaient tambour battant. Les deux jeunes filles riaient. Devant leurs exclamations, les lièvres, les poules, les acres se multiplièrent. Les yeux des enfants brillaient, le sang était prêt à sortir de leurs joues. Il semblait que la route désolée se mît à battre d'un pouls accéléré. C'était beau, des petits d'hommes lâchés dessus, faiblement défendus et sans méfiance. La neige criait sourdement de plaisir sous leurs souliers d'adultes. Le silence glacial se fendillait, becqueté par leurs voix aiguës.

Soudain, ils tournèrent à angle droit vers le bois. Le rang qu'ils étaient pour le moment seuls à occuper avec les Ladouceur n'existait que sur le plan de la colonisation et n'était indiqué que par les empreintes tracées par eux soir et matin.

Ils arrivèrent à un écriteau portant en grosses lettres fermement tracées : *Hormidas Beaumont*.

Delphin dit d'un ton d'homme :

— On est su' not' lot !

Un champ de neige d'une blancheur éblouissante, débarrassé de ses arbres, s'offrit aux regards. Il ne restait dessus que des souches déracinées coupées à hauteur d'homme. Complètement carbonisées mais intactes, luisantes, dressées sur le côté en éventails verticaux, elles semblaient des spécimens d'une étrange flore. Le feu de forêt en avait respecté le dessin, et elles offraient une exposition de fusains d'un relief saisissant sur la neige. Les images qu'elles évoquaient se pressaient dans le cerveau : géantes araignées, bois d'animaux préhistoriques, ancres marines qui demeuraient de vaisseaux engloutis. Le cirque blanc prenait l'apparence d'un grandiose ossuaire sur lequel brillait un soleil magnifique et vain.

Tout autour les abattis étaient dressés comme des meules de charbon de bois. On les ferait brûler quand le garde-feu le permettrait.

La maison apparut au milieu d'un taillis. Une femme vint sur le seuil, vêtue d'un gros chandail brun et de culottes de tweed, les vieilles culottes dont parlaient ses fils.

— Venez vous assir, garde. On n'a pas toujours du monde à qui causer.

Mlle Bruchési hésita.

— C'est que j'ai ma visite à faire chez M. Ladouceur, et la nuit va venir vite.

— Mon mari ira vous conduire. C'est voisin de chez nous.

Il était difficile de résister à son invitation. Mme Beaumont enleva le bonnet à gland qui couvrait ses cheveux taillés court.

— Me voilà bien grée ! Excusez-moi. Je charriais des billots avec mon mari et je viens de rentrer pour surveiller la cuite. C'est jour de boulangerie.

Elle était brune comme un chicot et avait un visage sain et content. De corps elle n'était guère plus grosse que ses garçons.

Tout était militairement rangé dans la maison éclairée par la lumière sévère qui passait entre les arbres. Une odeur de gros savon montait du plancher fraîchement lavé. Les fenêtres étaient sans rideaux et l'œil eût cherché en vain les humbles colifichets que l'on voyait dans les autres intérieurs. Tout ici était solide, pratique, essentiel. Les lits recouverts de couvertures grises s'alignaient militairement contre le mur du fond, dans la pénombre, en arrière du poêle, et la pièce n'était pas divisée. Elle donnait une sensation de vie primitive et reposante.

Les petits garçons ôtèrent leur capot d'école qu'ils accrochèrent au mur et enfilèrent une combinaison de travail. Puis, un morceau de pain chaud à la main, une hache sous le bras, ils dégringolèrent le sentier en pente qui s'enfonçait dans le bois. Personne ne cria après eux qu'ils allaient se faire mal.

M. Beaumont arriva sur les pas de sa femme, pour souffler un instant pendant qu'elle retirait les pains du four. Lui aussi avait un air énergique et satisfait. Il ne quittait pas sa femme des yeux. C'était son meilleur compagnon et son travail valait celui d'un homme à gages. Il confirma les déclarations de ses fils. Il avait confiance en sa terre et ne changerait son lot pour aucun autre. Le sien avait l'avantage d'être en bordure de la Baie Solitaire.

Ce nom prononcé par sa bouche prenait une importance mystérieuse. On imaginait une immense nappe blanche sur laquelle jamais aucun regard humain ne se posait, et que la forêt défendait jalousement.

— C'est bien loin d'ici ? Pourrait-on y aller ? demanda Rose-Aimée d'un air anxieux.

M. Beaumont fit un geste de la main dans la direction de la fenêtre.

— Pas plus d'un mille. Mais il est trop tard à c'te heure. Le chemin est méchant. Je ferai un bon trail avec les garçons quand le beau temps viendra.

Il fallut partir. Du seuil de la porte, on voyait sur la belle pâte intacte et lisse de la neige se répandre les ombres violettes, vertes et roses du couchant et la nature du Nord devenait d'une grandiose magnificence.

M. Beaumont sortit avec elles pour leur montrer le chemin.

— On dit que la misère commence à la colonie, dit la garde en songeant aux Ladouceur dont elle avait entendu parler.

— En effet, bien des hommes sont mal pris. Il y en a qui ont trop dépensé au début. Ils n'étaient plus habitués à avoir de l'argent entre les mains. D'autres n'ont jamais fait de culture. Le voisin a acheté un bœu. Le bœu est mort. Trop d'eau et trop de boue pour les bœus l'automne passé. Ceux qui ont des gagnes d'enfants ne pourront pas se tirer d'affaire. J'en connais qui vont aux veillées quasiment tous les soirs. Ça danse une partie de la nuit. L'ouvrage ne se fait pas de même. Il y a des familles qui n'ont plus rien. Nous autres, on ne se plaint pas. La femme a de la tête. Les garçons ont du goût pour la terre.

De l'extérieur, la maison Ladouceur ressemblait aux autres.

Au dedans, quand elles ouvrirent la porte, elles distinguèrent dans la faible lumière du jour tombant un grouillement d'enfants. Il y en avait qui jouaient par terre, sur le plancher barbouillé de charbon; d'autres se poursuivaient autour du poêle; un petit, le buste vêtu d'un tricot de laine, le reste du corps à l'air, tirait par la robe une femme occupée à peler des pommes de terre qu'elle laissait tomber dans une bassine de fer-blanc posée sur le feu. Tous les enfants étaient pieds nus. Près d'une fenêtre, un homme travaillait à une grosse cage de hart-rouge, et le plus grand des garçons le regardait faire avec attention.

En entendant ouvrir la porte, Mme Ladouceur saisit une culotte qui séchait sur une corde et prit le petit sur ses genoux. Elle leva vers Anne un regard surpris. Elle ne l'attendait plus à cette heure. Son expression était sombre et dure.

— Ah ! vous êtes la garde, dit-elle. Voilà trois mois que la fille n'a pas bougé de son lit.

Elle alluma la lampe et passa dans la pièce à côté. Sur un grabat, une petite fille de dix à douze ans était allongée sur le dos, toute vêtue. Ses larges yeux bruns se posèrent sans crainte sur la garde.

— Ça n'a pas de force, reprit la mère avec un chagrin acariâtre. La grosse nourriture ne passe plus. Elle a du mal dans le cou et la semaine passée une grosseur a commencé dans sa jambe.

« Tuberculose », pensa Anne Bruchési, en s'approchant pour examiner l'enfant.

— Il faudrait la faire transporter à Rouyn le plus tôt possible, dit-elle. Je vais en parler à M. Rolland. On s'occupera de tout. Cela ne vous coûtera rien. Il n'y a qu'à l'hôpital qu'on peut soigner votre fille.

Le visage de la mère s'assombrit encore davantage.

— Vous voulez me la tuer, je suppose ! cria-t-elle avec emportement. Envoyer une pauvre petite crevée à l'hôpital, par un temps de même, pour la faire geler ! Des milles et des milles ! Et si le char restait en route ! On est des colons, certain, mais c'est pas une raison de nous traiter pire que des animaux. C'est pas l'hôpital qui la guérira ! Elle a besoin de fortifiants et si M. Rolland ne veut pas signer pour des cannes de lait, j'écirai au Gouvernement.

Comme elle élevait de plus en plus la voix, le mari entra.

— Faites pas attention, mam'zelle Bruchési. Elle a la tête quasiment perdue à voir sa fille dans cet état-là. Mais je lui apporte un bon remède, moé !

Il cachait derrière son dos quelque chose qu'il voulait que l'enfant fût la première à voir. Il s'approcha du lit et souleva au bout de ses mains la cage qu'il achevait tout à l'heure dans la cuisine. Il y avait dedans deux gros oiseaux d'un rouge brillant avec le bout des ailes bleu, gonflés de vie, l'air ensommeillé dans la chaleur de la maison.

La petite les regarda, le visage émerveillé.

— Tu vois, c'est des pétards ! murmura le père d'un ton caressant. Elphège les a attrapés, et moi je t'ai fait une cage.

— C'est donc ça que j'entendais piailler dans la cuisine, dit faiblement l'enfant.

Le père planta un clou dans le mur, de l'autre côté du lit, et y suspendit la cage de façon qu'elle pût les voir sans fatigue.

Elle ne les quittait pas des yeux.

— Des pétards ! dit-elle une fois encore.

Elphège, appuyé au chambranle de la porte, assistait au contentement de sa sœur.

— Elle a toujours aimé les oiseaux, dit la mère, radoucie, en accompagnant la garde jusqu'au seuil.

Pendant ce temps, l'aînée des filles avait achevé de peler les patates du souper. En passant, la mère se pencha sur la bassine :

— T'en as mis beaucoup trop ! cria-t-elle. En même temps, elle regardait le tas d'épluchures tombées à terre, comme si elle se fût demandé quel parti on pourrait en tirer. Elle ne grondait pas, elle n'avait dans les yeux que de la consternation.

Le mot de misère n'avait pas été prononcé.

QUAND elles sortirent du bois, la route leur parut claire encore par contraste. Le rouleau à neige passa devant elles, primitive machine de bois neuf et luisant qui prenait la largeur du chemin et tournait lentement, tirée par un vieux cheval. Le conducteur marchait à côté, le col de son makinaw relevé jusqu'aux oreilles, laissant voir une face débonnaire rougie par le froid et qui semblait y prendre plaisir. Il leur sourit au passage.

— Un beau temps frisé ! dit-il en levant les yeux vers l'horizon où le soleil couchant se consumait en flammèches rouges.

Trois jeunes filles revenant du village apparurent. Elles avaient fait toilette pour cette occasion et leurs silhouettes qui se détachaient sur le ciel verdâtre étonnaient par leur modernisme. Mais elles serraient de froid leurs épaules dans leurs manteaux minces au col de fourrure et leurs hauts talons vacillaient dans les ornières gelées.

Elles s'arrêtèrent à la vue de la garde. Le conducteur du rouleau immobilisa son attelage et tous se rapprochèrent en un groupe compact, de la même couleur que le bois brûlé, réduits à des taches d'ombre sur la route.

— Tiens, c'est vous Noëlla ! dit la garde en reconnaissant une des jeunes filles.

Ce nom tintait agréablement à l'oreille en ces lieux. Celle qui le portait était d'aspect gracieux, avec un visage délicat bleui de froid. Elle avait un petit chapeau collé sur l'oreille comme le voulait la mode.

— Comment va le rhume, Noëlla ?

— Pas beaucoup mieux, mademoiselle Bruchési. Il faut attendre le beau temps.

Elles exprimèrent toutes les trois leur déception de n'avoir rien eu à la malle.

— C'est d' valeur ! Vous avez vu M. le curé ?

Leur visage s'éclaira :

— Oui, nous avons eu des chocolats. Et regardez ce qu'il nous a donné pour les mioches.

Elles tirèrent de leurs poches des toupies de fer-blanc et des balles colorées de celluloid.

— Il n'avait pas oublié que les enfants de notre rang n'avaient rien eu pour Noël. Après on est allé dire bonjour à M. Rolland. Paraît qu'on attend un arrivage de familles la semaine prochaine. Ils vont en arracher en route ! On dit que ça ne passe plus du côté de Rémigny.

— Et pour trouver le désert au bout ! soupira Noëlla.

— On s'habitue à tout, répliqua la garde.

Elles se séparèrent. Noëlla se retourna pour crier une dernière nouvelle :

— On nous a dit au poste que M. Lachance va revenir. Le commis Jauvin est parti hier.

Anne ne trouva rien à répondre. La nouvelle la surprit. Tout événement était d'importance à la colonie et elle éprouvait un froissement pénible de n'avoir pas été mise la première au courant de celui-ci. Elle rattrapa sa compagne qui marchait vite comme si elle n'avait rien entendu, et tenait le col de son manteau croisé sur sa bouche.

— C'est drôle que M. Jauvin soit parti sans rien dire ! fit remarquer la garde.

N'obtenant pas de réponse, elle crut que la jeune fille évitait de parler à cause du froid.

En rentrant, Rose-Aimée alluma la grosse lampe à réflecteur du bureau, puis alla machinalement jeter un coup d'œil au poêle. Sans ôter son manteau, rejetant son chapeau en arrière, elle rapporta du bûcher une brassée de bois, remplit la bouilloire d'eau pour le thé, mit à gestes fébriles le couvert. Alors, elle alla prendre sous le lit de sa chambre ses gros souliers.

Elle n'avait qu'une idée : fuir, se sentir enveloppée par la solitude du bois. Il faisait noir en vérité et en temps ordinaire, elle eût tremblé de le traverser seule, surtout qu'après la chapelle, il fallait passer devant un sinistre petit cabanon surmonté d'une croix qu'on appelait le Charnier. C'était là qu'on déposait les morts, en attendant le printemps. Chaque fois, elle pensait à la petite Malcolm, dont le père avait apporté lui-même la tombe¹...

Mais ce soir, elle oubliait ses terreurs. Il fallait partir, moins pour être parmi les siens que pour se terrer dans sa propre maison, dans sa chambre dont elle tirerait le rideau. Ils seraient surpris de son arrivée tardive, mais n'y trouveraient rien d'étrange. S'ils étaient couchés, elle tâcherait de se glisser jusqu'à son lit sans les réveiller.

Au milieu de ses réflexions, elle entendit Mlle Bruchési qui, tout en remuant des fioles dans le bureau, s'adressait à elle.

— M. Ladouceur viendra demain matin. Je serai peut-être partie. Vous lui donnerez le sirop pour sa fille. Dites-lui que c'est une demi-dose pour les enfants. C'est écrit dessus,

1. Le cercueil.

mais ils m'ont l'air bien niaiseux, dans cette maison-là. Il faut qu'on s'écrase à leur expliquer les remèdes !

Rose abandonna le lacet de cuir sur lequel elle tirait furieusement et se redressa au bord de son lit.

Elle croyait Mlle Bruchési dans sa chambre et avait l'intention de dire au passage :

— Je m'en vas chez nous ! Je serai de retour demain matin.

Il fallait traverser le bureau pour sortir, se trouver face à face avec la garde dont elle redoutait le regard, donner une explication. Mieux valait rester.

Elle ôta sans bruit ses souliers.

La soirée se passa comme à l'ordinaire. La garde se laissa absorber par un casse-tête chinois qu'une dame de la ville lui avait envoyé pour les enfants, et elle pria Rose-Aimée qui n'aimait pas coudre de consolider les boutons de sa veste de cuir. De temps en temps, elles échangeaient quelques paroles d'une voix paisible. Anne Bruchési veillait par habitude assez tard et Rose-Aimée aussi, à cause du feu à entretenir. A onze heures, elle alla barrer la porte de la maison. Le nom du commis n'avait pas été prononcé, à son soulagement. Le poste voisin, si proche, lui causait une blessure physique. Ainsi, il était parti sans même lui dire adieu ! La vérité se faisait jour maintenant : elle n'avait jamais compté pour lui ! S'il avait eu des galanteries au retour de la danse, c'est que cela se passait toujours ainsi. Le commis Jauvin ne valait pas mieux que les autres et elle était bien folle de s'être cassé la tête à cause de lui. Il avait sans doute sa blonde à Noranda d'où il venait. Son départ mettait fin à l'incertitude où elle se débattait depuis des semaines. De la colère se mêlait à son humiliation.

Mais quand elle se trouva allongée dans son lit, les yeux grand ouverts sur la petite fenêtre par laquelle elle avait

souvent guetté ses allées et venues, elle ne sentit plus que du chagrin. Elle ne pleurait pas, car à travers la mince cloison, Mlle Bruchési eût pu l'entendre. Elle appuya son front au mur qui la séparait du poste. Et il n'y avait que silence là où hier encore elle croyait entendre une respiration d'homme.

P ARFOIS Mlle Bruchési l'envoyait porter des médicaments. Une des premières maisons qu'elle passait en route était celle des Racine. On entendait de loin les petites filles étudier à voix haute leurs leçons. La mère qui avait fait l'école dans sa jeunesse les instruisait elle-même. Les trois petites s'asseyaient près de la fenêtre, à la table si lourde qu'elle paraissait plantée dans la terre, et chacune à son tour se levait pour réciter sa grammaire et son catéchisme. Mme Racine n'en perdait pas un mot, tout en frottant le plancher ou en savonnant le linge. Les deux petits garçons, voyant leur mère occupée, en profitaient pour faire quelque sottise. C'est ainsi qu'ils avaient arraché à leur hauteur, derrière son dos, la mousse qui calfatait les murs.

Quand elle voyait passer la fille Trépanier, elle entr'ouvrait la porte pour qu'elle entrât si elle en avait envie, et restait un instant dans l'entre-bâillement, avec son corps mince, son étroit visage de la couleur d'un bouleau écorcé, traversé par de pâles yeux bleus. Elle ne disait rien, bornant à ce geste son devoir d'hospitalité. Elle recevait peu de visites des voisines, étant trop occupée pour perdre son temps en bavardages. Ses filles lui ressemblaient physiquement. Elles avaient l'air de princesses élevées dans l'ombre des bois. Leurs

noms étaient faits pour elles: Obéline, Précile et Lorette. Le plus petit des garçons s'appelait Silvio.

C'étaient des gens ambitieux. Ils représentaient les bourgeois parmi les colons. Les fillettes portaient des robes écosaises et de beaux bas clairs tirés sur leurs jambes fines. On voyait à la main brune de Mme Racine briller son alliance d'or. Le dimanche, il y avait une nappe sur la table. En tous temps, il fallait que les enfants disent merci chaque fois qu'on leur passait quelque chose. M. Racine exigeait que Silvio, qui avait cinq ans, apprit à se servir d'une fourchette, une fourchette de grande personne qu'il regardait d'un air de ressentiment. Il essayait de la cacher sous le bord de son assiette et le père lui tapait sur les doigts.

Ces gens-là étaient censés avoir des avances en argent. Mme Racine avait apporté de la ville un baril de pommes d'hiver que les autres mères enviaient pour leurs enfants. On disait qu'ils buvaient du vrai café le matin. Dans l'armoire de cuisine qu'avait faite M. Racine, les confitures, les concombres sucrés étaient alignés. Ils méritaient de réussir. On ne voyait pas souvent M. Racine à la maison dans la journée. Il y avait beaucoup de besogne pour un seul homme sur le lot.

De temps en temps, un colon venait le trouver pour se faire arracher une dent, car il partageait avec M. Marois les fonctions de dentiste bénévole. Une fois soulagé, le patient aimait à se reposer un peu dans la forte berceuse où l'opération avait eu lieu, et il tâchait de mettre la conversation sur des questions municipales ou des problèmes de colonisation, sur lesquels M. Racine était mieux renseigné que la plupart. Sitôt la paroisse constituée, il serait sans doute nommé marguillier. Ils intimidaient Rose-Aimée qui continuait son chemin sans s'arrêter.

Après eux venaient les Lorrain qui avaient une fille infirme et un petit garçon au cou entortillé d'un linge. La gaieté était chez eux un trait de famille. Elle voyait Mme Lorrain derrière sa fenêtre, en train d'arroser une rangée de vieilles boîtes de conserves remplies de terre où elle avait semé des graines de tomates, des pépins de pommes, des noyaux de pêche.

— Ça pousse ! lui criait-elle en riant.

Rose-Aimée ne voyait rien. Mme Lorrain grattait la terre, délicatement, du bout de l'ongle, et l'invitait à regarder de plus près. Elle penchait au-dessus de ses plantations un visage baigné de soleil et d'espoir. Elle avait gardé, à cinquante ans passés, un rire de jeune fille. Elle témoignait de l'amitié à Rose-Aimée et avait toujours quelque chose à lui donner à emporter : un bocal de petits oignons au vinaigre, un pot de confitures de bluets¹.

Celle-ci se plaisait en sa compagnie. L'intérieur des Lorrain rappelait la ville. Plus chanceux que la plupart, ils avaient apporté avec eux tout leur mobilier, y compris le moulin à coudre. Couturière de métier, Mme Lorrain avait la tête pleine d'histoires sur ses anciennes clientes, qu'elle racontait d'une voix très haute, car elle était sourde. Elle parlait à Rose-Aimée visage à visage, d'un air d'intimité. Assise près d'une table vernie qu'on avait envie de toucher, car on ne voyait que du bois rude ailleurs, elle faisait le geste, tout en parlant, de poser les mains à plat dessus, comme si elle y étendait des étoffes. Il y avait sur la machine une retaille de soie éclatante qu'elle déployait là pour le plaisir d'en voir chatoyer la couleur. Plaquant ses deux mains sur les hanches de Rose, elle la faisait tourner devant elle, admirant ses formes élancées et rêvant de lui confectionner une robe.

1. Myrtilles.

La petite infirme à la taille contrefaite la regardait sans envie, de ses yeux habitués à admirer les autres. Elle vivait avec l'espoir de devenir un jour grande et droite. On l'avait soignée une année à l'hôpital Shriner à Montréal, rempli d'enfants comme elle; mais les parents n'avaient pas voulu la laisser après eux. Elle se voyait encore là-bas, sur la terrasse donnant sur la montagne, couchée dans son lit à couverture rouge. Il y avait toujours du soleil sur la neige à Montréal qui est une ville d'exception. Du moins, c'est le souvenir qu'il laisse à ceux qui l'ont quitté. A côté du sien, d'autres lits semblables, toute une rangée, avec des enfants pépiançant dans le plein air, une garde allant et venant, après laquelle ils criaient: « Nurse! » pareille à une grande poupée de porcelaine rose, de jeunes docteurs en habits blancs, nu-tête sous la neige, qui passaient chaque matin au pied de son lit et lui tiraient les orteils en l'appelant « Frenchie ». On lui avait mis avant de partir un corset de plâtre qu'elle gardait nuit et jour. Mais voilà: elle s'était gonflée au régime de la soupe aux pois! L'appareil lui faisait mal. Il eût fallu retourner à l'hôpital pour qu'on le lui changeât. Où trouver l'argent pour les chars? Mme Lorrain voulait enlever l'instrument de torture. Mais la petite s'y opposait farouchement. Il fallait le garder pour devenir droite!

Il y avait toujours du monde chez Mme Lorrain dont l'optimisme faisait du bien. Parce qu'elle portait une robe au lieu d'un tablier de ménagère, elle donnait l'impression d'être du matin au soir en attente de visites. Sa voix haute était une invitation à entrer. Ce qui faisait gémir les autres l'amusait.

— Nous, disait-elle, non sans quelque malice à l'adresse d'une administration économe, on a bien rencontré nos affaires ce mois-ci. On a encore droit à 15 centins de marchandise au magasin!

On voyait souvent chez elle Mme Pélerin qui habitait le lot en arrière, dans les bas-fonds. Son mari était cet ancien accordeur de pianos qui avait éveillé la curiosité du missionnaire. Ils avaient une bande d'enfants, qui paraissaient rarement à la messe ou à l'école, faute de vêtements convenables. On ne distinguait plus les filles des garçons tant les loques dont ils étaient vêtus se ressemblaient. Leur maison se cachait, comme honteuse, à l'autre bout de leur terre. Si par hasard quelqu'un s'égarait jusque-là, ils venaient tous sur le seuil et la mère tirait derrière elle la porte pour qu'on ne pût voir l'intérieur. Ils formaient un cercle autour de l'étranger, levant vers lui leurs visages maigres et contents, leurs yeux curieux, qui ne connaissaient aucune servilité. Les filles avaient la tête rasée. L'aînée, portant une culotte de garçon déchirée aux genoux, tenait dans ses bras le bébé entortillé dans une couverture grise. La mère essayait de détourner d'eux l'attention. Elle montrait le pauvre terrain écrasé sous les broussailles que le dégel transformerait en marécage :

— On va avoir une belle propriété ! Mon mari aime la culture. Il est absent pour le moment. On voudrait s'acheter une vache, à cause des enfants. Il est parti faire une tournée du côté de Laverlochère pour ramasser un peu d'argent. Il espère trouver des pianos à accorder dans les fermes.

Il devait revenir trois semaines plus tard, sans l'argent de la vache, mais portant dans un sac quelques volailles vivantes.

Mme Pélerin aimait venir passer l'après-midi chez les Lorrain. Si elle arrivait de bonne heure et que la vaisselle ne fût pas faite, elle allait prendre sur le poêle la bassine et se mettait à l'ouvrage comme dans sa maison, y apportant le soin de la ménagère la plus méticuleuse. Elle gardait son manteau pour qu'on ne vît point ce qu'elle avait dessous, et s'il entraient quelqu'un, elle portait la main à son col pour s'assurer qu'il était bien boutonné. On ne lui offrait rien,

sachant qu'elle n'accepterait rien. Mais elle consentait à emporter une cuillerée de miel au fond d'une tasse pour le bébé qui avait mal à la gorge.

On voyait à ses manières qu'elle avait connu une autre situation. Les femmes qui la trouvaient si souvent chez les Lorrain ne pouvaient s'empêcher de penser à la tribu affamée laissée seule à la maison.

Affamée ? Le terme eût surpris Mme Pélerin. Il y avait encore, Dieu merci, une poche de fèves à peine entamée pour attendre le retour du père, et si ses enfants n'étaient pas mis comme des princes, le bois ne manquait pas pour chauffer le camp !

On disait que M. Pélerin était un homme bon comme le bon pain. Il faut des gens comme les Pélerin sur la terre, qui font de la pauvreté une grâce. Merveilleuse faculté d'oubli ! Mme Pélerin jasait, les mains au chaud dans l'eau savonneuse — il n'y avait plus de savon chez elle — et quand elle avait fini, elle allait accrocher la bassine à sa place au soleil contre la façade, se berçait près du poêle, jouissait de cet intérieur ordonné, discutait la forme d'une robe avec Mme Lorrain et s'en retournait avant que la noirceur ne rendît tout à fait impossible le sentier défoncé qui conduisait à sa maison. Elle souriait en songeant aux graines de fleurs que sa voisine lui avait promises pour le printemps.

C'EST fut le mois de mars; la température se radoucit tout à coup et on aurait pu croire le printemps venu. On était heureux des jours plus longs. Il y avait quelque chose qui vous forçait à lever la tête vers le couchant où se prolongeait la lumière et un souffle d'espérance gonflait le cœur. Des changements constants quoique à peine perceptibles se produisaient dans le ciel qui par-dessous ses grisailles laissait paraître des bleus, des roses et des mauves délicats et chantants.

Mais les gens se méfiaient:

— Quand mars arrive comme un agneau, disaient-ils, il s'en va comme un lion!

En effet, il y eut vers la fin de violentes tempêtes. Un vent écumant secouait la cime des arbres. Chaque maisonnette était un îlot battu par la neige. La circulation dans le bois devint pénible. Aux accalmies, les gens étaient pressés de mettre le nez dehors pour échanger leurs réflexions avec le voisin. Il fallait aussi aller au village pour les provisions, et quand ils se rencontraient dans le rang, courbés sous les paquetons, ils redressaient le cou pour se saluer, de voix qui faisaient vibrer le cristal de l'air. Ceux qui possédaient un bœuf hésitaient à se servir de l'animal affaibli par l'hiver, nourri d'un foin parcimonieux.

Et brusquement les tempêtes cessèrent. Le soleil devint plus chaud dans le ciel d'un bleu intense au-dessus des bois dont l'aspect désolé fut plus frappant. Une joie miséricordieuse s'infiltra dans les cœurs. Le jour, la neige commença à fondre. Des fissures se formaient dans les sentes où ruisselait une eau limpide que la terre n'absorbait pas assez vite et qui émiettait d'un murmure puéril l'énorme silence. Les rangs disparurent sous les mares. Les femmes ne pouvaient plus venir à la messe que chaussées de bottes d'hommes. Elles enviaient celles qui demeuraient près de la route nationale.

Les colons venaient presque chaque jour au poste voir si on allait faire une distribution de graines de semence. Mais ça n'arrivait pas vite.

Le pays perdait avec la neige sa plus belle parure. Le sol montrait ses blessures. On eût dit qu'il avait subi un tremblement de terre. Des arbres écroulés s'enlisaient à demi dans une boue grisâtre. D'autres n'étaient plus qu'une colonne vertébrale calcinée qui tenait debout par miracle. Des taillis entiers qu'on avait sciés à hauteur d'homme émergeaient tout noirs des marécages, donnant une impression de champs funèbres d'un grandiose réalisme.

Les hommes examinaient avec une certaine inquiétude la terre inconnue qui lentement se dégageait. Ils en ramassaient de grosses poignées qu'ils pétrissaient au creux de leur main et la plupart concluaient avec plaisir qu'il y avait plus de terre forte que d'argileuse.

Tout le monde était dehors maintenant. Le père et les fils se mettaient ensemble, s'attelaient à une chaîne pour tirer sur les souches les plus résistantes. Les femmes bêchaient le sol devant les maisons et formaient de petits tertres où elles allaient bientôt transplanter les plants de choux qui poussaient dans des caissettes de terre à l'abri des fenêtres. Elles avaient renoncé aux fleurs dont elles parlaient, les yeux

brillants, quelques mois plus tôt. Les enfants arrachaient les cailloux.

L'herbe commença à verdoyer au bord des fossés. On éprouvait un plaisir aigu à la regarder frissonner au vent. Les autos apparurent plus nombreuses sur la route qui présentait par endroits de molles bouffissures appelées « ventres-de-bœuf » par où elle se purgeait de son gel. Un jour, on vit passer un camion qui venait de Guérin, avec pour seul occupant un magnifique étalon noir et luisant, d'une superbe de roi fainéant. Il semblait défier les écriteaux que le Ministère de la Voirie avait fait planter aux mauvais endroits: *Dégel, Véhicules lourds interdits*. Des équipes de cultivateurs arrivèrent des paroisses voisines pour travailler à la route. Les colons envièrent leur maigre salaire, sans pourtant leur témoigner de ressentiment: il fallait bien que tout le monde vive!

Le long hiver laissait les êtres déprimés. M. Rolland dormait mal. Il lui arrivait de regretter son existence paisible de propriétaire terrien à Notre-Dame sur-le-Lac, au milieu des siens, de s'être laissé reprendre par le Nord. La colonie pesait lourdement sur les épaules d'un homme.

Pour Anne, le rôle de garde à la Solitaire perdait sa nouveauté. Elle n'en voyait plus que l'écrasante fatigue. Elle s'aigrissait contre les colons; la patience finissait par lui manquer devant leurs plaintes.

— Ils sont bien chiâlleux! disait Rose-Aimée quand ils venaient en troupe au poste de secours, après la messe.

La garde commençait à redouter que les bureaux ne se plaignissent des frais occasionnés par les malades et se mit à ménager les médicaments. A présent que le temps était beau, quelques-uns profitaient d'une auto de passage pour aller jusqu'à Rouyn. L'un se fit arracher une dent chez le dentiste; un autre commanda une paire de lunettes chez

l'opticien; la note fut envoyée à l'administrateur. Un colon qu'elle n'avait pas reconnu malade alla de lui-même à l'hôpital. Qu'on se passât ainsi de son autorité la vexait. Elle en montra de l'humeur. Beaucoup ne reconnaissaient plus leur garde, ou se désintéressaient d'elle parce qu'ils savaient que son stage allait finir à la colonie.

Sa remplaçante, Mlle La Salle, arriva le jour de Pâques, plus tôt qu'on ne l'attendait, pour que Mlle Bruchési la mît au courant du service avant son départ.

Rose-Aimée annonça qu'elle retournait chez elle. Ce n'était pas sans ressentiment qu'elle voyait une étrangère s'installer à sa place au petit poste. Anne Bruchési ne chercha pas à la retenir. En réalité, la maison était bien petite pour les loger toutes les trois. Mais elle constatait avec tristesse que les Trépanier disparaissaient l'un après l'autre de sa vie. On voyait de moins en moins Jerry au village. Depuis que la route s'améliorait, c'était le plus souvent l'auto de M. Roland qui transportait les malades à l'hôpital. Et les gens du bois prenaient l'habitude de venir la chercher « en chiens » ou « en bœu ». Les travaux de la terre pressaient: Jerry se louait aux uns ou aux autres avec son cheval et Alec restait aider le père.

Quand elle rencontrait Jerry le dimanche, il la saluait avec le même sourire qu'autrefois, la même gentillesse. Mais elle voyait bien que leurs voyages nocturnes côte à côte, auxquels elle ne pouvait songer sans que le sang ne lui reflût au cœur, n'avaient pas marqué dans son souvenir. Il n'y avait que des sentiments de passage chez ces errants. Ils profitaient de ce que le présent leur offrait d'aimable. Jerry vivait au jour le jour dans la vie sentimentale comme dans la vie matérielle. Il lui arrivait de crier, d'un ton de plaisanterie qui faisait mal:

— Hé ! mademoiselle Anne, on a toujours peur en passant sur les creeks ?

Ces paroles faisaient revivre instantanément le bois endormi, et au milieu d'un monde figé, la chaude présence de Jerry, son rire, son épaule, leurs genoux serrés sous la couverture trouée. Ces souvenirs seraient les meilleurs de sa vie. Elle qui ne croyait pas au bonheur en aurait eu quelques moments.

Et voilà que Rose s'en allait aussi... Anne promet de venir passer quelques jours chez les Trépanier avant son départ, puisqu'elle aurait maintenant plus de loisirs.

Rose-Aimée prit le chemin du bois. Un souffle tiède courait à la surface de la campagne. Au loin, entre les arbres, luisaient les eaux du lac Barrière, débarrassé de ses glaces. Les portes des maisons qu'elle passait étaient ouvertes pour respirer l'air pur.

A la fenêtre d'Odilon Le Rouge, elle vit le petit André, un bambin de deux ans, vêtu de bleu, l'air d'un fragile pantin avec ses jambes un peu courbes, son pâle visage mangé par des yeux trop grands, qui regardait une vache attachée dehors parmi les broussailles. La vache poussait de temps en temps des meuglements de détresse. En arrière, Mme Le Rouge soutenait l'enfant et son visage lymphatique révélait entre les mèches pendantes de ses cheveux une nostalgie mêlée de ressentiment. C'était donc cela, le printemps à la Solitaire, songeait-elle, ce sol boueux et raviné, ces arbres qui refusaient de reprendre vie, et le même cercle d'isolement refermé sur les êtres... un mari qui parlait beaucoup et travaillait peu. Une nouvelle idée à lui, l'achat de la vache ! Il avait mis deux jours à l'amener de Guérin et qui sait si la bête survivrait au voyage ? Déjà, l'automne dernier, il avait voulu acheter un bœuf en communauté avec des voisins et le bœuf avait crevé de misère. Il parlait maintenant d'avoir un cheval !

Odilon sortit d'un taillis. C'était un petit homme brun, sec et nerveux, discutailleur, la cervelle toujours fermentant de quelque projet, l'homme le plus complaisant du monde si on savait le prendre. Ses yeux brillaient de la joie de son acquisition.

— Que dites-vous de ma vache, mam'zelle Trépanier ? J'ai cru qu'il faudrait la porter en route, la maudite ! Une fameuse trotte de Guérin icitte. J'avais peur de la maganer. A présent, y a pas d'soin ! Elle va profiter, avec une bonne petite écurie et bientôt de l'herbe à volonté.

Ils insistèrent tous les deux pour qu'elle entrât.

— Venez donc vous asseoir. Décapotez-vous ! Prenez la berçante.

L'intérieur était d'une grande propreté et le petit enfant en jersey bleu pouvait se rouler sur le plancher lavé à la brosse. Un rayon de soleil tombait sur une étoffe claire dans laquelle Mme Le Rouge se taillait une blouse.

Sa maison intéressait Odilon beaucoup plus que sa terre. Il se découvrait un talent de menuisier et montrait avec orgueil le coffre qu'il avait fait pour mettre le bois, le traîneau pour le petit. Il était en train de construire une niche à écu-reuil qu'il placerait au sommet du grand mélèze qui ombrageait l'habitation.

Ces êtres étaient à la fois élémentaires et imaginatifs, se donnant tout entiers au projet du moment.

Mme Odilon retrouva son rire en compagnie de Rose-Aimée. Il faudrait voisiner. Maintenant que le petit avait sa traîne, elle pourrait l'emmener avec elle. Quoiqu'elle ne fût guère sorteuse, elle allait quelquefois voir Mme Millette mère qui lui faisait goûter de son vin de merises.

Les meuglements de la vache leur arrivèrent aux oreilles.

— Je ne comprends pas pourquoi elle devrait s'ennuyer chez nous, dit Odilon d'un accent presque indigné. J'ai acheté

à cause d'elle une poule qui couchait dans la même écurie à Guérin et qui lui tient compagnie.

La poule picorait en effet sur les pas de la vache.

Il haussa les épaules, reprit son sourire optimiste.

— Bah ! C'est comme ma femme, qui finira bien par s'habituer à la Solitaire.

Après que Rose-Aimée les eut quittés, elle entendit Odilon Le Rouge la héler. Elle le vit debout sur le seuil de sa maison qui faisait la moulinette avec son bras dans sa direction :

— J'ai pris un lièvre ! cria-t-il. Venez manger avec nous dimanche. Ma femme les arrange de première classe.

C'EST fut en elle le premier printemps dont elle eut conscience, qui correspondait à celui de la terre ruisselante et du ciel bleu. Jamais Rose-Aimée n'avait éprouvé au cœur cette sensation de floraison nouvelle, d'allégresse sans cause, de jeunesse qui commençait enfin à s'épancher. Avant d'avoir vécu au petit poste, elle n'avait connu que la vie de la ferme. Ses pensées n'allaient pas plus loin que le toit, la porte ou la fenêtre; ses préoccupations ne débordaient pas du cadre de la journée. A présent, le souffle du monde avait passé sur elle et la soulevait. Partie enfant de la maison de son père, elle y revenait avec un cœur averti. Ayant repris son équilibre, elle songeait sans amertume à sa brève aventure avec Jean Jauvin et éprouvait le secret enivrement de pressentir l'amour.

Elle apportait plus de grâce dans ses rapports avec ses frères, plus de laisser-aller avec ses sœurs. Elle se montrait plus enfant pour cacher qu'elle était devenue femme. L'expression soucieuse qui vieillissait son visage s'effaçait. Tout l'avenir était au delà du quotidien, au delà du seuil de la porte. Elle aimait s'évader de la maison et prendre connaissance de la campagne restée si impénétrable au cours de l'hiver, qui se livrait peu à peu, s'étendait chaque jour, s'as-

souplissait, ouvrait ses barrières. Le printemps éclatait dans l'air plus vite que sur la terre.

À mesure qu'elle poussait ses découvertes au large du bois, elle sentait que s'agrandissait aussi son domaine intérieur. Tous les rêves, tous les sentiments, tous les êtres y avaient place. Les gens qu'elle avait connus au village se pressaient dans son souvenir et elle éprouvait une sorte d'effroi à se sentir brusquement environnée de tant de visages amis qu'elle ne pourrait jamais accorder à chacun son dû !

Anne Bruchési venait au premier plan. C'était moins à Mlle Bruchési garde-malade qu'elle pensait, qu'à Anne Bruchési tout court, avec son sourire tremblant, celle qui ne pouvait dissimuler son contentement de partir avec Jerry. Et elle allait au delà de ses traits extérieurs, cherchait à découvrir sa vraie personnalité. Elle n'arrivait à aucune conclusion positive. Pauvre Anne ! Un sentiment de pitié se mêlait à la tendresse qu'elle lui gardait. Elle eût voulu être à ses côtés pour la protéger. Elle prenait conscience de sa propre vigueur physique et aussi de la façon déterminée qu'elle avait d'entrer dans la vie.

Sans qu'elle s'en rendît compte, elle jugeait Anne Bruchési, devinait ce qui lui manquait en vrai courage et en force, en ampleur et netteté de sentiments. On pouvait être à la fois une garde-malade admirable et une âme ordinaire. Elle continuerait à se donner par principe, sans grand élan, à mener cette vie intérieure à l'étouffée, à se contenter de demi-secrets, de demi-certitudes vis-à-vis d'elle-même, de joies mesurées, de chagrins contenus, de soupirs qu'elle arrêtaient sur le chemin des larmes. Avec de tels besoins, qu'eût-elle fait de dons plus généreux de la vie ? Jerry avait vu juste en la comparant à une ombre.

Quant à elle, sa vie se ramifiait à celle des autres. Elle portait non seulement ses propres rêves, mais ceux de Jerry quand il traversait le bois en plumant une baguette, les coquetteries naissantes de Jeannette, les inventions romanesques de Régina. Elle

était tour à tour la belle, gourmande et bavarde Mme Millette, la gaie et bonne Mme Landry, la mélancolique Mme Le Rouge. Elle comprenait les airs de supériorité d'Alec, les fantaisies d'Odilon Le Rouge et jusqu'à la lueur de meurtre qui passait dans l'œil bleu de Donat quand sa femme plaçait sur la table la soupe graillonneuse qu'elle venait de préparer hâtivement, après avoir couru le rang toute l'après-dinée, de porte en porte.

Elle était moins clairvoyante quand il s'agissait de Jean Jauvin.

Un jour, en suivant le cours d'eau qui coulait devant la maison, elle s'aperçut qu'il menait à un bois de bouleaux fantastiques, aux fûts élancés, appuyant sur le ciel leurs ramures d'un gris d'argent. Le bois se refermait derrière elle à mesure qu'elle avançait. Le creek se desséchait par endroits et lui permettait de descendre dans son lit bordé de roches noires. C'était le seul moyen de pénétrer dans ce domaine d'arbres si serrés les uns contre les autres, dans une grave entente, qu'ils formaient un monde surnaturel, enfermant des secrets trop grands pour les hommes. Les troncs parallèles, jaillis à une même hauteur, surprenaient par leur discipline. C'étaient des colonnes qui soutenaient le ciel. Ils portaient du côté du nord des plaques d'une moisissure sombre qui attirait le regard comme l'eût fait une brûlure sur un visage. Ici régnait une ordonnance sacrée sur laquelle, en vraie fille des bois, elle essayait d'instinct de modeler son allure. La forêt éveillait dans ses veines de mystérieuses résonances. Elle posait presque craintivement le pied sur ce sol qu'elle foulait pour la première fois comme pour lui en demander permission. Il lui semblait que son cœur battait trop fort dans le silence.

Le creek sortit du bois de bouleaux pour aboutir à la Solitaire qui faisait un coude à cet endroit, contournant une pointe semée de rochers gris à fleur de sol. Là s'arrêtait le lot des Trépanier. Cette pointe offrait une grâce secrète, un refuge lumi-

neux et murmurant inconnu de tous. Cependant, Rose s'aperçut que les garçons avaient commencé à y travailler, avec l'ardeur aveugle et destructive des défricheurs. Un beau sapin avait été fraîchement coupé à ras de terre. Il avait disparu, sans doute emporté par l'eau. Des débris d'écorce jonchaient le sol et une poignante odeur flottait dans l'air. La rivière souffrait de son absence: à la place où son ombre se projetait sur elle, si vivante qu'elle semblait pousser dans l'eau, il n'y avait plus que le vide.

Elle s'allongea sur une roche tiède, face au ciel, et ne fit plus un mouvement, comme si elle fût venue là cacher un grand bonheur. La campagne enfin asséchée permettait ce plaisir de s'allonger ou de s'asseoir. Sous ses yeux, entre les chicots noirs, un petit arbuste était fleuri d'une façon miraculeuse. C'était un prunier sauvage, dont la mince quenouille jaillissait comme un rameau d'espérance dans la forêt brûlée. Il se balançait doucement et avait l'air par moments de se soulever. Elle finit par ne plus savoir si l'arbuste existait vraiment, ou si elle le voyait en rêve. Il possédait des milliers de regards purs qui faisaient douter de sa réalité. Il n'y avait pas de vent, et il ne se balançait ainsi que par sa propre volonté, pour lui laisser entendre quelque chose. Elle savait bien qu'il ne fallait pas se lever, pour qu'il continuât à la dominer de sa taille et à faire neiger sa blancheur dans ses yeux.

De l'endroit où elle était, elle apercevait la rivière, la douce, la triste, la silencieuse, condamnée pour toujours à ses eaux grises où les vagues formaient de fines cicatrices. Elle l'aimait ainsi. Les hommes l'avaient jadis appelée l'Ennuyante, voulant traduire par là son inexprimable mélancolie. Ou n'étaient-ce pas ces hommes qui ne l'avaient pas comprise qui méritaient d'être appelés des ennuyants? En tout cas ce nom lui donnait à elle de la personnalité. Combien de fois depuis le commencement du monde avait-elle vu tournoyer au-dessus d'elle les flammes de l'incendie et servi d'arche de salut aux

bêtes épouvantées de la forêt ? Elle représentait, malgré les apparences, l'élément le plus vivant dans la solitude, l'unique secours en cas d'un nouveau désastre. Rose-Aimée et elle se parlaient, échangeaient leurs deux regards d'un gris pareil, et la rêveuse se leva enfin pour venir tremper doucement ses mains dans les eaux limoneuses.

Est-ce qu'elle verrait un jour passer par là, sous les branches traînantes, dans un pauvre bateau de colon maladroitement taillé, un inconnu qui tournerait la tête de son côté ? Elle ne saurait trop si ce serait elle ou l'arbuste en fleurs qu'il regarderait.

Le jour tombait. Le couchant râtelait ses flammes horizontales qui crépitaient à la crête des arbres. Elle haussa tout son corps vers lui et tendit le plus possible son visage pour s'en rapprocher. Il semblait que quelqu'un allumât à l'horizon un feu dont elle s'efforçait de comprendre la signification.

Elle se gourmanda de rêveries dont elle n'avait pas l'habitude. Elle avait presque peur maintenant de reprendre le ravin assombri gardé par les gros rochers roulés en boule. Les bouleaux se serraient en une barrière dense et hostile à l'entrée d'un domaine défendu.

Soudain, elle tressaillit au bruit d'un vol lourd qui déchira le silence. Un héron sortit des marécages et parut flotter à la lisière du creek, laissant traîner derrière lui deux longues pattes obliques.

D'un vol large, paisible et flâneur, il lui montrait la route.

« Un héron bleu ! un héron bleu ! » chuchota Rose-Aimée, comme si elle eût prononcé le nom d'un amoureux.

LES trois frères Millette qui vivaient avec leur mère décidèrent de construire un bateau. Ils étaient pleins d'entrain et faisaient de la colonisation à leur fantaisie. Anciens mineurs, ce n'étaient pas les traditions qui les gênaient dans leur nouveau métier. Ils se mettaient au lit chaque soir avec quelque fraîche entreprise en tête. Malheureusement, leur santé ne leur permettait pas toujours de la mener à bien. Quand l'estomac les laissait en paix, c'était l'imagination qui les empêchait de dormir.

Le bateau fut un objet lourd et solide qui tenait du radeau plus que d'une chaloupe Verchère. Mais tel quel, ils en furent ravis. Une fois mis à l'eau, chacun revint furtivement à travers bois pour l'admirer. Dès le lendemain, ils firent faire une promenade à leur mère. Ils n'allèrent plus au village que par la rivière, et tout prétexte devenait bon pour s'y rendre. Les avirons étaient mal équarris, la barque de maniement difficile, et ils eussent plus vite fait la route à pied, mais ils ne l'avouaient pas.

Souvent, ils partaient ensemble, sous le regard indulgent de Mme Millette, malgré que l'ouvrage pressât sur leur terre. Quelquefois ils emmenaient avec eux leur belle-sœur, la femme de Donat, enchantée d'aller courir, et qu'ils aimaient pour sa gaieté,

ou prenaient en passant Mme Plante, leur sœur mariée, qui avait toujours besoin de voir la garde pour l'un ou l'autre de ses enfants.

Le dernier jour de mai, le second fils, Omer, partit seul avec les deux femmes. Celles-ci avaient reçu pour mission de ramener Mlle Bruchési. Les Millette et les Trépanier avaient combiné cela ensemble. Mme Donat promit qu'elle ne reviendrait pas sans elle, d'autant plus que c'était dans sa maison qu'elle devait coucher. Il y avait plus de place que chez les Trépanier. Elle installerait les enfants dans la cuisine et lui donnerait leur chambre.

Elles la trouvèrent dans le bureau, en train de faire l'inventaire de la pharmacie. La jeune remplaçante, appelée la nuit pour un accouchement, venait de rentrer.

Mme Donat ne lui laissa pas le temps de se remettre de sa surprise:

— On vient vous enlever ! cria-t-elle gaiement.

Anne ne se défendit pas. Elle était assez curieuse de voir la vie qu'on menait chez les Trépanier. Mais elle fut secrètement déçue en apercevant Omer dans le bateau et n'osa pas demander où était Jerry. Est-ce qu'il était parti ? Ces gens des bois avaient une façon silencieuse de disparaître du pays du jour au lendemain.

Il fallut remonter la rivière à contre-courant. On dérivait sur l'eau rapide jusqu'aux buissons d'aunes, de cormiers et de saules des bords. Le pauvre Omer avait assumé, avec pareil chargement, une tâche au-dessus de ses forces. Pourtant, le front couvert de sueur, il continuait de sourire d'une bouche pathétique, et son regard conservait sa gaieté. Mme Donat présentait au soleil son visage aux couleurs avivées par les premières chaleurs, et sous son poids l'arrière de la barque s'enfonçait dans l'eau. Il ne lui venait pas à l'idée de donner un coup de main à son beau-frère. Elle était occu-

pée à regarder à droite et à gauche les talles de framboisiers et de bluets qui poussaient aux endroits où la berge était plus haute.

— Il y aura bien du fruitage cet été ! dit-elle, d'une voix légère et rêveuse, qui faisait songer au balancement d'une branche en fleur.

En débarquant, ils durent prendre le bois que le dégel avait rendu marécageux par places. Les femmes s'étaient chaussées en prévision et Omer avait apporté une paire de bottes pour Mlle Bruchési.

Chez les Trépanier, Jeannette achevait de mettre le couvert, pendant que Rose-Aimée surveillait le four où cuisait la belle truite pêchée par Jerry la veille au petit lac Noir. Anne se débarrassa de son manteau, de ses bottes couvertes de glaise et l'on se mit à table.

Ils étaient tous d'une gaieté communicative, contents d'avoir *de la visite*, de l'occasion de mettre une nappe, de paraître à table lavés, peignés, luisants, de montrer que les colons connaissaient la civilité. Par la fenêtre carrée, on voyait dans l'ombre des sapins le creek taciturne aux eaux huileuses. De sa position sur son tertre, la petite maison tirait un air de souveraineté qui se communiquait à ses habitants.

Ils attendirent la nuit tombante pour traverser le creek et se rendre sur le coteau opposé où on avait érigé une croix aux bras chargés de guirlandes de verdure en célébration du mois de Marie. Chaque soir, ceux des terres voisines venaient à la prière. Ils étaient tous parents ou amis. Les hommes arrivaient tête nue, portant dans les bras leur plus jeune enfant. C'était Mme Plante qui récitait les litanies : avec sa bande d'enfants autour d'elle, on était sûr qu'elle ferait vite, et elle les disait d'une voix si bredouillante que personne n'y comprenait rien, mais on les connaissait par cœur.

Une pluie fine se mit à tomber, et tous, songeant aux semailles proches s'en réjouirent. Elle traversa aux épaules les chemises des hommes, les robes des femmes. Personne ne montra d'impatience: il fallait que les litanies fussent dites jusqu'au bout, surtout que c'était le dernier soir. Les voix humblement ferventes y répondaient. Autour d'eux, la terre brûlée, couverte de cicatrices, étrangement proche à cette heure, étrangement humaine, mêlait sa supplication à la leur:

— Seigneur, ayez pitié de nous !

Ils se joignirent aux Trépanier pour conduire Mlle Bruchési chez les Donat Millette.

On se sépara au pont qui enjambait le creek. Donat et sa femme coururent en avant pour allumer la lampe. Rose-Aimée, Anne, les fils Trépanier et Omer Millette s'assirent sur le bord du pont. La pluie avait cessé, laissant dans l'air une odeur de feuillages humides. Une grande douceur régnait sur le bois nocturne. Ils goûtèrent le contentement d'être ensemble, en parfaite amitié et dans une grande entente de jeunesse. C'était un plaisir de se sentir en sécurité sur ce pont robuste construit de leurs mains, qui fléchissait doucement vers le centre comme si les arbres pleins de sève et alignés côte à côte dont il était fait eussent cherché le contact de l'eau. L'ombre le recouvrait entièrement et les visages ne se voyaient plus. Ça et là des fumées bleues de feux d'abattis montaient tout droit dans la nuit tranquille. Ils évoquèrent les dangers d'incendie, toujours présents dans les esprits. La plus grande chance de salut, c'était le creek. Et à cause de cela, ils se penchèrent vers les eaux invisibles qu'ils douaient d'une puissance surnaturelle. En cas d'alerte, ils y plongeraient jusqu'à mi-corps, avec une couverture mouillée sur la tête et tâcheraient d'atteindre la Solitaire.

Ils devisèrent ensemble jusqu'à ce que parût la grande forme claire de Mme Donat. La chambre d'Anne Bruchési

était prête, une vraie chambre dont un rideau fermait l'embrasement de la porte. On avait cloué ce jour-là de la toile à fromage sur la fenêtre, car les premiers moustiques avaient fait leur apparition. Sur la table de toilette improvisée, Mme Donat avait mis un petit flacon d'odeur, un savon rose et un peigne dans son étui, tous objets qu'elle avait reçus de son mari au temps de leurs fiançailles. Une lampe placée contre le mur ayant comme socle un de ces champignons ligneux qu'on trouve sur le tronc des arbres, éclairait doucement la petite chambre.

UNE activité fébrile régnait parmi les défricheurs. Juin arrivait: il était grand temps d'ensemencer. Mais la plupart n'étaient pas prêts. Il n'y avait que deux charrues à la colonie. Il fallait labourer comme on pouvait la terrible terre. Certains lots, au dégel, ne montraient que de grandes roches plates qu'on ne réussirait jamais à enlever, même si on se tuait à la peine. C'est ainsi que les Paradis, ayant choisi le leur quand la neige le couvrait déjà, s'apercevaient avec désespoir qu'il n'était pas cultivable. Et pourtant ils s'y étaient attachés. Ces hauteurs boisées qui dominaient l'Opasética les avaient séduits. La vue s'étendait au loin sur un cercle de collines plantées de jeunes bois de trembles et de bouleaux qui commençaient à se couvrir d'une verdure argentée. Chez eux, on n'avait pas l'impression d'un monde resserré et morne. Leur maison était spacieuse, surmontée d'un étage réservé aux quatre filles. Elles y avaient bien droit, travaillant à la terre comme des hommes, abattant les arbres avec la même dextérité. On les voyait dehors en pantalons de travail, le visage préservé du soleil un grand chapeau de jonc.

Elles ne manquaient pas de rentrer à quatre heures, pour goûter. Les garçons se rapprochaient comme par hasard de

la maison et ne refusaient pas la tasse de thé qu'elles venaient leur mettre entre les mains. A présent qu'il faisait beau, ils s'asseyaient sur le bord de la galerie, les jambes pendantes, le dos appuyé à un montant, le regard perdu au loin parmi les arbres. Regard reposant de tous ces gens des bois qui ne voyaient les visages qu'à travers un voile de flottante nature. Ils prenaient le temps de fumer une pipe pendant que leurs folles de sœurs, toujours prêtes à la gaieté, entonnaient en chœur *Les Gars de la Marine*, d'une voix si forte et si précipitée qu'elles suffoquaient par moments, tout en rinçant les tasses et en mettant sur le feu l'eau de la soupe avant de reprendre la travail exaltant du dehors.

— Ça turlute pas mal ! disait le père avec indulgence.

Personne ne venait les déranger. Personne, à part le garde-feu, ne passait jamais à leur porte. Le rang qu'ils avaient ouvert eux-mêmes aboutissait à la maison. De l'autre côté, ils avaient tracé un trail qui dégringolait le versant boisé jusqu'à l'Opasética. Ils venaient d'acheter au garde-feu son vieux bateau, et depuis qu'ils le savaient là, au bord du lac, attaché à un cèdre flottant encore retenu à la rive par ses racines, ils regardaient l'Opasética d'un œil de propriétaires. Ils comptaient bâtir un quai de bois sur pilotis quand les travaux presseraient moins. C'était la terre qui passait la première. Il n'y avait qu'elle à occuper leurs conversations. Ils en parlaient comme d'une puissance insuffisamment connue à l'égard de laquelle il fallait se tenir sur ses gardes.

Chaque soir après souper, réunis sur la galerie pour prendre la fraîche, ils regardaient la surface défrichée, encadrée de jeunes trembles plumeux, et par les brèches, le panorama des Laurentides bleutées.

— Ça serait d'valeur, disait Paradis, d'être obligés de mouver d'icitte.

Les difficultés ne le décourageaient point.

— Mon père m'appelait son têtù de Breton, aimait-il à dire.

Ce fut lui qui trouva un remède à la situation.

La terre voisine était à prendre. Son éloignement rebutait les colons. Personne ne venait même l'examiner. Le père Paradis clignait de l'œil: ils étaient bien plus proches que d'autres du village puisqu'ils avaient un chemin d'eau! Plus tard, avec un moteur à leur chaloupe, ils pourraient y être en une couple d'heures.

Cette fois, il ne se trompait point: le lot qui s'étendait sur le versant sud de leur colline était de bonne terre. Toute la famille allait l'examiner le dimanche.

— Bonne pour le grain, disaient les fils.

— Bonne pour tout! tranchait le père. Je vous réponds que les patates, les pois bien cuisants pousseront là en orgueil.

Or, l'aîné des fils était en âge de prendre une terre à son nom. M. Paradis irait demander à M. Rolland d'arranger l'affaire. Ils la travailleraient entre eux et continueraient à vivre ensemble. Ainsi, ils n'auraient pas à abandonner leur maison, une des mieux construites du pays, faite pour durer cent ans!

La plupart montraient la ténacité, sinon l'enthousiasme des Paradis. On voyait des familles entières joindre leurs efforts pour venir à bout d'une souche résistante, des femmes manier à deux le godendard. Ceux qui avaient des chiens les attelaient aux abattis, à la joie des enfants chargés de les guider.

Une des plus acharnées à la besogne était Mme Sanscartier, dont le lot dominait la route nationale. A présent que ses hommes avaient dégagé le terrain autour de la maison, elle se chargeait du reste et les laissait continuer plus loin leur travail de bûcherons. Elle était dehors du matin au soir, labourant la terre à la pelle comme si elle eût voulu la désos-

ser, arrachant cailloux et racines. Si un passant lui adressait la parole, elle n'avait pas le temps de répondre, tout juste celui de détendre, dans un sourire machinal et douloureux, ses lèvres gercées par l'air sur ses dents d'un blanc de craie. Elle passait sur son front un coin du sac de toile brune qui lui servait de tablier. Ses enfants étaient éparpillés autour d'elle, en vêtements couleur de terre, le dernier-né couché dans la vieille caisse de savon où il prospérait au soleil; le plus grand s'échappait, attiré par la rivière bouillonnante qui passait au pied de leur lot, et debout sur un rocher au milieu du courant, il pêchait, une ligne à la main. Il avait quelquefois la chance de prendre un poisson et criait à sa mère:

— J'en ai poigné un !

Et du haut de la butte elle répondait:

— Viens t'en à présent ! Y a un bout de terre à effar-
docher.

Ceux qui manquaient de vocation eussent aussi préféré, comme le fils Sanscartier, la pêche à la culture. Ils avaient perdu leurs illusions du début. Ouvrir une terre était décidément plus dur que n'importe quelle entreprise au monde. Même le métier de mineur leur paraissait enviable. Une fois au bout de leurs six cents piastres, ils ne cherchaient plus qu'à s'en aller: dans les villes, on les nourrirait. Ils venaient au poste demander à se faire rapatrier avec leur famille.

— Faut pas prendre de remarques sur nous, monsieur Rolland ! y a rien à faire contre la maladie ! Donnez-nous un billet pour qu'on ait le soutien à Montréal.

L'administrateur calculait que vingt-cinq pour cent des colons ne resteraient pas. Il avait hâte d'en être débarrassé. Ceux-là créaient un esprit de révolte ou de découragement autour d'eux. Réunis autour de la cache, ils palabraient, faisant le procès du Gouvernement qui les avait amenés, à force de promesses, jusqu'à ces terres perdues, pour les y abandonner.

Ceux qui ne disaient rien étaient les plus terribles à voir, avec leurs joues creuses qu'ils ne rasaient plus mordues par la faim, et leurs yeux pleins de désespoir enfoncés dans les orbites.

Les rancunes couvaient contre M. Rolland. Ils le rendaient responsable de leur faillite. S'ils ne pouvaient obtenir de quoi manger au magasin, c'était sa faute. En vain essayait-il de leur faire comprendre qu'il n'était pas en son pouvoir de forcer la main aux marchands, lesquels affirmaient qu'ils se ruinaient dans l'entreprise.

L'abbé Marois gardait son calme. Son influence était apaisante. Avec lui, il fallait agir, non crier.

— Je n'aime pas les faiseurs de brou ! leur disait-il dans leur langage.

Le dimanche, face à face avec eux dans l'humble chapelle, il savait trouver les paroles qu'ils avaient besoin d'entendre.

— Ce qu'il dit est bien soulevant ! était leur commentaire à la sortie.

Mais il devait être victime de son dévouement. Il contracta à la fin de l'hiver une pneumonie dont il se remit mal, dans l'état de surmenage où il était, et il fut obligé de partir pour Ville-Marie.

On envoya à sa place un prêtre jeune et autoritaire, d'un tempérament vif, qui ne sut pas s'y prendre. Pour mâter l'effervescence, il crut bon d'employer la méthode forte. Il n'avait eu affaire jusque-là qu'aux hommes des chantiers. Il ne se doutait pas qu'ici se trouvaient en présence toutes sortes d'éléments. On se répétait mot pour mot les paroles qu'il avait prononcées un dimanche, en guise de sermon :

— De quoi vous plaignez-vous ? Vous étiez tous de la Saint-Vincent de Paul ! Vous creviez de faim ! Et vous allez encore crever de faim si vous ne vous aidez pas ! Je vous avais

demandé du bois pour chauffer l'église. J'en ai reçu quarante-six cordes. Et puis un de vous est venu me dire des bêtises. Les bêtises, je ne les prends pas ! Il peut rester à la porte, celui-là !

Plusieurs suivirent ce conseil. D'autres se retirèrent du cercle agricole que le curé dirigeait et fondèrent celui des Colons-Unis. Les femmes s'indignaient :

— Pourquoi nous rappelle-t-il notre misère ? Nous la connaissons assez ! Il y a d'autres sujets de sermons ! Mieux vaudrait nous parler de notre religion.

Mme Dagenais, qui était d'un esprit délicat et sensible, disait sans acrimonie :

— C'est le spirituel qui nous manque le plus.

Il avait pourtant de bons côtés, le nouveau curé. Mais il peut y avoir autant d'incompréhension entre deux hommes dans le désert qu'entre les multitudes des villes.

Quand Mme Millette mère passait devant chez lui pour aller au village, il tapait au carreau :

— Tenez, emportez ça pour vos garçons. Ça leur fera du bien. Et il allait prendre dans son garde-manger les deux œufs qu'il s'était procurés avec peine.

Il grimpait sur la butte, en arrière du presbytère, pour appeler une des fillettes Deschamps, dont la mère était de santé délicate.

— Voilà pour ta maman, disait-il, d'un ton brusque, en lui mettant entre les mains la chopine de lait qu'on lui avait envoyée de l'hôtel.

Chaque dimanche, il plaidait la cause des plus déshérités :

— La fille à Blaise Poirier va entrer à l'hôpital. Les moyens sont courts, il apparaît, et ceux qui pourront l'aider seront les bienvenus.

Malheureusement, il était arrivé à la colonie avec l'idée qu'il allait avoir affaire à de fortes têtes.

— Il faut qu'ils cèdent ! disait-il. Ou bien ils n'ont qu'à s'en aller ! On n'a jamais fait de colonisation sans les missionnaires.

Lorsqu'il avait eu un conflit avec les uns ou les autres, il était d'un abord difficile.

— Venez pas me bâdrer ! criait-il à ceux qui réclamaient leurs lettres.

A l'église, sa nervosité se voyait ce jour-là à la façon dont il secouait par l'épaule l'enfant qui répondait la messe et se trompait quelquefois en agitant à contre-temps sa claquette.

M. Rolland multipliait les rapports pressants au Ministère pour que de nouveaux crédits fussent votés. La construction d'une route nouvelle entre Rouyn et Ville-Marie était décidée depuis une année. Qu'attendait-on pour y employer les colons ?

Le mécontentement se propageait sourdement dans certains rangs, ainsi que le feu couve dans la forêt avant d'éclater. Quand il n'y a plus d'huile de lampe pour éclairer le petit camp au fond du bois, et que la grosse noirceur tombe, on n'y nourrit pas des idées de douceur. Le rang de Hull en particulier se trouvait plutôt mal pris. Les gens de par là ne venaient jamais au poste. Ils s'approvisionnaient à la cache de Montbaillard, sur la route de Rouyn. Une fois par semaine, M. Rolland s'y rendait avec un commis, et se tenait à la disposition de ceux qui voulaient le voir.

Ce 1er juin, un groupe d'hommes qui n'avaient pu obtenir ni farine, ni graisse l'attendaient, assis au soleil, sur un tas de planches chaviré au bord de la route. Un camion de patates de semence était annoncé. Ça remplacerait le pain en attendant. Tant pis pour la semence ! Il fallait d'abord manger.

Leur figure ne disait rien de bon et leurs yeux avaient un regard mauvais sous la visière de la casquette. De temps en temps, un d'eux haussait les épaules, crachait par terre, recom-

cençait le procès du Gouvernement. D'autres s'en prenaient ouvertement à Jo Rolland.

— Ah ! il croit qu'il va passer député. Il ne trouvera pas un homme pour voter pour lui !

— Il se garnit les poches avec l'argent des colons !

— Qu'il vienne encore faire la bouche en cœur et nous parler de patience !

Le grand Retty, assis sur un billot, son vieux chapeau cabossé tiré sur ses yeux pour les garantir de l'étrincelant soleil, les mains nouées autour d'un genou, faisait plus de tapage que les autres.

— Je m'en vas mener le diable, que la couverture de la cache en lèvera !

Il n'y avait que les chiens couchés près de leur petit chariot à montrer de la patience.

Une femme criait d'une voix enrouée, avec des gestes de meneuse. Il était difficile de reconnaître dans cette créature amaigrée, à la robe noire en loques, la joyeuse Mme Simard.

— On va mourir, bien sûr, si on se laisse faire ! Mes enfants n'ont pas mangé une gueulée depuis qu'on a fini le pain qu'un voisin nous a donné la semaine passée. Mon aîné est parti à pied avec Hector Parent pour trouver de l'ouvrage à Hull. Ils espèrent « jumper le freight »¹ en route. Qu'y viennent parler à mon mari de travailler la terre ! Y tient pas d'bout' ! Ça n'a pas de génie, de l'avoir envoyé su' une terre, un homme qu'est crevé² comme lui.

Le pauvre Simard, assis sur son billot, inoffensif, les genoux au menton, essayait de sourire, gêné qu'on révélât ses misères. Il se rappelait avec quel soin il avait caché son état au moment de l'enquête. Il eût voulu que sa femme se calmât, mais il filait

1. Sauter dans un train de marchandises.

2. Atteint de hernie.

doux devant elle. C'était une excellente mère, et sa bouche tremblait quand elle parlait des privations de ses enfants.

Raymond Deschênes attendait comme les autres. Son visage d'adolescent aux yeux jadis si francs et éveillés avait vieilli et portait une expression presque méchante.

La petite Mme Lagacé arriva pieds nus, ses bottes de caoutchouc à la main. C'était trop fatigant à traîner ! Elle avait laissé son mari de garde à la maison. Son expression à elle n'avait pas varié, et exprimait le même mécontentement maussade. Elle fit chorus avec Mme Simard.

— Je suis prête à mourir de langueur icitte ! Et pas d'autres remèdes que du sel à médecine ! On nous a conté bien des choses, et pas un mot de vérité ! Ma vie est aussi chère que celle d'un Ministre. Ce n'est pas not' faute si on est malade !

Quelques colons se tenaient à l'écart, écoutant sans rien dire. Ils étaient venus dans l'espoir que des graines de semence seraient distribuées. Ils s'attardaient un peu, pour le plaisir de se rencontrer. M. Paradis était là, et Ovila Bouchard, le jeune marié de l'hiver dernier. M. Paradis l'examinait du coin de l'œil. Il se décida à lui adresser la parole, du ton traînant qu'ils prenaient tous quand ils voulaient savoir quelque chose.

— Écoute donc, Ovila. On dit que t'as envie de lâcher ta terre. Des histoires pareilles, moi je ne veux pas les croire, à moins qu'on me les conte de la bouche à l'oreille.

Bouchard eut un air gêné.

— Oh ! dit-il, les histoires vont vite dans ce pays-ci.

Le regard de Paradis insista.

— T'es pas satisfait de ta terre ?

— Moi ? Il n'y en a pas de plus belle ! Je ne l'aurais pas donnée pour un mille piastres. Mais c'est la femme. Elle s'ennuie. Elle était habituée à Québec où elle avait le bien-vivre. Ce n'est pas une existence pour une femme, le bois. Il ne passe personne sur la route. Personne à envisager toute la journée

quand je ne suis pas là. On est allé à une veillée cet hiver et elle n'a dansé qu'une fois.

— Alors, c'est la vérité ?

— Je ne suis pas encore bien décidé. Nous irons à Québec pour l'hiver. Rien à faire ici avec la neige. Au printemps prochain on verra. Mais j'aimerais mieux perdre ma terre que ma femme, vous comprenez, monsieur Paradis.

Le vieux colon hocha la tête. Ainsi, celui-là, un des meilleurs, désertait aussi. Par la faute d'une créature, comme toujours. L'image de ses filles lui traversa l'esprit. Avec elles rien à craindre.

Il hissa sur son épaule les provisions qu'il était venu chercher et s'éloigna, le dos courbé dans sa grosse chemise bleu foncé, rayée par les bretelles qui retenaient ses overalls, mais aussi alerte qu'un jeune homme.

Ce fut le signal de la débandade. M. Rolland ne viendrait pas aujourd'hui. Et il était inutile de chercher à rien obtenir du magasin. Avant de partir, Retty lança à l'adresse du commis qui travaillait à ses comptes, indifférent en apparence à ce qui se passait :

— Un de ces jours, on va défoncer ta boîte, mon maudit !

— Les hommes sont ben trop pitous pour ça ! s'exclama Mme Simard.

Sa réflexion les fit rire. Leur bonne humeur leur revenait. Au fond, ils désapprouvaient la violence de Retty. Si ses propos arrivaient jusqu'aux gazettes des villes, on en dirait de belles sur les « communiss » de la Solitaire !

Ils savaient bien qu'ils se montaient la tête les uns les autres. Il y avait un mauvais moment à passer jusqu'à la récolte, cette première récolte que la terre leur ferait attendre comme si elle eût voulu les mettre à l'épreuve.

Ils se dispersèrent dans différentes directions, en hâte, tout à fait calmés une fois dans la solitude du bois, redoutant les

reproches de la ménagère quand ils lui raconteraient ce qui venait de se passer.

Celle-ci, plus avisée que son homme, ne perdait pas son temps en discours. Elle avait sorti la poche de fèves et en faisait cuire avec un peu de mélasse. Il bougonnerait par habitude, mais il en dévorerait une pleine assiette **en arrivant.**

UN dimanche après la messe, la fille de Trépanier traversa le Pont-Rouge. La pensée de surprendre Anne Bruchési animait son visage. Chaque fois qu'elle revenait au poste, elle était reprise par son atmosphère d'intimité et éprouvait du chagrin à l'avoir quitté.

Elle se pencha sur le parapet qui bordait la rivière. Une grosse chaloupe à moteur arrivait. Elle vit M. Cartier, le garde-feu en chef, sauter à terre. Il l'aperçut aussi.

— Rose-Aimée ! Comme ça s'adonne ! Je t'emmène à mon camp avec Mlle Bruchési. Va vite la prévenir. Nous partons tout de suite.

Il n'y avait pas à hésiter. À la Solitaire, on ne perdait pas de temps à réfléchir quand une occasion de prendre du plaisir se présentait. Cela n'arrivait pas si souvent !

Les deux gardes étaient assises par terre, sur des coussins, près de la porte grande ouverte et regardaient la route d'un air d'ennui. Il n'y avait pas eu de visites de malades après la messe. Les gens se portaient mieux depuis que le beau temps était venu.

Mlle La Salle était seule en uniforme, étant de garde ce dimanche-là. Anne Bruchési portait la robe bleue qu'elle avait mise pour aller à la messe.

— Tiens, voilà Rose-Aimée ! s'écria-t-elle, et son visage s'éclaira.

Elle ne l'avait pas remarquée à l'église, car, arrivée en retard, la jeune fille était restée à la porte, au risque d'être brusquement invitée à entrer par le curé qui s'arrêtait parfois au cours de la messe pour adresser une observation à l'un ou à l'autre. Elle s'était tenue parmi les hommes qui préféraient suivre l'office du dehors à présent que le temps le permettait. Et puis, ils marquaient de cette façon leur indépendance. Cela ne les empêchait pas d'entendre tout ce qui se disait au moment du prêche.

— J'ai appris, avait dit ce dimanche-là le curé, qu'il se tient chez le dentiste de Rouyn un individu qui se charge de colorier les portraits. Des femmes sont allées le trouver. Et il y a besoin de pain pour les enfants... Faudrait leur donner les écrivains à celles-là !

À la sortie de la messe, les deux gardes avaient commenté l'information.

En voyant arriver Rose-Aimée, Mlle Bruchési se leva. Rose salua machinalement la nouvelle garde qui restait assise sur son coussin et la dévisageait avec curiosité.

— M. Cartier est arrivé avec sa chaloupe, dit Rose. Il va nous emmener nous deux à son camp.

Anne Bruchési remonta du bout de son index ses lunettes. Ses yeux brillèrent. Elle eut un sourire incertain.

— À son camp ? Mais je ne sais pas seulement où il se trouve ! Et quand est-ce qu'on reviendra ? On n'a même pas déjeuné, nous autres !

Elle consultait d'un regard indécis sa compagne. On voyait qu'elle mourait d'envie d'accepter la promenade.

— Il ne va pas rester à nous attendre, certain ! dit Rose-Aimée. Il faut se grouiller si on veut partir avec lui. Je vais faire des sandwiches pendant que vous cherchez vos affaires.

Et, passant dans la cuisine, elle ouvrit la boîte à pain, chercha le beurre et le fromage, point fâchée de montrer à Mlle La Salle qu'elle connaissait la maison aussi bien qu'elle.

Anne ne se défendait plus.

— Je m'en vas prendre mon manteau gris, murmura-t-elle.

— Vous aurez plus chaud avec le bleu, mademoiselle Bruchési. On sera à la fraîche sur l'eau si on revient tard.

M. Cartier était occupé à remplir le moteur d'essence. Il les aida à embarquer et elles s'assirent côte à côte, tournées vers lui.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, à la large face rouge sous sa casquette plate. Il avait une expression où la bonté dominait, et son allure était empreinte de calme. Le bateau fila sur la Solitaire dont les rives commençaient à révéler sourdement le printemps. Les arbres morts reculaient devant une végétation qui se levait du sol. Des buissons touffus laissaient traîner sur la rivière leurs branches, et les eaux avaient une coloration d'un vert trouble, roulant dans leurs plis une abondance d'herbes et de mousses. Au-dessus, le ciel était placide, comme s'il fût arrivé au luxe, à la splendeur, peut-être à l'horreur de l'inertie. Les jeunes filles ne disaient rien, attentives à surveiller les rives, troublées de se sentir entourées d'une solitude en comparaison de laquelle le village leur apparaissait comme une chaude ruche humaine. Solitude qui n'avait rien d'hostile, qui plongeait dans une atmosphère de rêve ceux qui avaient le privilège d'y être admis. Ces deux-là, si peu habituées aux loisirs de la promenade, goûtaient une détente de corps et d'esprit. Elles avaient l'impression d'être traitées en princesses par M. Cartier, quoiqu'il ne fît pas attention à elles, tout occupé qu'il était à guider le bateau dans les méandres.

Ils arrivèrent en vue d'une cabane à laquelle le temps donnait cette grisaille expressive que revêtent les cabanes dans les bois canadiens. Elle était occupée par une famille d'Indiens. Trois perches plantées en terre au bord de l'eau supportaient une marmite. Un chien dormait sur l'herbe. Par la porte entr'ouverte, on apercevait un berceau de toile suspendu par deux

fortes lanières de cuir à une poutre. Anne Bruchési ayant manifesté le désir de prendre une photo, ils débarquèrent.

Le mari et la femme, suivis des enfants, accoururent. Ils avaient tous de rondes figures bronzées, graves et paisibles, et montrèrent la plus grande docilité à se grouper selon les instructions de la garde. M. Cartier prit avec douceur le papouze dans ses bras et se plaça au milieu du groupe. Il n'y avait ni condescendance, ni ironie dans l'amitié qu'il leur témoignait. Il échangeait quelques mots en anglais, d'un ton cordial, avec le chef de famille. La femme, qui n'entendait que le cree, lui souriait d'un candide sourire qui découvrait ses dents blanches et les enfants ne se détournaient pas de lui. Ils connaissaient bien le garde-feu qui passait en bateau chaque semaine devant leur camp depuis le dégel et leur lançait un petit paquet de chewing-gum.

Une fois sur l'Opasética, la navigation devint plus aisée.

— Nous avons à présent vingt milles droit devant nous, dit M. Cartier avec soulagement.

Il se tourna de côté, pour ne pas les gêner dans leur contemplation, et son regard suivit le déroulement des rives boisées, que le printemps recouvrait d'une chapelure de feuilles vertes. Cet homme qui passait sa vie dans pareil cadre ne pouvait en rassasier sa vue. Ce simple avait une expression méditative devant l'inoubliable spectacle.

Chacun laissa flotter son rêve sous le ciel aux ailes déployées comme un grand épervier d'azur qui essayait de soulever le lac jusqu'à lui. Au loin, les montagnes voyageuses continuaient leurs longues foulées qui faisaient songer à celles des grands animaux de la forêt. Tout le paysage, allongé, nerveusement étiré, exprimait le désir. L'Opasética, malgré la splendeur de la journée, restait gris à la surface. Dans les profondeurs, l'œil finissait par distinguer des lueurs de bronze. Il demeurait

inquiet, labouré d'efforts sous le ciel qui avait atteint à la sérénité.

Les voyageurs découvraient ce ciel qui comblait tous leurs sens et les enivrait jusqu'à l'âme. On le sentait frémissant encore de la fantasmagorie des aurores boréales, occupé à attendre du dedans le miracle. Jamais ils n'avaient assisté à un tel spectacle. Et c'était moins encore par sa qualité que par sa quantité, par son déroulement fluvial, qu'il les frappait. Ciel nordique, aux nuages évocateurs de banquises éblouissantes, d'ours polaires, de prairies d'immortelles qu'il répandait sur la forêt brûlée. Par endroits, il présentait de longues stries grises, des assises de pierres destinées à bâtir un nouveau monde. Ils éprouvaient l'ivresse d'être entraînés à vive allure malgré l'inertie de leurs corps. Le lac se déroulait à la vitesse d'un poisson fabuleux aux nageoires duquel ils étaient accrochés. Ils devenaient des créatures formées des mêmes éléments que le paysage, et leurs faces avaient sous la peau tiédie par le soleil la fraîcheur des eaux et la sève des feuillages. De temps en temps, leurs regards se rencontraient, s'absorbaient largement l'un dans l'autre. Regards sans pesanteur, sans ombre, sans contrainte, qui n'avaient rien à se cacher, qui ne se recherchaient ni ne s'évitaient, mais qui, s'étant croisés, communiquaient entre eux mieux que par des paroles. Le chef voyait bien que ses passagères étaient sous l'envoûtement du paysage et il en tirait un orgueil personnel. Le visage de Rose-Aimée se tendait vers la forêt avec passion; celui d'Anne Bruchési témoignait une surprise voisine de l'écrasement. Peut-être était-elle simplement délivrée de n'avoir plus de malades devant elle.

— Je mourrais de peur ici toute seule ! cria-t-elle avec un frisson entre les épaules, en décochant son fragile sourire à M. Cartier.

Il ne comprit pas ses paroles que couvrait le bruit du moteur et il crut qu'elle exprimait le contentement d'être au milieu

d'une nature vivante dont elle n'avait plus l'habitude. Sans doute retrouvait-elle là le sens de la liberté. Il suffit que l'on prononce le mot de village, celui-ci se composât-il de quatre maisons, pour qu'on se sente cerné. Il lui sourit avec amitié. Pauvre petite fille de Québec perdue dans le Témiscamingue ! Il projetait depuis longtemps de lui donner cette journée de détente.

Le bateau obliqua à droite vers une baie tranquille à la courbe parfaite soulignée de sable fin. On distingua sur la rive un petit chalet vert au sommet duquel flottait l'Union Jack.

Un homme, grand, jeune, bronzé, botté jusqu'aux genoux, les mains à sa taille ceinturée de cuir, se tenait sur la grève, les regardant venir, et quand le moteur stoppa, il entra dans l'eau pour tirer la chaloupe sur le sable.

Rose-Aimée fut la première à sauter à terre d'un bond vigoureux. M. Cartier prit la garde dans ses bras et la porta jusqu'à la véranda de la maison. Il présenta le jeune homme : Bruno Shenick, son assistant.

Bruno Shenick salua en portant la main à son front, le regard ne révélant rien de ses impressions. Il les précéda dans la maison. Tous éprouvaient une faim dévorante. L'heure du repas était depuis longtemps passée. Ils s'assirent à la longue table de la cuisine et ce fut Bruno, à tournure de chef scout dans son uniforme kaki, qui servit le déjeuner qu'il venait de préparer : le brochet frit, les patates aqueuses, le maïs de conserve. M. Cartier garnit largement son assiette de pickles dont il y avait un plein bocal sur la table. Shenick se tenait debout près du poêle, les mains derrière le dos. Lui avait mangé à l'heure et n'avait plus qu'à veiller à leurs besoins. Rose-Aimée rougit quand il lui apporta une tasse de thé. Il y avait pour dessert du miel dont il remplit les soucoupes. Chacun allongea la main vers les petites cuillers d'étain plantées dans un vase de verre au milieu de la table, et se sentit chez soi.

Bruno la troublait par sa maîtrise, par son calme, par sa force d'homme qui avait toujours vécu dans le bois. Il était beau à regarder avec son corps élancé et dur, sa face bronzée, ses cheveux noirs et lisses qu'un coup de vent avait rebroussés jusque sur ses yeux quand il se tenait au bord du lac, sa bouche volontaire, si séduisante quand elle souriait. Canadien-français aux trois quarts, malgré son nom bizarre qu'il devait peut-être à une lointaine ascendance indienne.

C'était un garçon déterminé. Il remplissait cet été les fonctions d'assistant garde-feu parce qu'il s'était trouvé dans la région au moment où M. Cartier cherchait quelqu'un et lui avait offert le poste. À vingt-huit ans, son expérience des bois était grande. Il ne serait jamais embarrassé pour gagner sa vie. Il gardait dans ses métiers successifs son air d'indépendance. On le demandait partout, comme garde dans les clubs de chasse, comme guide pour accompagner les chasseurs. Pendant l'été, il faisait à l'occasion le service de la malle autour des lacs. L'hiver, au moment des fêtes sur la glace, à Québec, on le voyait arriver par le Saint-Laurent avec ses chiens de traîne. Son nom était familier parmi les bushmen¹ de la province. L'an dernier, il avait guidé des chasseurs américains dans un voyage de centaines de milles à travers la forêt, de Maniwaki au grand lac Victoria. La sorte d'aventures pour lesquelles il était né ! Il savait tout faire : conduire un motor-boat, un camion, un hydroplane, dont il connaissait intimement les mécaniques ; sauter en canoé des rapides qui eussent fait hésiter les plus braves. Tous les genres de pêche et de chasse lui étaient familiers. Il pouvait dépecer l'orignal, boucaner le chevreuil, fabriquer un appât spécial pour les pièges à renards. Il connaissait des remèdes contre les coupures, les brûlures et les piqures, la fièvre et les rhumatismes. Avec lui on était chez soi dans la forêt. Et il était avec ses

1. Gens qui par métier vivent dans les bois.

pairs parmi les hommes. Il lui fallait changer de site, de fonctions et de compagnons à chaque saison. Il était difficile de savoir ce qu'il pensait des femmes, ou même s'il y pensait. Il ne faisait pas de confidences à leur sujet et elles n'entraient point dans ses conversations.

Après le repas ils s'assirent sur la galerie, à l'ombre légère des épinettes rouges caressées du vent. M. Cartier mit sur son dos la pompe à incendie et montra aux jeunes filles comment on éteint un commencement de feu de forêt.

Puis ils se baignèrent. Bruno et Rose-Aimée plongèrent d'un radeau amarré à quelque distance et s'en allèrent à la nage contourner l'Ile du Sauvage qui formait au milieu du lac un impénétrable bouquet boisé. Il fut surpris de constater qu'elle nageait aussi bien que lui.

Ils décidèrent ensuite d'aller à travers bois à la rencontre du garde-feu de Montbaillard auquel M. Cartier avait donné rendez-vous. Rose-Aimée trouva dans le camp de quoi s'habiller pour la circonstance: un pull-over, des overalls et des bottes.

Anne Bruchési ne parlait plus de partir. Elle n'était plus maîtresse de son sort. Le village reculait dans sa mémoire. Jamais elle n'avait goûté ce plaisir quasi animal de s'ébattre librement en compagnie d'êtres sains.

Ils partirent à la file par la piste des gardes-feu. Shenick allait en tête. Le chemin était excellent par endroits, sec et feutré de mousse, presque impassable par d'autres. Pour Rose-Aimée, c'était un jeu de franchir les rochers, les arbres écroulés, les passages marécageux. Anne, entraînée à la marche par ses visites aux colons, suivait vaillamment en dépit de sa robe étroite et de ses chaussures de ville. Elle avait ôté ses bas de soie et ses jambes blanches et polies luisaient dans l'ombre des feuillages. M. Cartier venait le dernier.

Ils durent laisser les deux autres prendre de l'avance et finirent par les perdre de vue. Au bout de quelque temps,

ils trouvèrent devant eux une falaise rocheuse au sommet de laquelle ils aperçurent, debout côte à côte, Shenick et Rose-Aimée qui les mains aux hanches les regardaient venir. Ils étaient parfaitement immobiles, deux statues bronzées, qui avaient entre elles une curieuse ressemblance.

Anne Bruchési se laissa tomber par terre en confessant sa fatigue. M. Cartier la rassura: on allait revenir tranquillement au camp dès que les deux autres les auraient rejoints. Et sa voix à prononcer le mot *tranquillement* était presque paternelle. Ils assistèrent à leur descente périlleuse, le long d'une faille creusée dans le roc, luttant d'adresse, Rose-Aimée mettant ses pas dans les pas de Bruno. Il n'y avait entre eux qu'une longueur de bras et il était prêt à la retenir au cas où elle eût fait un faux mouvement.

M. Cartier, le visage levé en l'air, suivait avec un regard de connaisseur la performance de Rose-Aimée. Anne Bruchési vit ce regard. Un lourd découragement se mêla à sa lassitude.

Le jour était presque tombé quand ils arrivèrent au camp. Il ne pouvait être question de retourner à la colonie. Pareil voyage était impossible la nuit. D'ailleurs, M. Cartier avait eu dès le début l'intention de les garder jusqu'au lendemain. Les deux hommes avaient d'avance rangé militairement leurs cellules. Eux coucheraient dans les hamacs de la véranda. Tous tombaient de sommeil après les exploits de l'après-midi.

Rose-Aimée s'endormit tout de suite dans l'étroit lit de fer scellé à la muraille. Son visage était plus coloré que de coutume. Elle continuait dans son sommeil les tours de force de la journée, escaladait des montagnes, nageait avec un corps impondérable dans des eaux légères d'où elle voyait surgir à quelques brasses d'elle une tête brune aux sombres pommettes, aux yeux qui défiaient les siens.

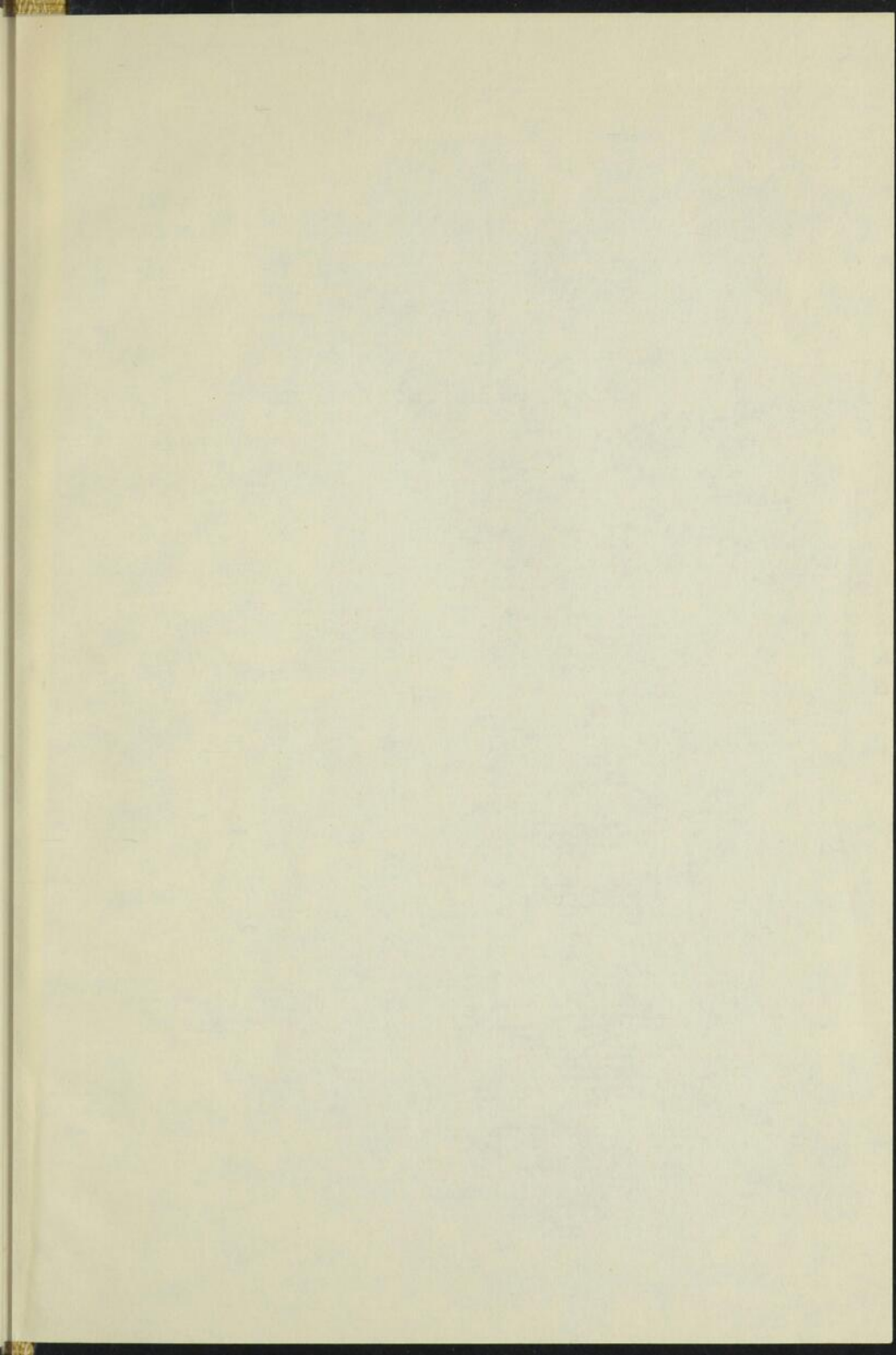
Anne Bruchési ne dormait pas. Elle songeait que dans quelques jours elle aurait quitté la Solitaire. Elle allait reprendre la vie mesurée de Québec, celle pour laquelle elle était faite. Cette journée était vraiment son adieu au Témiscamingue. Et de découvrir au dernier moment l'épanouissement intérieur, le bien-être physique qu'elle avait goûtés, le sentiment d'amitié sans réserve qui l'avait uni à ses compagnons, la remplissait de mélancolie.

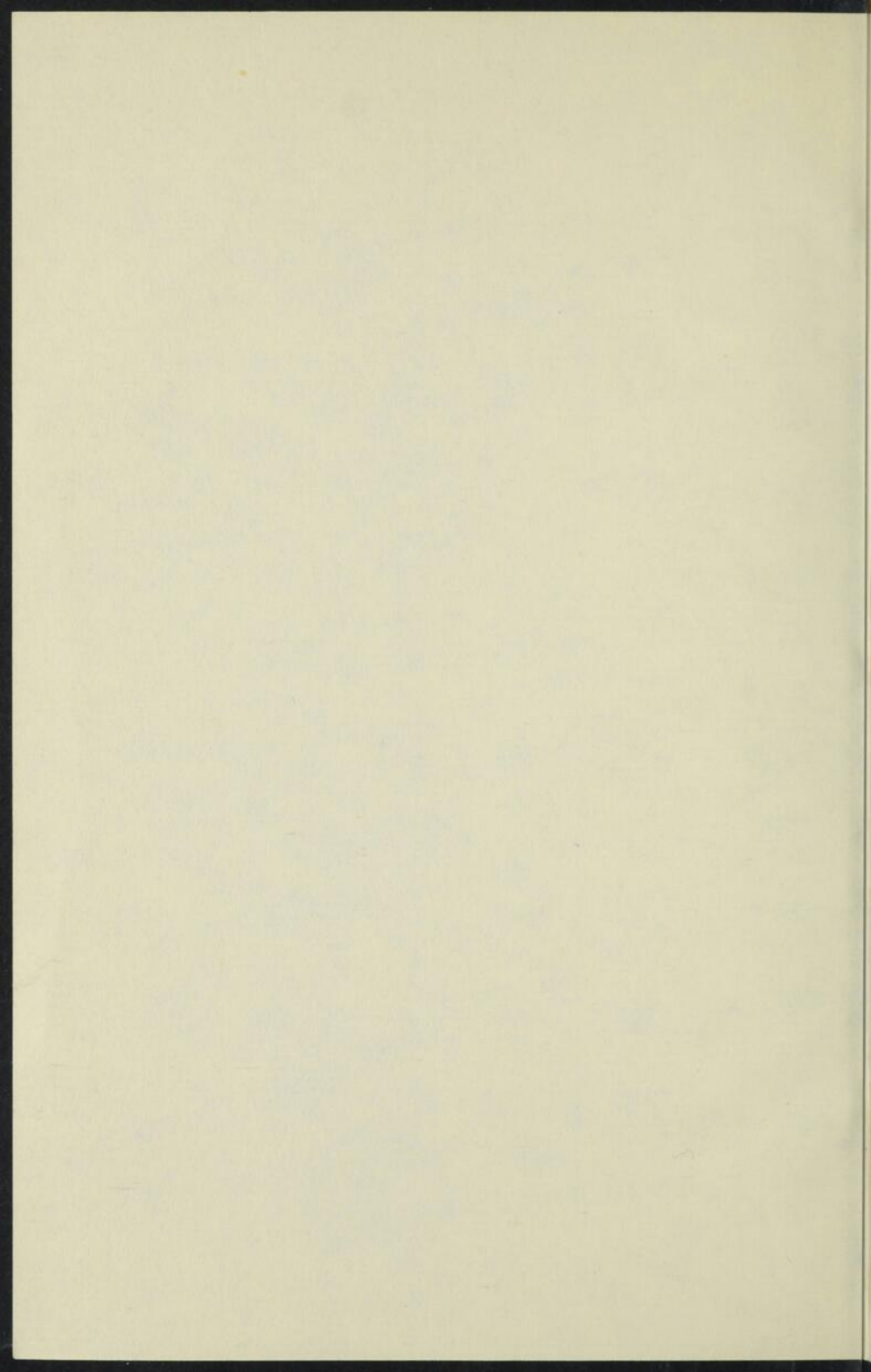
Hélas ! elle savait qu'une fois partie, elle ne leur manquerait pas. Elle n'avait jamais manqué à personne. « Ombre blanche », disait Jerry, de celles qui s'effacent comme la neige fond. Ces hommes des bois lui témoignaient un sentiment où il y avait plus de pitié que d'intérêt. Elle avait bien senti que M. Cartier lui-même, malgré ses prévenances, la considérait comme un bibelot hors de son cadre dans le Témiscamingue. C'était à Rose-Aimée qu'allait l'amour, Rose-Aimée la vivante, la forte, celle qui en avait le moins besoin. Anne Bruchési se sentait incapable du moindre effort pour le retenir, étant de celles qui acceptent les moments de bonheur sans croire à leur durée.

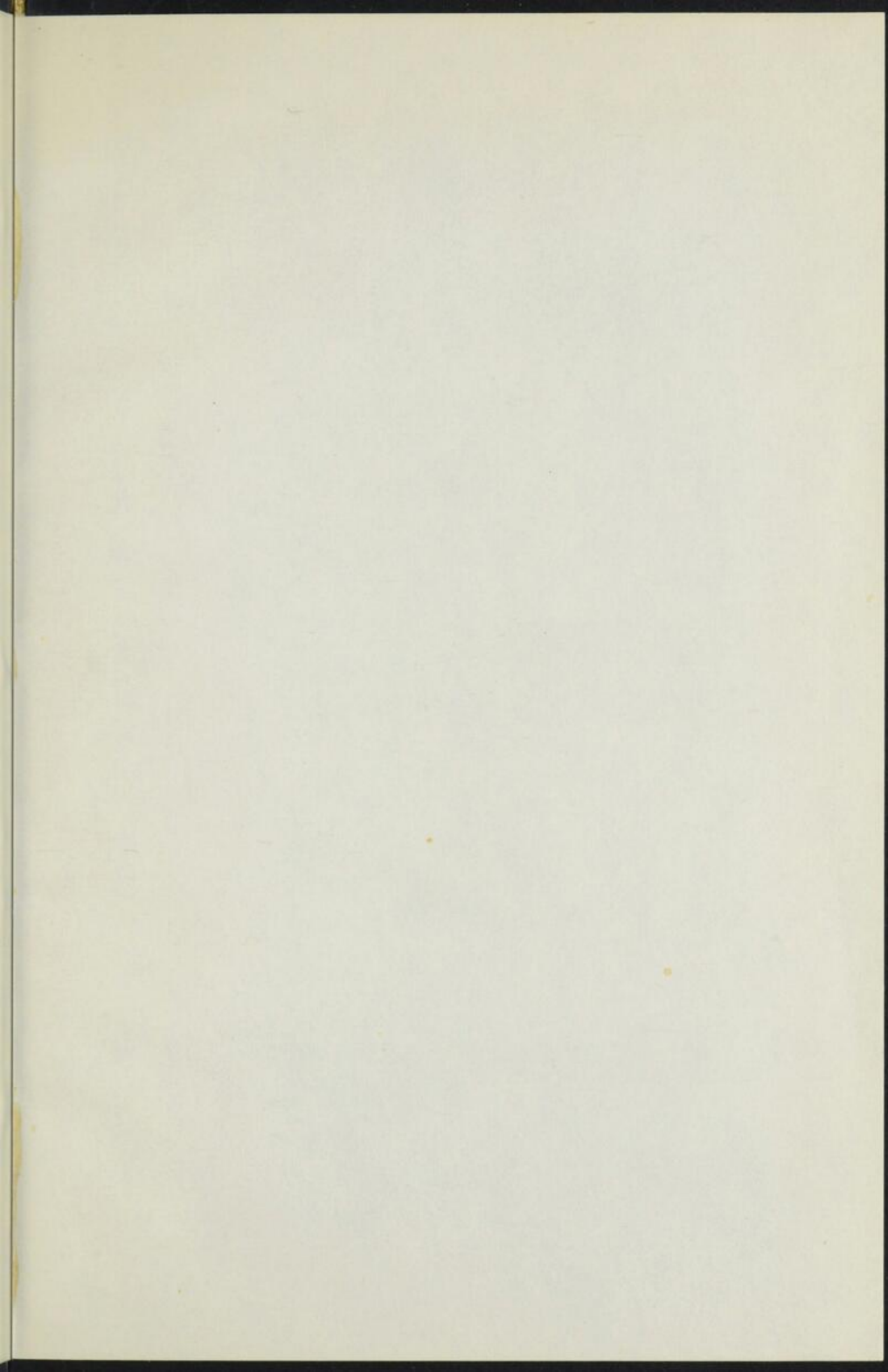
L'obscurité forestière enveloppait la maison; les arbres couvraient la fenêtre d'une lèpre d'ombre; le lac, effrayé par la nuit, nageait vers ses rives. Une immense détresse lui envahissait le cœur. Obsédée par la comparaison qu'elle venait d'établir entre elle et sa jeune compagne, elle se disait qu'elle avait peut-être mérité d'être rejetée par cet âpre pays qu'elle n'avait fait que subir, tandis que Rose Trépanier lui appartenait corps et âme. Incapable de jalousie, elle retournait à son humilité première.

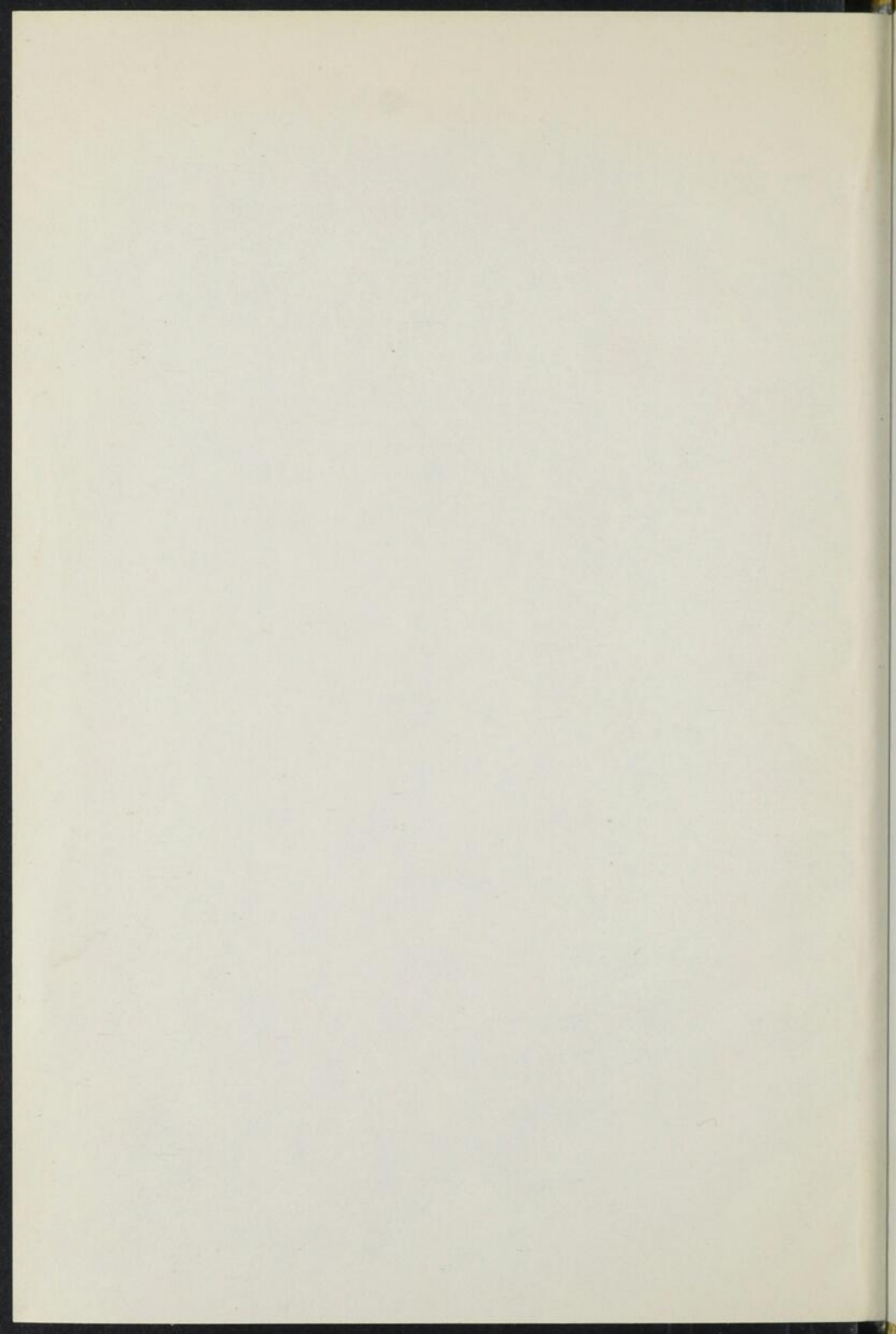
Elle avait hâte de sentir se refermer sur elle, pour la soutenir, le cercle rocheux de Québec, et l'ombre de ses rues étroites baignées par une atmosphère ancienne. Elle voyait déjà se dessiner le profil héroïque de la vieille cité surplom-

bant fièrement le grand fleuve. Elle y arriverait dans le plein été, quand une herbe soyeuse couronne ses remparts et ondule au vent du Saint-Laurent. Elle aurait plaisir à sentir l'asphalte amolli céder sous les talons de ses petits souliers. Elle raserait les murs gris, dans son manteau bleu d'uniforme, sa trousse à la main, reprise par la tâche coutumière. Elle oublierait l'écrasante aventure qu'elle venait de vivre, et la Solitaire, recousue par ses lianes, s'effacerait de plus en plus dans son souvenir.









BNQ



000 407 743

